Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/oeuvrescompletes02rous

3645
5

OEUVRES

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE EDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIERES, ET ORNÉE DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME SECOND.

1788.

PQ
2030
1788
t.2

C. P. c. Marillier. Del. — H. Deghendt. Sculp.

Rom. Sem.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE,

OU

LETTRES

DE DEUX AMANS,

HABITANS D'UNE PETITE VILLE

AU PIED DES ALPES.

TOME SECOND.

438613
11. 9. 45

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

LETTRE XLIX.

DE JULIE.

TU sais bien, mon ami, que je ne puis t'écrire qu'à la dérobée, et toujours en danger d'être surprise. Ainsi, dans l'impossibilité de faire de longues lettres, je me borne à répondre à ce qu'il y a de plus essentiel dans les tiennes, ou à suppléer à ce que je ne t'ai pu dire dans des conversations non moins furtives de bouche que par écrit. C'est ce que je ferai, surtout aujourd'hui, que deux mots au sujet de milord Édouard me font oublier le reste de ta lettre.

Mon ami, tu crains de me perdre, et tu me parles de chansons ! Belle matiere à tracasserie entre amans qui s'entendroient moins. Vraiment, tu n'es pas jaloux, on

le voit bien ; mais pour le coup je ne serai pas jalouse moi-même, car j'ai pénétré dans ton ame, et ne sens que ta confiance où d'autres croiroient sentir ta froideur. O la douce et charmante sécurité que celle qui vient du sentiment d'une union parfaite ! C'est par elle, je le sais, que tu tires de ton propre cœur le bon témoignage du mien; c'est par elle aussi que le mien te justifie, et je te croirois bien moins amoureux si je te voyois plus alarmé.

Je ne sais, ni ne veux savoir si milord Édouard a d'autres attentions pour moi, que celles qu'ont tous les hommes pour les personnes de mon âge ; ce n'est point de ces sentimens qu'il s'agit, mais de ceux de mon pere et des miens : ils sont aussi d'accord sur son compte que sur celui des prétendus prétendans, dont tu dis que tu ne dis rien. Si son exclusion et la leur suffisent à ton repos, sois tranquille. Quelque honneur que nous fît la recherche d'un homme de ce rang, jamais, du consentement du pere ni de la fille, Julie d'Étange ne sera ladi Bomston. Voilà sur quoi tu peux compter.

Ne va pas croire qu'il ait été pour cela question de milord Édouard : je suis sûre que, de nous quatre, tu es le seul qui puisse même lui supposer du goût pour moi. Quoi qu'il en soit, je sais à cet égard la volonté de mon pere, sans qu'il en ait parlé ni à moi, ni à personne, et je n'en serois pas mieux instruite quand il me l'auroit positivement déclarée. En voilà assez pour calmer tes craintes, c'est-à-dire, autant que tu en dois savoir ; le reste seroit pour toi de pure curiosité, et tu sais que j'ai résolu de ne la pas satisfaire. Tu as beau me reprocher cette réserve, et la prétendre hors de propos dans nos intérêts communs ; si je l'avois toujours eue, elle me seroit moins importante aujourd'hui. Sans le compte indiscret que je te rendis d'un discours de mon pere, tu n'aurois point été te désoler à Meillerie ; tu ne m'eusses point écrit la lettre qui m'a perdue ; je vivrois innocente, et pourrois encore aspirer au bonheur. Juge, par ce que me coûte une seule indiscrétion, de la crainte que je dois avoir d'en commettre d'autres ! Tu as trop d'emportement pour

avoir de la prudence ; tu pourrois plutôt vaincre tes passions que les déguiser. La moindre alarme te mettroit en fureur ; à la moindre lueur favorable, tu ne te douterois plus de rien ; on liroit tous nos secrets dans ton ame ; tu détruirois à force de zele tout le succès de mes soins. Laisse-moi donc les soucis de l'amour, et n'en garde que les plaisirs : ce partage est-il si pénible ? et ne sens-tu pas que tu ne peux rien à notre bonheur, que de n'y point mettre obstacle ?

Hélas ! que me serviront désormais ces précautions tardives ? Est-il tems d'affermir ses pas au fond du précipice, et de prévenir les maux dont on se sent accablé ? Ah ! misérable fille, c'est bien à toi de parler de bonheur ! en peut-il jamais être où regnent la honte et le remords ? Dieu ! quel état cruel, de ne pouvoir ni supporter son crime, ni s'en repentir ; d'être assiégé par mille frayeurs, abusé par mille espérances vaines, et de ne jouir pas même de l'horrible tranquillité du désespoir ! Je suis désormais à la seule merci du sort. Ce n'est plus ni de force ni de vertu qu'il est question,

mais de fortune et de prudence ; et il ne s'agit pas d'éteindre un amour qui doit durer autant que ma vie, mais de le rendre innocent, ou de mourir coupable. Considere cette situation, mon ami, et vois si tu peux te fier à mon zele.

LETTRE L.

DE JULIE.

JE n'ai point voulu vous expliquer hier, en vous quittant, la cause de la tristesse que vous m'avez reprochée, parce que vous n'étiez pas en état de m'entendre. Malgré mon aversion pour les éclaircissemens, je vous dois celui-ci, puisque je l'ai promis, et je m'en acquitte.

Je ne sais si vous vous souvenez des étranges discours que vous me tîntes hier au soir, et des manieres dont vous les accompagnâtes ; quant à moi, je ne les oublierai jamais assez tôt pour votre honneur et pour mon repos, et malheureusement j'en suis trop indignée pour pouvoir les

oublier aisément. De pareilles expressions avoient quelquefois frappé mon oreille en passant auprès du port ; mais je ne croyois pas qu'elles pussent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme ; je suis très-sûre au moins qu'elles n'entrerent jamais dans le dictionnaire des amans, et j'étois bien éloignée de penser qu'elles pussent être d'usage entre vous et moi. Eh dieux ! quel amour est le vôtre, s'il assaisonne ainsi ses plaisirs ! Vous sortiez, il est vrai, d'un long repas, et je vois ce qu'il faut pardonner en ce pays aux excès qu'on y peut faire : c'est aussi pour cela que je vous en parle. Soyez certain qu'un tête à tête, où vous m'auriez traitée ainsi de sang froid, eût été le dernier de notre vie.

Mais ce qui m'alarme sur votre compte, c'est que souvent la conduite d'un homme échauffé de vin n'est que l'effet de ce qui se passe au fond de son cœur dans les autres tems. Croirai-je que, dans un état où l'on ne déguise rien, vous vous montrâtes tel que vous êtes ? Que deviendrois-je si vous pensiez à jeun comme vous parliez hier au soir ? Plutôt que de supporter un pareil

mépris, j'aimerois mieux éteindre un feu si grossier, et perdre un amant qui, sachant si mal honorer sa maîtresse, mériteroit si peu d'en être estimé. Dites-moi, vous qui chérissiez les sentimens honnêtes, seriez-vous tombé dans cette erreur cruelle, que l'amour heureux n'a plus de ménagement à garder avec la pudeur, et qu'on ne doit plus de respect à celle dont on n'a plus de rigueur à craindre? Ah! si vous aviez toujours pensé ainsi, vous auriez été moins à redouter, et je ne serois pas si malheureuse! Ne vous y trompez pas, mon ami, rien n'est si dangereux pour les vrais amans que les préjugés du monde; tant de gens parlent d'amour, et si peu savent aimer, que la plupart prennent pour ses pures et douces loix les viles maximes d'un commerce abject, qui, bientôt assouvi de lui-même, a recours aux monstres de l'imagination et se déprave pour se soutenir.

Je ne sais si je m'abuse; mais il me semble que le véritable amour est le plus chaste de tous les liens. C'est lui, c'est son feu divin qui sait épurer nos penchans naturels, en les concentrant dans un seul

objet ; c'est lui qui nous dérobe aux tentations, et qui fait, qu'excepté cet objet unique, un sexe n'est plus rien pour l'autre. Pour une femme ordinaire, tout homme est toujours un homme ; mais pour celle dont le cœur aime, il n'y a point d'homme que son amant. Que dis-je? un amant n'est-il qu'un homme ? Ah ! qu'il est un être bien plus sublime! Il n'y a point d'homme pour celle qui aime : son amant est plus ; tous les autres sont moins ; elle et lui sont les seuls de leur espece. Ils ne desirent pas, ils aiment. Le cœur ne suit point les sens, il les guide ; il couvre leurs égaremens d'un voile délicieux. Non, il n'y a rien d'obscene que la débauche et son grossier langage. Le véritable amour, toujours modeste, n'arrache point ses faveurs avec audace ; il les dérobe avec timidité. Le mystere, le silence, la honte craintive aiguisent et cachent ses doux transports ; sa flamme honore et purifie toutes ses caresses *; la décence et l'honnêteté l'accompagnent au

* Quiconque a connu l'amour tendre et délicat, baisera cette lettre avec transport. *N. de l'Edit.*

sein de la volupté même, et lui seul sait tout accorder aux desirs, sans rien ôter à la pudeur. Ah ! dites, vous qui connûtes les vrais plaisirs, comment une cynique effronterie pourroit-elle s'allier avec eux? comment ne banniroit-elle pas leur délire et tout leur charme? comment ne souilleroit-elle pas cette image de perfection sous laquelle on se plaît à contempler l'objet aimé? Croyez-moi, mon ami, la débauche et l'amour ne sauroient loger ensemble, et ne peuvent pas même se compenser. Le cœur fait le vrai bonheur quand on s'aime, et rien n'y peut suppléer sitôt qu'on ne s'aime plus.

Mais quand vous seriez assez malheureux pour vous plaire à ce déshonnête langage, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer si mal-à-propos, et à prendre avec celle qui vous est chere un ton et des manieres qu'un homme d'honneur doit même ignorer? Depuis quand est-il doux d'affliger ce qu'on aime? et quelle est cette volupté barbare qui se plaît à jouir du tourment d'autrui? Je n'ai pas oublié que j'ai perdu le droit d'être respectée ; mais si je

l'oubliois jamais, est-ce à vous de me le rappeller? est-ce à l'auteur de ma faute d'en aggraver la punition? Ce seroit à lui plutôt à m'en consoler. Tout le monde a droit de me mépriser, hors vous. Vous me devez le prix de l'humiliation où vous m'avez réduite, et tant de pleurs versés sur ma foiblesse méritoient que vous me la fissiez moins cruellement sentir. Je ne suis ni prude, ni précieuse. Hélas! que j'en suis loin, moi qui n'ai pas su même être sage! Vous le savez trop, ingrat, si ce tendre cœur sait rien refuser à l'amour? Mais au moins ce qu'il lui cede, il ne veut le céder qu'à lui, et vous m'avez trop bien appris son langage, pour lui en pouvoir substituer un si différent. Des injures, des coups m'outrageroient moins que de semblables caresses. Ou renoncez à Julie, ou sachez être estimé d'elle. Je vous l'ai déja dit, je ne connois point d'amour sans pudeur; et, s'il m'en coûtoit de perdre le vôtre, il m'en coûteroit encore plus de le conserver à ce prix.

Il me reste beaucoup de choses à dire sur le même sujet; mais il faut finir cette

lettre, et je les renvoie à un autre tems. En attendant, remarquez un effet de vos fausses maximes sur l'usage immodéré du vin. Votre cœur n'est point coupable, j'en suis très-sûre. Cependant vous avez navré le mien ; et, sans savoir ce que vous faisiez, vous désoliez, comme à plaisir, ce cœur trop facile à s'alarmer, et pour qui rien n'est indifférent de ce qui lui vient de vous.

LETTRE LI.

RÉPONSE.

IL n'y a pas une ligne dans votre lettre qui ne me fasse glacer le sang, et j'ai peine à croire, après l'avoir relue vingt fois, que ce soit à moi qu'elle est adressée. Qui, moi? moi? j'aurois offensé Julie? j'aurois profané ses attraits? Celle, à qui chaque instant de ma vie j'offre des adorations, eût été en butte à mes outrages? Non, je me serois percé le cœur mille fois, avant qu'un projet si barbare en eût approché. Ah! que

tu le connois mal, ce cœur qui t'idolâtre! ce cœur qui vole et se prosterne sous chacun de tes pas ! ce cœur qui voudroit inventer pour toi de nouveaux hommages inconnus aux mortels! Que tu le connois mal, ô Julie ! si tu l'accuses de manquer envers toi à ce respect ordinaire et commun qu'un amant vulgaire auroit même pour sa maîtresse! Je ne crois être ni impudent, ni brutal ; je hais les discours déshonnêtes, et n'entrai de mes jours dans les lieux où l'on apprend à les tenir. Mais, que je le redise après toi, que je renchérisse sur ta juste indignation ; quand je serois le plus vil des mortels, quand j'aurois passé mes premiers ans dans la crapule, quand le goût des honteux plaisirs pourroit trouver place en un cœur où tu regnes, oh! dis-moi, Julie, ange du ciel, dis-moi comment je pourrois apporter devant toi l'effronterie qu'on ne peut avoir que devant celles qui l'aiment? Ah! non, il n'est pas possible! un seul de tes regards eût contenu ma bouche et purifié mon cœur. L'amour eût couvert mes desirs emportés des charmes de ta modestie ; il l'eût

vaincue sans l'outrager, et, dans la douce union de nos ames, leur seul délire eût produit les erreurs des sens. J'en appelle à ton propre témoignage; dis, si dans toutes les fureurs d'une passion sans mesure, je cessai jamais d'en respecter le charmant objet? Si je reçus le prix que ma flamme avoit mérité, dis si j'abusai de mon bonheur pour outrager ta douce honte? Si d'une main timide l'amour ardent et craintif attenta quelquefois à tes charmes, dis si jamais une témérité brutale osa les profaner? Quand un transport indiscret écarte un instant le voile qui les couvre, l'aimable pudeur n'y substitue-t-elle pas aussi-tôt le sien? Ce vêtement sacré t'abandonneroit-il un moment, quand tu n'en aurois point d'autre? Incorruptible comme ton ame honnête, tous les feux de la mienne l'ont-ils jamais altérée? Cette union si touchante et si tendre ne suffit-elle pas à notre félicité? Ne fait-elle pas seule tout le bonheur de nos jours? Connoissons-nous au monde quelques plaisirs, hors ceux que l'amour donne? En voudrions-nous connoître d'autres? Conçois-tu comment cet

enchantement eût pu se détruire ? comment j'aurois oublié dans un moment l'honnêteté, notre amour, mon honneur, et l'invincible respect que j'aurois toujours eu pour toi, quand même je ne t'aurois point adorée ? Non, ne le crois pas ; ce n'est point moi qui ai pu t'offenser. Je n'en ai nul souvenir ; et si j'eusse été coupable un instant, le remords me quitteroit-il jamais ? Non, Julie, un démon jaloux d'un sort trop heureux pour un mortel a pris ma figure pour le troubler, et m'a laissé mon cœur pour me rendre plus misérable.

J'abjure, je déteste un forfait que j'ai commis, puisque tu m'en accuses, mais auquel ma volonté n'a point de part. Que je vais l'abhorrer, cette fatale intempérance qui me paroissoit favorable aux épanchemens du cœur, et qui put démentir si cruellement le mien ! J'en fais par toi l'irrévocable serment : dès aujourd'hui, je renonce, pour ma vie, au vin comme au plus mortel poison ; jamais cette liqueur funeste ne troublera mes sens ; jamais elle ne souillera mes levres, et son délire insensé ne me

rendra plus coupable à mon insu. Si j'enfreins ce vœu solemnel, amour, accable-moi du châtiment dont je serai digne : puisse à l'instant l'image de ma Julie sortir pour jamais de mon cœur, et l'abandonner à l'indifférence et au désespoir !

Ne pense pas que je veuille expier mon crime par une peine si légere : c'est une précaution, et non pas un châtiment. J'attends de toi celui que j'ai mérité : je l'implore pour soulager mes regrets. Que l'amour offensé se venge et s'appaise ; punis-moi sans me haïr, je souffrirai sans murmure. Sois juste et sévere ; il le faut, j'y consens ; mais si tu veux me laisser la vie, ôte-moi tout, hormis ton cœur.

LETTRE LII.

DE JULIE.

Comment, mon ami, renoncer au vin pour sa maîtresse? Voilà ce qu'on appelle un sacrifice! Oh! je défie qu'on trouve dans les quatre cantons un homme plus amoureux que toi ! Ce n'est pas qu'il n'y ait

parmi nos jeunes gens de petits messieurs francisés, qui boivent de l'eau par air; mais tu seras le premier à qui l'amour en aura fait boire : c'est un exemple à citer dans les fastes galans de la Suisse. Je me suis même informée de tes déportemens, et j'ai appris avec une extrême édification que, soupant hier chez M. de Vueillerans, tu laissas faire la ronde à six bouteilles après le repas, sans y toucher, et ne marchandois non plus les verres d'eau, que les convives ceux de vin de la côte. Cependant cette pénitence dure depuis trois jours que ma lettre est écrite, et trois jours font au moins six repas. Or, à six repas observés par fidélité, l'on en peut ajouter six autres par crainte, et six par honte, et six par habitude, et six par obstination. Que de motifs peuvent prolonger des privations pénibles dont l'amour seul auroit la gloire! Daigneroit-il se faire honneur de ce qui peut n'être pas à lui?

Voilà plus de mauvaises plaisanteries que tu ne m'as tenu de mauvais propos, il est tems d'enrayer. Tu es grave naturellement; je me suis apperçue qu'un long

badinage t'échauffe, comme une longue promenade échauffe un homme replet ; mais je tire à-peu-près de toi la vengeance que Henri IV tira du duc de Mayenne, et ta souveraine veut imiter la clémence du meilleur des rois. Aussi-bien je craindrois qu'à force de regrets et d'excuses tu ne te fisses à la fin un mérite d'une faute si bien réparée, et je veux me hâter de l'oublier, de peur que si j'attendois trop long-tems ce ne fût plus générosité, mais ingratitude.

A l'égard de ta résolution de renoncer au vin pour toujours, elle n'a pas autant d'éclat à mes yeux que tu pourrois croire ; les passions vives ne songent guere à ces petits sacrifices, et l'amour ne se repaît point de galanterie. D'ailleurs, il y a quelquefois plus d'adresse que de courage à tirer avantage pour le moment présent d'un avenir incertain, et à se payer d'avance d'une abstinence éternelle, à laquelle on renonce quand on veut. Eh, mon bon ami ! dans tout ce qui flatte les sens l'abus est-il donc inséparable de la jouissance ? L'ivresse est-elle nécessairement attachée au goût du vin ? et la philosophie seroit-elle assez

vaine ou assez cruelle, pour n'offrir d'autre moyen d'user modérément des choses qui plaisent, que de s'en priver tout-à-fait?

Si tu tiens ton engagement, tu t'ôtes un plaisir innocent, et risques ta santé en changeant de maniere de vivre : si tu l'enfreins, l'amour est doublement offensé, et ton honneur même en souffre. J'use donc en cette occasion de mes droits ; et non-seulement je te releve d'un vœu nul, comme fait sans mon congé, mais je te défends même de l'observer au-delà du terme que je vais te prescrire. Mardi nous aurons la musique de milord Édouard : à la collation, je t'enverrai une coupe à demi-pleine d'un nectar pur et bienfaisant ; je veux qu'elle soit bue en ma présence, et à mon intention, après avoir fait de quelques gouttes une libation expiatoire aux Graces. Ensuite, mon pénitent reprendra dans ses repas l'usage sobre du vin tempéré par le crystal des fontaines, et, comme dit ton bon Plutarque, en calmant les ardeurs de Bacchus par le commerce des Nymphes.

A propos du concert de mardi, cet étourdi de Regianino ne s'est-il pas mis dans la tête

que j'y pourrois déja chanter un air italien, et même un duo avec lui ? Il vouloit que je le chantasse avec toi, pour mettre ensemble ses deux écoliers ; mais il y a dans ce duo de certains BEN MIO, dangereux à dire sous les yeux d'une mere, quand le cœur est de la partie ; il vaut mieux renvoyer cet essai au premier concert qui se fera chez l'inséparable. J'attribue la facilité avec laquelle j'ai pris le goût de cette musique, à celui que mon frere m'avoit donné pour la poésie italienne, et que j'ai si bien entretenu avec toi, que je sens aisément la cadence des vers, et, qu'au dire de Regianino, j'en prends assez bien l'accent. Je commence chaque leçon par lire quelques octaves du Tasse, ou quelque scene du Métastase : ensuite, il me fait dire et accompagner du récitatif, et je crois continuer de parler ou de lire, ce qui sûrement ne m'arrivoit pas dans le récitatif françois. Après cela, il faut soutenir en mesure des sons égaux et justes, exercice que les éclats auxquels j'étois accoutumée me rendent assez difficile. Enfin, nous passons aux airs, et il se trouve que la

justesse et la flexibilité de la voix, l'expression pathétique, les sons renforcés et tous les passages, sont un effet naturel de la douceur du chant et de la précision de la mesure ; de sorte que ce qui me paroissoit le plus difficile à apprendre n'a pas même besoin d'être enseigné. Le caractere de la mélodie a tant de rapport au ton de la langue, et une si grande pureté de modulation, qu'il ne faut qu'écouter la basse et savoir parler, pour déchiffrer aisément le chant. Toutes les passions y sont des expressions aiguës et fortes ; tout au contraire de l'accent traînant et pénible du chant françois, le sien, toujours doux et facile, mais vif et touchant, dit beaucoup avec peu d'effort. Enfin, je sens que cette musique agite l'ame et repose la poitrine ; c'est précisément celle qu'il faut à mon cœur et à mes poumons. A mardi donc, mon aimable ami, mon maître, mon pénitent, mon apôtre ; hélas ! que ne m'es-tu point ! Pourquoi faut-il qu'un seul titre manque à tant de droits ?

P. S. Sais-tu qu'il est question d'une jolie

promenade sur l'eau, pareille à celle que nous fîmes il y a deux ans avec la pauvre Chaillot? Que mon rusé maître étoit timide alors! Qu'il trembloit en me donnant la main pour sortir du bateau! Ah, l'hypocrite!..... il a beaucoup changé.

LETTRE LIII.

DE JULIE.

Ainsi tout déconcerte nos projets, tout trompe notre attente, tout trahit des feux que le ciel eût dû couronner! Vils jouets d'une aveugle fortune, tristes victimes d'un moqueur espoir, toucherons-nous sans cesse au plaisir qui fuit, sans jamais l'atteindre? Cette noce trop vainement desirée devoit se faire à Clarens; le mauvais tems nous contrarie, il faut la faire à la ville. Nous devions y ménager une entrevue; tous deux obsédés d'importuns, nous ne pouvons leur échapper en même tems, et le moment où l'un des deux se dérobe est celui où il est impossible à l'autre de

le joindre. Enfin, un favorable instant se présente, la plus cruelle des meres vient nous l'arracher, et peu s'en faut que cet instant ne soit celui de la perte de deux infortunés qu'il devoit rendre heureux ! Loin de rebuter mon courage, tant d'obstacles l'ont irrité. Je ne sais quelle nouvelle force m'anime : mais je me sens une hardiesse que je n'eus jamais ; et, si tu l'oses partager, ce soir, ce soir même peut acquitter mes promesses, et payer d'une seule fois toutes les dettes de l'amour.

Consulte-toi bien, mon ami, et vois jusqu'à quel point il t'est doux de vivre ; car l'expédient que je te propose peut nous mener tous deux à la mort. Si tu la crains, n'acheve point cette lettre ; mais si la pointe d'une épée n'effraie pas plus aujourd'hui ton cœur que ne l'effrayoient jadis les gouffres de Meillerie, le mien court le même risque, et n'a pas balancé. Écoute.

Babi, qui couche ordinairement dans ma chambre, est malade depuis trois jours, et, quoique je voulusse absolument la soigner, on l'a transportée ailleurs malgré moi : mais comme elle est mieux, peut-être

elle reviendra dès demain. Le lieu où l'on mange est loin de l'escalier qui conduit à l'appartement de ma mere et au mien : à l'heure du souper toute la maison est déserte, hors la cuisine et la salle à manger. Enfin la nuit, dans cette saison, est déja obscure à la même heure, son voile peut dérober aisément dans la rue les passans aux spectateurs, et tu sais parfaitement les êtres de la maison.

Ceci suffit pour me faire entendre. Viens cette après-midi chez ma Fanchon; je t'expliquerai le reste, et te donnerai les instructions nécessaires : que, si je ne le puis, je les laisserai par écrit à l'ancien entrepôt de nos lettres, où, comme je t'en ai prévenu, tu trouveras déja celle-ci ; car le sujet en est trop important pour l'oser confier à personne.

Oh comme je vois à présent palpiter ton cœur ! comme j'y lis tes transports, et comme je les partage ! Non, mon doux ami, non, nous ne quitterons point cette courte vie sans avoir un instant goûté le bonheur : mais songe pourtant que cet instant est environné des horreurs de la mort;

que l'abord est sujet à mille hasards, le séjour dangereux, la retraite d'un péril extrême ; que nous sommes perdus si nous sommes découverts, et qu'il faut que tout nous favorise pour pouvoir éviter de l'être. Ne nous abusons point ; je connois trop mon pere pour douter que je ne te visse à l'instant percer le cœur de sa main, si même il ne commençoit par moi ; car sûrement je ne serois pas plus épargnée ; et crois-tu que je t'exposerois à ce risque, si je n'étois sûre de le partager ?

Pense encore qu'il n'est point question de te fier à ton courage ; il n'y faut pas songer ; et je te défends même très-expressément d'apporter aucune arme pour ta défense, pas même ton épée : aussi-bien te seroit-elle parfaitement inutile ; car si nous sommes surpris, mon dessein est de me précipiter dans tes bras, de t'enlacer fortement dans les miens, et de recevoir ainsi le coup mortel, pour n'avoir plus à me séparer de toi ; plus heureuse à ma mort que je ne le fus de ma vie.

J'espere qu'un sort plus doux nous est réservé ; je sens au moins qu'il nous est dû,

et la fortune se lassera de nous être injuste. Viens donc, ame de mon cœur, vie de ma vie, viens te réunir à toi-même. Viens sous les auspices du tendre amour recevoir le prix de ton obéissance et de tes sacrifices. Viens avouer, même au sein des plaisirs, que c'est de l'union des cœurs qu'ils tirent leur plus grand charme.

LETTRE LIV.

A JULIE.

J'ARRIVE plein d'une émotion qui s'accroît en entrant dans cet asyle. Julie ! me voici dans ton cabinet, me voici dans le sanctuaire de tout ce que mon cœur adore. Le flambeau de l'amour guidoit mes pas, et j'ai passé sans être apperçu. Lieu charmant, lieu fortuné, qui jadis vis tant réprimer de regards tendres, tant étouffer de soupirs brûlans ; toi, qui vis naître et nourrir mes premiers feux, pour la seconde fois tu les verras couronner ; témoin de ma constance immortelle, sois le témoin de

mon bonheur, et voile à jamais les plaisirs du plus fidele et du plus heureux des hommes.

Que ce mystérieux séjour est charmant! Tout y flatte et nourrit l'ardeur qui me dévore. O Julie! il est plein de toi, et la flamme de mes desirs s'y répand sur tous tes vestiges. Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. Je ne sais quel parfum presque insensible, plus doux que la rose, et plus léger que l'iris, s'exhale ici de toutes parts. J'y crois entendre le son flatteur de ta voix. Toutes les parties de ton habillement éparses présentent à mon ardente imagination celles de toi-même qu'elles recelent. Cette coiffure légere, que parent de grands cheveux blonds qu'elle feint de couvrir; cet heureux fichu, contre lequel une fois au moins je n'aurai point à murmurer; ce déshabillé élégant et simple, qui marque si bien le goût de celle qui le porte; ces mules si mignonnes, qu'un pied souple remplit sans peine; ce corps si délié, qui touche et embrasse..... quelle taille enchanteresse!..... Au-devant, deux légers contours..... O spectacle de volupté!.....

La baleine a cédé à la force de l'impression..... Empreintes délicieuses, que je vous baise mille fois!..... Dieux! dieux! que sera-ce quand..... Ah! je crois déja sentir ce tendre cœur battre sous une heureuse main! Julie! ma charmante Julie! je te vois, je te sens par-tout, je te respire avec l'air que tu as respiré; tu pénetres toute ma substance. Que ton séjour est brûlant et douloureux pour moi! Il est terrible à mon impatience. Oh! viens, vole, ou je suis perdu.

Quel bonheur d'avoir trouvé de l'encre et du papier! j'exprime ce que je sens pour en tempérer l'excès; je donne le change à mes transports en les décrivant.

Il me semble entendre du bruit. Seroit-ce ton barbare pere? Je ne crois pas être lâche..... mais qu'en ce moment la mort me seroit horrible! Mon désespoir seroit égal à l'ardeur qui me consume. Ciel! je te demande encore une heure de vie, et j'abandonne le reste de mon être à ta rigueur. O desirs! ô crainte! ô palpitations cruelles!..... on ouvre!..... on entre!..... C'est elle! je l'entrevois,

je l'ai vue, j'entends refermer la porte. Mon cœur, mon foible cœur, tu succombes à tant d'agitations. Ah ! cherche des forces pour supporter la félicité qui t'accable ! *

LETTRE LV.

A JULIE.

OH ! mourons, ma douce amie ! mourons, la bien-aimée de mon cœur ! Que faire désormais d'une jeunesse insipide dont nous avons épuisé toutes les délices ? Explique-moi, si tu le peux, ce que j'ai senti dans cette nuit inconcevable ; donne-moi l'idée d'une vie ainsi passée, ou laisse m'en quitter une qui n'a plus rien de ce que je viens d'éprouver avec toi. J'avois goûté le plaisir, et croyois concevoir le

* Cette lettre est véritablement un HYMNE A L'AMOUR, pour emprunter l'expression de Rousseau, et une ode superbe, ainsi que celle qui suit. *N. de l'Édit.*

bonheur. Ah ! je n'avois senti qu'un vain songe, et n'imaginois que le bonheur d'un enfant ! Mes sens abusoient mon ame grossiere ; je ne cherchois qu'en eux le bien suprême, et j'ai trouvé que leurs plaisirs épuisés n'étoient que le commencement des miens. O chef-d'œuvre unique de la nature ! divine Julie ! possession délicieuse, à laquelle tous les transports du plus ardent amour suffisent à peine ! Non, ce ne sont point ces transports que je regrette le plus : ah ! non, retire, s'il le faut, ces faveurs enivrantes pour lesquelles je donnerois mille vies ; mais rends-moi tout ce qui n'étoit point elles, et les effaçoit mille fois. Rends-moi cette étroite union des ames, que tu m'avois annoncée et que tu m'as si bien fait goûter ; rends-moi cet abattement si doux rempli par les effusions de nos cœurs ; rends-moi ce sommeil enchanteur trouvé sur ton sein ; rends-moi ce réveil plus délicieux encore, et ces soupirs entrecoupés, et ces douces larmes, et ces baisers qu'une voluptueuse langueur nous faisoit lentement savourer, et ces gémissemens si tendres, durant lesquels

tu pressois sur ton cœur ce cœur fait pour s'unir à lui.

Dis-moi, Julie, toi qui d'après ta propre sensibilité sais si bien juger de celle d'autrui, crois-tu que ce que je sentois auparavant fût véritablement de l'amour? Mes sentimens, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre et de plus charmant. Te souvient-il de cette heure entiere que nous passâmes à parler paisiblement de notre amour, et de cet avenir obscur et redoutable, par qui le présent nous étoit encore plus sensible; de cette heure, hélas! trop courte, dont une légere empreinte de tristesse rendit les entretiens si touchans? J'étois tranquille, et pourtant j'étois près de toi; je t'adorois, et ne desirois rien. Je n'imaginois pas même une autre félicité que de sentir ainsi ton visage auprès du mien, ta respiration sur ma joue, et ton bras autour de mon cou. Quel calme dans tous mes sens! quelle volupté pure, continue, universelle! Le charme de la jouissance étoit dans l'ame; il n'en sortoit plus; il duroit toujours.

Quelle différence des fureurs de l'amour à une situation si paisible ! C'est la premiere fois de mes jours que je l'ai éprouvée auprès de toi ; et cependant, juge du changement étrange que j'éprouve, c'est de toutes les heures de ma vie celle qui m'est la plus chere, et la seule que j'aurois voulu prolonger éternellement (1). Julie, dis-moi donc si je ne t'aimois point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus.

Si je ne t'aime plus? Quel doute ! Ai-je donc cessé d'exister ? et ma vie n'est-elle pas plus dans ton cœur que dans le mien? Je sens, je sens que tu m'es mille fois plus chere que jamais, et j'ai trouvé dans mon abattement de nouvelles forces pour te chérir plus tendrement encore. J'ai pris pour toi des sentimens plus paisibles, il est vrai, mais plus affectueux, et de plus de différentes especes ; sans s'affoiblir, ils se

(1) Femme trop facile, voulez-vous savoir si vous êtes aimée? examinez votre amant sortant de vos bras. O amour ! si je regrette l'âge où l'on te goûte, ce n'est pas pour l'heure de la jouissance ; c'est pour l'heure qui la suit.

sont multipliés ; les douceurs de l'amitié temperent les emportemens de l'amour, et j'imagine à peine quelque sorte d'attachement qui ne m'unisse pas à toi. O ma charmante maîtresse ! ô mon épouse, ma sœur, ma douce amie ! que j'aurai peu dit pour ce que je sens, après avoir épuisé tous les noms les plus chers au cœur de l'homme !

Il faut que je t'avoue un soupçon que j'ai conçu dans la honte et dans l'humiliation de moi-même ; c'est que tu sais mieux aimer que moi. Oui, ma Julie, c'est bien toi qui fais ma vie et mon être : je t'adore bien de toutes les facultés de mon ame ; mais la tienne est plus aimante *, l'amour l'a plus profondément pénétrée ; on le voit, on le sent : c'est lui qui anime tes graces, qui regne dans tes discours, qui donne à tes yeux cette douceur pénétrante, à ta voix ces accens si touchans ; c'est lui qui par ta seule présence commu-

* C'est une justice que nous devons au sexe que nous trompons, et que nous calomnions. *N. de l'Edit.*

nique aux autres cœurs, sans qu'ils s'en apperçoivent, la tendre émotion du tien. Que je suis loin de cet état charmant qui se suffit à lui-même! Je veux jouir, et tu veux aimer; j'ai des transports, et toi de la passion; tous mes emportemens ne valent pas ta délicieuse langueur, et le sentiment dont ton cœur se nourrit est la seule félicité suprême. Ce n'est que d'hier seulement que j'ai goûté cette volupté si pure. Tu m'as laissé quelque chose de ce charme inconcevable qui est en toi, et je crois qu'avec ta douce haleine tu m'inspirois une ame nouvelle. Hâte-toi, je t'en conjure, d'achever ton ouvrage. Prends de la mienne tout ce qui m'en reste, et mets tout-à-fait la tienne à la place. Non, beauté d'ange, ame céleste, il n'y a que des sentimens comme les tiens qui puissent honorer tes attraits. Toi seule es digne d'inspirer un parfait amour, toi seule es propre à le sentir. Ah! donne-moi ton cœur, ma Julie, pour t'aimer comme tu le mérites! *

* Cette lettre seule vaut tout un roman; l'imagination la plus libertine s'épure à sa lecture. *N. de l'Edit.*

LETTRE LVI.

DE CLAIRE A JULIE.

J'AI, ma chere cousine, à te donner un avis qui t'importe. Hier au soir ton ami eut avec milord Édouard un démêlé qui peut devenir sérieux. Voici ce que m'en a dit M. d'Orbe qui étoit présent, et qui, inquiet des suites de cette affaire, est venu ce matin m'en rendre compte.

Ils avoient tous deux soupé chez milord, et, après une heure ou deux de musique, ils se mirent à causer et boire du punch. Ton ami n'en but qu'un seul verre mêlé d'eau; les deux autres ne furent pas si sobres, et quoique M. d'Orbe ne convienne pas de s'être enivré, je me réserve à lui en dire mon avis dans un autre tems. La conversation tomba naturellement sur ton compte; car tu n'ignores pas que milord n'aime à parler que de toi. Ton ami, à qui ces confidences déplaisent, les reçut avec si peu d'aménité, qu'enfin Édouard, échauffé

J M Moreau le jeune del *Fruſsotte Sculp.*

de punch, et piqué de cette sécheresse, osa dire en se plaignant de ta froideur, qu'elle n'étoit pas si générale qu'on pourroit croire, et que tel, qui n'en disoit mot, n'étoit pas si maltraité que lui. A l'instant ton ami, dont tu connois la vivacité, releva ce discours avec un emportement insultant qui lui attira un démenti, et ils sauterent à leurs épées. Bomston à demi ivre se donna en courant une entorse qui le força de s'asseoir. Sa jambe enfla sur le champ, et cela calma la querelle, mieux que tous les soins que M. d'Orbe s'étoit donnés. Mais comme il étoit attentif à ce qui se passoit, il vit ton ami s'approcher, en sortant, de l'oreille de milord Édouard, et il entendit qu'il lui disoit à demi-voix : *Sitôt que vous serez en état de sortir, faites-moi donner de vos nouvelles, ou j'aurai soin de m'en informer. — N'en prenez pas la peine,* lui dit Édouard avec un souris moqueur, *vous en saurez assez tôt. — Nous verrons,* reprit froidement ton ami, et il sortit. M. d'Orbe, en te remettant cette lettre, t'expliquera le tout plus en détail. C'est à ta prudence à te suggérer des moyens

d'étouffer cette fâcheuse affaire, ou à me prescrire de mon côté ce que je dois faire pour y contribuer. En attendant, le porteur est à tes ordres ; il fera tout ce que tu lui commanderas, et tu peux compter sur le secret.

Tu te perds, ma chere, il faut que mon amitié te le dise. L'engagement où tu vis ne peut rester long-tems caché dans une petite ville comme celle-ci, et c'est un miracle de bonheur que, depuis plus de deux ans qu'il a commencé, tu ne sois pas encore le sujet des discours publics. Tu le vas devenir, si tu n'y prends garde ; tu le serois déja, si tu étois moins aimée : mais il y a une répugnance si générale à mal parler de toi, que c'est un mauvais moyen de se faire fête, et un très-sûr de se faire haïr. Cependant tout a son terme ; je tremble que celui du mystere ne soit venu pour ton amour, et il y a grande apparence que les soupçons de milord Édouard lui viennent de quelques mauvais propos qu'il peut avoir entendus. Songes-y bien, ma chere enfant. Le guet dit, il y a quelque tems, avoir vu sortir de chez toi ton ami à cinq

heures du matin. Heureusement celui-ci sut des premiers ce discours; il courut chez cet homme, et trouva le secret de le faire taire : mais qu'est-ce qu'un pareil silence, sinon le moyen d'accréditer des bruits sourdement répandus? La défiance de ta mere augmente aussi de jour en jour; tu sais combien de fois elle te l'a fait entendre. Elle m'en a parlé à mon tour d'une maniere assez dure; et, si elle ne craignoit la violence de ton pere, il ne faut pas douter qu'elle ne lui en eût déja parlé à lui-même : mais elle l'ose d'autant moins qu'il lui donnera toujours le principal tort d'une connoissance qui te vient d'elle.

Je ne puis trop le répéter; songe à toi, tandis qu'il en est tems encore. Écarte ton ami avant qu'on en parle; préviens des soupçons naissans que son absence fera sûrement tomber : car enfin, que peut-on croire qu'il fait ici? Peut-être dans six semaines, dans un mois, sera-t-il trop tard. Si le moindre mot venoit aux oreilles de ton pere, tremble de ce qui résulteroit de l'indignation d'un vieux militaire entêté

de l'honneur de sa maison, et de la pétulance d'un jeune homme emporté qui ne sait rien endurer : mais il faut commencer par vuider de maniere ou d'autre l'affaire de milord Édouard ; car tu ne ferois qu'irriter ton ami, et t'attirer un juste refus, si tu lui parlois d'éloignement avant qu'elle fût terminée.

LETTRE LVII.

DE JULIE. *

MON ami, je me suis instruite avec soin de ce qui s'est passé entre vous et milord Édouard. C'est sur l'exacte connoissance des faits que votre amie veut examiner avec vous comment vous devez vous conduire en cette occasion, d'après les sentimens que vous professez, et dont je suppose que vous ne faites pas une vaine et fausse parade.

* Beau code du véritable honneur. *N. de l'Edit.*

Je ne m'informe point si vous êtes versé dans l'art de l'escrime, ni si vous vous sentez en état de tenir tête à un homme qui a dans l'Europe la réputation de manier supérieurement les armes, et qui, s'étant battu cinq ou six fois en sa vie, a toujours tué, blessé, ou désarmé son homme. Je comprends que, dans le cas où vous êtes, on ne consulte pas son habileté, mais son courage, et que la bonne maniere de se venger d'un brave qui insulte, est de faire qu'il vous tue. Passons sur une maxime si judicieuse; vous me direz que votre honneur et le mien vous sont plus chers que la vie. Voilà donc le principe sur lequel il faut raisonner.

Commençons par ce qui vous regarde. Pourriez-vous jamais me dire en quoi vous êtes personnellement offensé dans un discours où c'est de moi seule qu'il s'agissoit? Si vous deviez en cette occasion prendre fait et cause pour moi, c'est ce que nous verrons tout à l'heure : en attendant, vous ne sauriez disconvenir que la querelle ne soit parfaitement étrangere à votre honneur particulier, à moins que vous

ne preniez pour un affront le soupçon d'être aimé de moi. Vous avez été insulté, je l'avoue ; mais après avoir commencé vous-même par une insulte atroce ; et moi, dont la famille est pleine de militaires, et qui ai tant ouï débattre ces horribles questions, je n'ignore pas qu'un outrage en réponse à un autre ne l'efface point, et que le premier qu'on insulte demeure seul offensé : c'est le même cas d'un combat imprévu, où l'agresseur est le seul criminel, et où celui qui tue ou blesse en se défendant n'est point coupable de meurtre.

Venons maintenant à moi ; accordons que j'étois outragée par le discours de milord Édouard, quoiqu'il ne fît que me rendre justice. Savez-vous ce que vous faites en me défendant avec tant de chaleur et d'indiscrétion ? vous aggravez son outrage ; vous prouvez qu'il avoit raison ; vous sacrifiez mon honneur à un faux point-d'honneur ; vous diffamez votre maîtresse pour gagner tout au plus la réputation d'un bon spadassin. Montrez-moi, de grace, quel rapport il y a entre votre maniere de me

justifier et ma justification réelle ? Pensez-vous que prendre ma cause avec tant d'ardeur soit une grande preuve qu'il n'y a point de liaison entre nous, et qu'il suffise de faire voir que vous êtes brave, pour montrer que vous n'êtes pas mon amant? Soyez sûr que tous les propos de milord Édouard me font moins de tort que votre conduite ; c'est vous seul qui vous chargez, par cet éclat, de les publier et de les confirmer. Il pourra bien, quant à lui, éviter votre épée dans le combat ; mais jamais ma réputation ni mes jours, peut-être, n'éviteront le coup mortel que vous leur portez.

Voilà des raisons trop solides pour que vous ayiez rien de raisonnable à y répliquer ; mais vous combattrez, je le prévois, la raison par l'usage ; vous me direz qu'il est des fatalités qui nous entraînent malgré nous ; que, dans quelque cas que ce soit, un démenti ne se souffre jamais ; et que, quand une affaire a pris un certain tour, on ne peut plus éviter de se battre ou de se déshonorer. Voyons encore.

Vous souvient-il d'une distinction que

vous me fîtes autrefois, dans une occasion importante, entre l'honneur réel et l'honneur apparent? Dans laquelle des deux classes mettrons-nous celui dont il s'agit aujourd'hui? Pour moi, je ne vois pas comment cela peut même faire une question. Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une ame droite? et quelle prise peut avoir une vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite? et l'honneur du sage seroit-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier? A ce compte, un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités, sitôt

qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée ; et si l'on vous accusoit d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai ? Ainsi, vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat ; une salle d'armes est le siége de toute justice ; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre ; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé ? Dites, si les loups savoient raisonner, auroient-ils d'autres maximes ? Jugez vous-même, par le cas où vous êtes, si j'exagere leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous ? d'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite ? Songez-vous qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appellez le ciel en témoignage d'une fausseté, et que vous osez dire à l'arbitre des combats : Viens soutenir la cause injuste, et faire triompher le mensonge ? Ce

blasphême n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu d'avance de votre propre cœur?

Vous, qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres, et cherchez si l'on vit un seul appel sur la terre quand elle étoit couverte de héros? Les plus vaillans hommes de l'antiquité songerent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grece fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres tems, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oseroit-on s'enquérir si les mœurs d'un tems sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des tems, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éter-

nelle dans le cœur de l'homme juste et dans la regle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie, ou de celle d'autrui, l'honnête homme se regle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que feroit, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans des lieux où regne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il iroit attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derriere. Cela s'appelle être brave en ce pays-là, et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité;

par-tout où la probité regne, son supplément n'est-il pas inutile ? et que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme ? Ne voyez-vous pas que les crimes, que la honte et l'honneur n'ont point empêchés, sont couverts et multipliés par la fausse honte et la crainte du blâme ? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur ; c'est elle qui lui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devroit oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir. C'est elle qui transforme en furie infernale une fille abusée et craintive ; c'est elle, ô Dieu puissant ! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit. *..... Je sens défaillir mon ame à cette idée horrible, et je rends grace au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux, qui n'inspire que des forfaits, et fait frémir la nature.

Rentrez donc en vous-même, et consi-

---

* Raison sublime, et bien persuasive pour Saint-Preux. *N. de l'Edit.*

dérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler? Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger : avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des loix, à plus forte raison contre leur défense? O mon ami! si vous aimez sincérement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être?

Mais quels sont au fond ces inconvéniens? les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, et voudroient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Si le philosophe et le sage se reglent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert tout cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave :

Ma verace valor, ben che negletto,
È di se stesso a se freggio assai chiaro. (1)

---

(1) Mais la véritable valeur sait se passer de l'opinion d'autrui ; elle se suffit, et tire sa gloire d'elle-même.

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi, ment. Tout homme craint de mourir, c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espece mortelle seroit bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même, et conforme à l'ordre. Tout ce qui la rend honteuse et blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire et de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'étoit jamais un obstacle à la vertu, elle cesseroit d'être un vice. Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne sauroit être solidement vertueux, j'en conviens : mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espece de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il seroit vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que

d'en être digne : car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; et quand toute la terre approuveroit l'action que vous allez faire, elle n'en seroit pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre en toute rencontre juste et honnête ce qui lui est cher au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée ; il ne fuit ni ne cherche son ennemi. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élevent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent ; et, dans une conduite si bien

liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? c'est la difficulté de la soutenir dignement; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'auroit-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très-malhonnêtes gens, qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entiere? Est-ce à vous d'imiter de tels hommes? Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent, qui, voulant conserver leur place, calculent par leur intérêt ce qu'ils

doivent à leur honneur, et savent, à un écu près, ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre, il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple; il ne se défend ni par l'épée, ni par le bouclier, mais par une vie integre et irréprochable, et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les tems à la véritable valeur avec le mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur, et ne puis souffrir les lâches; je romprois avec un amant poltron que la crainte feroit fuir le danger, et je pense, comme toutes les femmes, que le feu du courage anime celui de l'amour. Mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes, et qu'on ne se hâte pas d'en faire

hors de propos une vaine parade, comme si l'on avoit peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort et se présente une fois, pour avoir droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement; il est toujours ce qu'il doit être; il ne faut ni l'exciter ni le retenir; l'homme de bien le porte par-tout avec lui; au combat contre l'ennemi; dans un cercle en faveur des absens et de la vérité; dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'ame qui l'inspire est d'usage dans tous les tems; elle met toujours la vertu au-dessus des événemens, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aimerois à trouver en vous. Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, férocité; c'est une lâcheté de s'y soumettre, et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile, que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que, dans votre démêlé avec

milord Édouard, votre honneur n'est point intéressé; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes; que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise; qu'elle ne peut s'accorder avec les sentimens dont vous faites profession; qu'elle ne convient qu'à de mal-honnêtes gens, qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers, qui ne se battent point par honneur, mais par intérêt; qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre; que les inconvéniens auxquels on s'expose en la rejetant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs, et plus apparens que réels; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez en cette occasion ni faire ni accepter un appel, sans renoncer en même tems à la raison, à la vertu, à l'honneur et à moi. Retournez mes raisonnemens comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche,

et qu'un homme de bien ne peut être un homme sans honneur. Or, je vous ai démontré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, et que l'homme de bien l'abhorre. *

J'ai cru, mon ami, dans une matiere aussi grave, devoir faire parler la raison seule, et vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avois voulu les peindre telles que je les vois, et faire parler le sentiment et l'humanité, j'aurois pris un langage fort différent. Vous savez que mon pere, dans sa jeunesse, eut le malheur de tuer un homme en duel; cet homme étoit son ami; ils se battirent à regret, l'insensé point-d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce tems sortir de son cœur; souvent dans la solitude on l'entend pleurer et gémir; il croit

* Tout ce qui précede est un chef-d'œuvre de raison et de raisonnement, mais appartient à Rousseau : ce qui suit appartient davantage à Julie. *N. de l'Édit.*

sentir encore le fer, poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami ; il voit dans l'ombre de la nuit son corps pâle et sanglant ; il contemple en frémissant la plaie mortelle ; il voudroit étancher le sang qui coule ; l'effroi le saisit, il s'écrie ; ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom et l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du ciel, qui vengea sur son fils unique le pere infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue, tout cela, joint à mon aversion naturelle pour la cruauté, m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre ; et, s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur ame, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature ;

ils deviennent par degrés cruels, insensibles ; ils se jouent de la vie des autres, et la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état ? réponds, veux-tu leur devenir semblable ? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement ; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton ame est encore innocente et saine, ne commence pas à la dépraver, au péril de ta vie, par un effort sans vertu, un crime sans plaisir, un point-d'honneur sans raison.

Je ne t'ai rien dit de ta Julie ; elle gagnera, sans doute, à laisser parler ton cœur. Un mot, un seul mot, et je te livre à lui. Tu m'as honorée quelquefois du tendre nom d'épouse : peut-être en ce moment dois-je porter celui de mere. Veux-tu me laisser veuve avant qu'un nœud sacré nous unisse ?

P. S. J'emploie dans cette lettre une autorité à laquelle jamais homme sage n'a résisté. Si vous refusez de vous y rendre, je n'ai plus rien à vous dire ; mais pensez-y

bien auparavant. Prenez huit jours de réflexion pour méditer sur cet important sujet. Ce n'est pas au nom de la raison que je vous demande ce délai, c'est au mien. Souvenez-vous que j'use en cette occasion du droit que vous m'avez donné vous-même, et qu'il s'étend au moins jusque-là.

LETTRE LVIII.

DE JULIE A MILORD EDOUARD.

CE n'est point pour me plaindre de vous, milord, que je vous écris : puisque vous m'outragez, il faut bien que j'aie avec vous des torts que j'ignore. Comment concevoir qu'un honnête homme voulût déshonorer sans sujet une famille estimable? Contentez donc votre vengeance, si vous la croyez légitime. Cette lettre vous donne un moyen facile de perdre une malheureuse fille qui ne se consolera jamais de vous avoir offensé, et qui met à votre discrétion l'honneur que vous voulez lui ôter. Oui, milord,

vos imputations étoient justes, j'ai un amant aimé : il est maître de mon cœur et de ma personne ; la mort seule pourra briser un nœud si doux. Cet amant est celui même que vous honoriez de votre amitié ; il en est digne, puisqu'il vous aime et qu'il est vertueux. Cependant il va périr de votre main ; je sais qu'il faut du sang à l'honneur outragé ; je sais que sa valeur même le perdra ; je sais que, dans un combat si peu redoutable pour vous, son intrépide cœur ira sans crainte chercher le coup mortel. J'ai voulu retenir ce zele inconsidéré ; j'ai fait parler la raison. Hélas ! en écrivant ma lettre, j'en sentois l'inutilité ; et, quelque respect que je porte à ses vertus, je n'en attends point de lui d'assez sublimes pour le détacher d'un faux point-d'honneur. Jouissez d'avance du plaisir que vous aurez de percer le sein de votre ami : mais sachez, homme barbare, qu'au moins vous n'aurez pas celui de jouir de mes larmes et de contempler mon désespoir. Non, j'en jure par l'amour qui gémit au fond de mon cœur ; soyez témoin d'un serment qui ne sera point vain : je ne survivrai pas d'un jour

à celui pour qui je respire, et vous aurez la gloire de mettre au tombeau d'un seul coup deux amans infortunés, qui n'eurent point envers vous de tort volontaire, et qui se plaisoient à vous honorer.

On dit, milord, que vous avez l'ame belle et le cœur sensible. S'ils vous laissent goûter en paix une vengeance que je ne puis comprendre, et la douceur de faire des malheureux, puissent-ils, quand je ne serai plus, vous inspirer quelques soins pour un pere et une mere inconsolables, que la perte du seul enfant qui leur reste va livrer à d'éternelles douleurs!

LETTRE LIX.

DE M. D'ORBE A JULIE.

JE me hâte, mademoiselle, selon vos ordres, de vous rendre compte de la commission dont vous m'avez chargé. Je viens de chez milord Édouard, que j'ai trouvé souffrant encore de son entorse, et ne pouvant marcher dans sa chambre qu'à l'aide

d'un bâton. Je lui ai remis votre lettre qu'il a ouverte avec empressement ; il m'a paru ému en la lisant : il a rêvé quelque tems, puis il l'a relue une seconde fois avec une agitation plus sensible. Voici ce qu'il m'a dit en la finissant : *Vous savez, monsieur, que les affaires d'honneur ont leurs regles dont on ne peut se départir; vous avez vu ce qui s'est passé dans celle-ci : il faut qu'elle soit vuidée réguliérement. Prenez deux amis, et donnez-vous la peine de revenir ici demain matin avec eux; vous saurez alors ma résolution.* Je lui ai représenté que l'affaire s'étant passée entre nous, il seroit mieux qu'elle se terminât de même. *Je sais ce qui convient*, m'a-t-il dit brusquement, *et ferai ce qu'il faut. Amenez vos deux amis, ou je n'ai plus rien à vous dire.* Je suis sorti là-dessus, cherchant inutilement dans ma tête quel peut être son bizarre dessein ; quoi qu'il en soit, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, et j'exécuterai demain ce que vous me prescrirez. Si vous trouvez à propos que j'aille au rendez-vous avec mon cortége, je le composerai de gens dont je sois sûr à tout événement.

LETTRE LX.

A JULIE.

CALME tes alarmes, tendre et chere Julie, et, sur le récit de ce qui vient de se passer, connois et partage les sentimens que j'éprouve.

J'étois si rempli d'indignation quand je reçus ta lettre, qu'à peine pus-je la lire avec l'attention qu'elle méritoit. J'avois beau ne la pouvoir réfuter ; l'aveugle colere étoit la plus forte. Tu peux avoir raison, disois-je en moi-même ; mais ne me parle jamais de te laisser avilir. Dussé-je te perdre et mourir coupable, je ne souffrirai point qu'on manque au respect qui t'est dû ; et, tant qu'il me restera un souffle de vie, tu seras honorée de tout ce qui t'approche, comme tu l'es de mon cœur. Je ne balançai pas pourtant sur les huit jours que tu me demandois ; l'accident de milord Édouard et mon vœu d'obéissance concouroient à rendre ce délai nécessaire. Résolu, selon tes ordres, d'employer cet

intervalle à méditer sur le sujet de ta lettre, je m'occupois sans cesse à la relire et à y réfléchir, non pour changer de sentiment, mais pour justifier le mien.

J'avois repris ce matin cette lettre trop sage et trop judicieuse à mon gré, et je la relisois avec inquiétude, quand on a frappé à la porte de ma chambre. Un moment après j'ai vu entrer milord Édouard, sans épée, appuyé sur une canne ; trois personnes le suivoient, parmi lesquelles j'ai reconnu M. d'Orbe. Surpris de cette visite imprévue, j'attendois en silence ce qu'elle devoit produire, quand Édouard m'a prié de lui donner un moment d'audience, et de le laisser agir et parler sans l'interrompre. Je vous en demande, a-t-il dit, votre parole ; la présence de ces messieurs, qui sont de vos amis, doit vous répondre que vous ne l'engagez pas indiscrétement. Je l'ai promis sans balancer; à peine avois-je achevé, que j'ai vu, avec l'étonnement que tu peux concevoir, milord Édouard à genoux devant moi *. Surpris

* Après les lettres précédentes, ce mouvement,

d'une si étrange attitude, j'ai voulu sur le champ le relever ; mais après m'avoir rappellé ma promesse, il m'a parlé dans ces termes : « Je viens, monsieur, rétracter » hautement les discours injurieux que » l'ivresse m'a fait tenir en votre présence ; » leur injustice les rend plus offensans » pour moi que pour vous, et je m'en dois » l'authentique désaveu. Je me soumets à » toute la punition que vous voudrez m'im- » poser, et je ne croirai mon honneur ré- » tabli que quand ma faute sera réparée. » A quelque prix que ce soit, accordez- » moi le pardon que je vous demande, et » me rendez votre amitié. » Milord, lui ai-je dit aussi-tôt, je reconnois maintenant votre ame grande et généreuse, et je sais bien distinguer en vous les discours que le cœur dicte, de ceux que vous tenez quand vous n'êtes pas à vous-même ; qu'ils soient à jamais oubliés. A l'instant, je l'ai soutenu en se relevant, et nous nous sommes embrassés. Après cela, milord, se

---

ce coup de théâtre m'émeut, m'attendrit et fait couler mes larmes. *N. de l'Edit.*

tournant vers les spectateurs, leur a dit : « Messieurs, je vous remercie de votre com- » plaisance. De braves gens comme vous, » *a-t-il ajouté d'un air fier et d'un ton* » *animé,* sentent que celui qui répare ainsi » ses torts n'en sait endurer de personne. » Vous pouvez publier ce que vous avez » vu. » Ensuite il nous a tous quatre in- vités à souper pour ce soir, et ces messieurs sont sortis.

A peine avons-nous été seuls, qu'il est revenu m'embrasser d'une maniere plus tendre et plus amicale ; puis, me prenant la main et s'asseyant à côté de moi : Heu- reux mortel, s'est-il écrié, jouissez d'un bonheur dont vous êtes digne ! Le cœur de Julie est à vous ; puissiez-vous tous deux..... Que dites-vous, mi- lord ? ai-je interrompu ; perdez-vous le sens ? Non, m'a-t-il dit en souriant ; mais peu s'en est fallu que je ne le perdisse, et c'en étoit fait de moi, peut-être, si celle qui m'ôtoit la raison ne me l'eût rendue. Alors il m'a remis une lettre, que j'ai été surpris de voir écrite d'une main qui n'en écrivit jamais à d'autre homme

qu'à moi (1). Quels mouvemens j'ai sentis à sa lecture ! Je voyois une amante incomparable vouloir se perdre pour me sauver, et je reconnoissois Julie. Mais quand je suis parvenu à cet endroit où elle jure de ne pas survivre au plus fortuné des hommes, j'ai frémi des dangers que j'avois courus, j'ai murmuré d'être trop aimé, et mes terreurs m'ont fait sentir que tu n'es qu'une mortelle. Ah ! rends-moi le courage dont tu me prives ; j'en avois pour braver la mort qui ne menaçoit que moi seul, je n'en ai point pour mourir tout entier.

Tandis que mon ame se livroit à ces réflexions ameres, Édouard me tenoit des discours auxquels j'ai donné d'abord peu d'attention ; cependant il me l'a rendue à force de me parler de toi ; car ce qu'il m'en disoit plaisoit à mon cœur, et n'excitoit plus ma jalousie. Il m'a paru pénétré de regret d'avoir troublé nos feux et ton repos ; tu es ce qu'il honore le plus au monde, et n'osant te porter les excuses qu'il m'a faites, il m'a prié de les recevoir en ton nom, et

(1) Il en faut, je pense, excepter son pere.

de te les faire agréer. Je vous ai regardé, m'a-t-il dit, comme son représentant, et n'ai pu trop m'humilier devant ce qu'elle aime, ne pouvant, sans la compromettre, m'adresser à sa personne, ni même la nommer. Il avoue avoir conçu pour toi les sentimens dont on ne peut se défendre, en te voyant, avec trop de soin; mais c'étoit une tendre admiration plutôt que de l'amour. Ils ne lui ont jamais inspiré ni prétention, ni espoir; il les a tous sacrifiés aux nôtres à l'instant qu'ils lui ont été connus, et le mauvais propos qui lui est échappé étoit l'effet du punch et non de la jalousie. Il traite l'amour en philosophe qui croit son ame au-dessus des passions : pour moi, je suis trompé s'il n'en a déja ressenti quelqu'une qui ne permet plus à d'autres de germer profondément. Il prend l'épuisement du cœur pour l'effort de la raison, et je sais bien qu'aimer Julie, et renoncer à elle, n'est pas une vertu d'homme.

Il a desiré de savoir en détail l'histoire de nos amours, et les causes qui s'opposent au bonheur de ton ami; j'ai cru qu'après ta lettre une demi-confidence étoit

dangereuse et hors de propos ; je l'ai faite entiere, et il m'a écouté avec une attention qui m'attestoit sa sincérité. J'ai vu plus d'une fois ses yeux humides et son ame attendrie ; je remarquois sur-tout l'impression puissante que tous les triomphes de la vertu faisoient sur son ame, et je crois avoir acquis à Claude Anet un nouveau protecteur qui ne sera pas moins zélé que ton pere. Il n'y a, m'a-t-il dit, ni incidens ni aventures dans ce que vous m'avez raconté, et les catastrophes d'un roman m'attacheroient beaucoup moins, tant les sentimens suppléent aux situations, et les procédés honnêtes aux actions éclatantes. Vos deux ames sont si extraordinaires, qu'on n'en peut juger sur les regles communes ; le bonheur n'est pour vous ni sur la même route, ni de la même espece que celui des autres hommes ; ils ne cherchent que la puissance et les regards d'autrui ; il ne vous faut que la tendresse et la paix. Il s'est joint à votre amour une émulation de vertu qui vous éleve, et vous vaudriez moins l'un et l'autre si vous ne vous étiez point aimés. L'amour passera, osa-t-il ajouter,

(pardonnons-lui ce blasphême prononcé dans l'ignorance de son cœur) l'amour passera, dit-il, et les vertus resteront. Ah ! puissent-elles durer autant que lui, ma Julie ! le ciel n'en demandera pas davantage.

Enfin, je vois que la dureté philosophique et nationale n'altere point dans cet honnête Anglois l'humanité naturelle, et qu'il s'intéresse véritablement à nos peines. Si le crédit et la richesse nous pouvoient être utiles, je crois que nous aurions lieu de compter sur lui : mais, hélas ! de quoi servent la puissance et l'argent pour rendre les cœurs heureux ?

Cet entretien, durant lequel nous ne comptions pas les heures, nous a menés jusqu'à celle du dîner ; j'ai fait apporter un poulet, et après le dîner nous avons continué de causer. Il m'a parlé de sa démarche de ce matin, et je n'ai pu m'empêcher de témoigner quelque surprise d'un procédé si authentique et si peu mesuré : mais, outre la raison qu'il m'en avoit déja donnée, il a ajouté qu'une demi-satisfaction étoit indigne d'un homme de courage ;

qu'il la falloit complete ou nulle, de peur qu'on ne s'avilît sans rien réparer, et qu'on ne fît attribuer à la crainte une démarche faite à contre-cœur et de mauvaise grace. D'ailleurs, a-t-il ajouté, ma réputation est faite ; je puis être juste sans soupçon de lâcheté : mais vous, qui êtes jeune et débutez dans le monde, il faut que vous sortiez si net de la premiere affaire, qu'elle ne tente personne de vous en susciter une seconde. Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire, à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, et aux dépens duquel ils puissent se faire valoir. Je veux éviter à un homme d'honneur comme vous la nécessité de châtier sans gloire un de ces gens-là, et j'aime mieux, s'ils ont besoin de leçon, qu'ils la reçoivent de moi que de vous ; car une affaire de plus n'ôte rien à celui qui en a déja eu plusieurs : mais en avoir une est toujours une sorte de tache, et l'amant de Julie en doit être exempt.

Voilà l'abrégé de ma longue conversation avec milord Édouard. J'ai cru nécessaire

de t'en rendre compte, afin que tu me prescrives la maniere dont je dois me comporter avec lui.

Maintenant que tu dois être tranquillisée, chasse, je t'en conjure, les idées funestes qui t'occupent depuis quelques jours. Songe aux ménagemens qu'exige l'incertitude de ton état actuel. Oh ! si bientôt tu pouvois tripler mon être ! si bientôt un gage adoré..... Espoir déja trop déçu, viendrois-tu m'abuser encore?.... O desirs ! ô crainte ! ô perplexités ! Charmante amie de mon cœur ! vivons pour nous aimer, et que le ciel dispose du reste.

P. S. J'oubliois de te dire que milord m'a remis ta lettre, et que je n'ai point fait difficulté de la recevoir, ne jugeant pas qu'un pareil dépôt doive rester entre les mains d'un tiers. Je te la rendrai à notre premiere entrevue ; car, quant à moi, je n'en ai plus affaire. Elle est trop bien écrite au fond de mon cœur, pour que jamais j'aie besoin de la relire.

LETTRE LXI.

DE JULIE.

AMENE demain milord Édouard, que je me jette à ses pieds comme il s'est mis aux tiens. Quelle grandeur ! quelle générosité ! Oh que nous sommes petits devant lui ! Conserve ce précieux ami comme la prunelle de ton œil. Peut-être vaudroit-il moins s'il étoit plus tempérant : jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus ?

Mille angoisses de toute espece m'avoient jetée dans l'abattement ; ta lettre est venue ranimer mon courage éteint. En dissipant mes terreurs, elle m'a rendu mes peines plus supportables. Je me sens maintenant assez de force pour souffrir. Tu vis, tu m'aimes ; ton sang, le sang de ton ami n'ont point été répandus, et ton honneur est en sûreté : je ne suis donc pas tout-à-fait misérable.

Ne manque pas au rendez-vous de demain. Jamais je n'eus si grand besoin de

te voir, ni si peu d'espoir de te voir longtems. Adieu, mon cher et unique ami. Tu n'as pas bien dit, ce me semble, vivons pour nous aimer. Ah ! il falloit dire, aimons-nous pour vivre.

LETTRE LXII.

DE CLAIRE A JULIE.

Faudra-t-il toujours, aimable cousine, ne remplir envers toi que les plus tristes devoirs de l'amitié? Faudra-t-il toujours, dans l'amertume de mon cœur, affliger le tien par de cruels avis? Hélas! tous nos sentimens nous sont communs, tu le sais bien, et je ne saurois t'annoncer de nouvelles peines, que je ne les aie déja senties. Que ne puis-je te cacher ton infortune sans l'augmenter! ou que la tendre amitié n'a-t-elle autant de charmes que l'amour! Ah! que j'effacerois promptement tous les chagrins que je te donne!

Hier après le concert, ta mere, en s'en retournant, ayant accepté le bras de ton

ami, et toi celui de M. d'Orbe, nos deux peres resterent avec milord à parler de politique, sujet dont je suis si excédée, que l'ennui me chassa dans ma chambre. Une demi-heure après, j'entendis nommer ton ami plusieurs fois avec assez de véhémence; je connus que la conversation avoit changé d'objet, et je prêtai l'oreille. Je jugeai par la suite du discours qu'Édouard avoit osé proposer ton mariage avec ton ami, qu'il appelloit hautement le sien, et auquel il offroit de faire, en cette qualité, un établissement convenable. Ton pere avoit rejeté avec mépris cette proposition, et c'étoit là-dessus que les propos commençoient à s'échauffer. Sachez, lui disoit milord, malgré vos préjugés, qu'il est de tous les hommes le plus digne d'elle, et peut-être le plus propre à la rendre heureuse. Tous les dons qui ne dépendent pas des hommes, il les a reçus de la nature, et il y a ajouté tous les talens qui ont dépendu de lui. Il est jeune, grand, bien fait, robuste, adroit; il a de l'éducation, du sens, des mœurs, du courage; il a l'esprit orné, l'ame saine : que lui manque-t-il donc pour

mériter votre aveu? La fortune? il l'aura. Le tiers de mon bien suffit pour en faire le plus riche particulier du pays de Vaud ; j'en donnerai, s'il le faut, jusqu'à la moitié. La noblesse? vaine prérogative dans un pays où elle est plus nuisible qu'utile. Mais il l'a encore, n'en doutez pas, non point écrite d'encre en de vieux parchemins, mais gravée au fond de son cœur en caracteres ineffaçables. En un mot, si vous préférez la raison au préjugé, et si vous aimez mieux votre fille que vos titres, c'est à lui que vous la donnerez.

Là-dessus ton pere s'emporta vivement ; il traita la proposition d'absurde et de ridicule. Quoi! milord, dit-il, un homme d'honneur comme vous peut-il seulement penser que le dernier rejeton d'une famille illustre aille éteindre ou dégrader son nom par celui d'un quidam sans asyle, et réduit à vivre d'aumônes?..... Arrêtez, interrompit Édouard, vous parlez de mon ami, songez que je prends pour moi tous les outrages qui lui sont faits en ma présence, et que les noms injurieux à un homme d'honneur le sont encore plus à

celui qui les prononce. De tels quidams sont plus respectables que tous les hobereaux de l'Europe, et je vous défie de trouver aucun moyen plus honorable d'aller à la fortune, que les hommages de l'estime et les dons de l'amitié. Si le gendre que je vous propose ne compte point, comme vous, une longue suite d'aïeux toujours incertains, il sera le fondement et l'honneur de sa maison, comme votre premier ancêtre le fut de la vôtre. Vous seriez-vous donc tenu pour déshonoré par l'alliance du chef de votre famille? et ce mépris ne rejailliroit-il pas sur vous-même? Combien de grands noms retomberoient dans l'oubli, si l'on ne tenoit compte que de ceux qui ont commencé par un homme estimable? Jugeons du passé par le présent: sur deux ou trois citoyens qui s'illustrent par des moyens honnêtes, mille coquins anoblissent tous les jours leur famille; et que prouvera cette noblesse dont leurs descendans seront si fiers, sinon les vols et l'infamie de leur ancêtre (1)? On voit, je

(1) Les lettres de noblesse sont rares en ce siecle,

l'avoue, beaucoup de mal-honnêtes gens parmi les roturiers ; mais il y a toujours vingt à parier contre un qu'un gentilhomme descend d'un fripon. Laissons, si vous voulez, l'origine à part, et pesons le mérite et les services. Vous avez porté les armes chez un prince étranger, son pere les a portées gratuitement pour la patrie. Si vous avez bien servi, vous avez été bien payé ; et quelque honneur que vous ayiez acquis à la guerre, cent roturiers en ont acquis encore plus que vous.

De quoi s'honore donc, continua milord Édouard, cette noblesse dont vous êtes si fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain ? Mortelle ennemie des loix et de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où

---

et même elles y ont été illustrées au moins une fois *. Mais quant à la noblesse qui s'acquiert à prix d'argent, et qu'on achete avec des charges, tout ce que j'y vois de plus honorable, est le privilége de n'être pas pendu.

* Nous croyons que l'auteur a ici en vue Duclos, son ami. *N. de G. B.*

elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie et l'oppression des peuples? Osez-vous dans une république vous honorer d'un état destructeur des vertus et de l'humanité? d'un état où l'on se vante de l'esclavage, et où l'on rougit d'être homme? Lisez les annales de votre patrie : en quoi votre ordre a-t-il bien mérité? Quels nobles comptez-vous parmi ses libérateurs? Les Furst, les Tell, les Stouffacher étoient-ils gentilshommes? Quelle est donc cette gloire insensée dont vous faites tant de bruit? celle de servir un homme et d'être à charge à l'état.

Conçois, ma chere, ce que je souffrois, de voir cet honnête homme nuire ainsi par une âpreté déplacée aux intérêts de l'ami qu'il vouloit servir. En effet, ton pere irrité par tant d'invectives piquantes, quoique générales, se mit à les repousser par des personnalités. Il dit nettement à milord Édouard que jamais homme de sa condition n'avoit tenu les propos qui venoient de lui échapper. Ne plaidez point inutilement la cause d'autrui, ajouta-t-il d'un ton brusque; tout grand seigneur que vous êtes, je

doute que vous pussiez bien défendre la vôtre sur le sujet en question. Vous demandez ma fille pour votre ami prétendu, sans savoir si vous-même seriez bon pour elle, et je connois assez la noblesse d'Angleterre pour avoir sur vos discours une médiocre opinion de la vôtre.

Pardieu ! dit milord, quoi que vous pensiez de moi, je serois bien fâché de n'avoir d'autre preuve de mon mérite que celui d'un homme mort depuis cinq cents ans. Si vous connoissez la noblesse d'Angleterre, vous savez qu'elle est la plus éclairée, la mieux instruite, la plus sage et la plus brave de l'Europe : avec cela, je n'ai pas besoin de chercher si elle est la plus antique ; car quand on parle de ce qu'elle est, il n'est pas question de ce qu'elle fut. Nous ne sommes point, il est vrai, les esclaves du prince, mais ses amis ; ni les tyrans du peuple, mais ses chefs. Garans de la liberté, soutiens de la patrie et appuis du trône, nous formons un invincible équilibre entre le peuple et le roi. Notre premier devoir est envers la nation ; le second, envers celui qui la gouverne : ce n'est

pas sa volonté, mais son droit que nous consultons. Ministres suprêmes des loix dans la chambre des pairs, quelquefois même législateurs, nous rendons également justice au peuple et au roi, et nous ne souffrons point que personne dise : *Dieu et mon épée,* mais seulement, *Dieu et mon droit.*

Voilà, monsieur, continua-t-il, quelle est cette noblesse respectable, ancienne autant qu'aucune autre, mais plus fiere de son mérite que de ses ancêtres, et dont vous parlez sans la connoître. Je ne suis point le dernier en rang dans cet ordre illustre, et crois, malgré vos prétentions, vous valoir à tous égards. J'ai une sœur à marier ; elle est noble, jeune, aimable, riche : elle ne cede à Julie que par les qualités que vous comptez pour rien. Si quiconque a senti les charmes de votre fille pouvoit tourner ailleurs ses yeux et son cœur, quel honneur je me ferois d'accepter, avec rien, pour mon beau-frere celui que je vous propose pour gendre avec la moitié de mon bien !

Je connus, à la réplique de ton pere,

que cette conversation ne faisoit que l'aigrir ; et, quoique pénétrée d'admiration pour la générosité de milord Édouard, je sentis qu'un homme aussi peu liant que lui n'étoit propre qu'à ruiner à jamais la négociation qu'il avoit entreprise. Je me hâtai donc de rentrer avant que les choses allassent plus loin. Mon retour fit rompre cet entretien, et l'on se sépara le moment d'après assez froidement. Quant à mon pere, je trouvai qu'il se comportoit très-bien dans ce démêlé. Il appuya d'abord avec intérêt la proposition ; mais voyant que ton pere n'y vouloit point entendre, et que la dispute commençoit à s'animer, il se retourna, comme de raison, du parti de son beau-frere, et, en interrompant à propos l'un et l'autre par des discours modérés, il les retint tous deux dans des bornes dont ils seroient vraisemblablement sortis s'ils fussent restés tête-à-tête. Après leur départ, il me fit confidence de ce qui venoit de se passer ; et, comme je prévis où il en alloit venir, je me hâtai de lui dire que, les choses étant en cet état, il ne convenoit plus que la personne en

question te vît si souvent ici, et qu'il ne conviendroit pas même qu'il y vînt du tout, si ce n'étoit faire une espece d'affront à M. d'Orbe dont il étoit l'ami ; mais que je le prierois de l'amener plus rarement, ainsi que milord Édouard. C'est, ma chere, tout ce que j'ai pu faire de mieux pour ne leur pas fermer tout-à-fait ma porte.

Ce n'est pas tout : la crise où je te vois me force à revenir sur mes avis précédens. L'affaire de milord Édouard et de ton ami a fait par la ville tout l'éclat auquel on devoit s'attendre. Quoique M. d'Orbe ait gardé le secret sur le fond de la querelle, trop d'indices le décelent pour qu'il puisse rester caché. On soupçonne, on conjecture, on te nomme : le rapport du guet n'est pas si bien étouffé qu'on ne s'en souvienne, et tu n'ignores pas qu'aux yeux du public la vérité soupçonnée est bien près de l'évidence. Tout ce que je puis te dire pour ta consolation, c'est qu'en général on approuve ton choix, et qu'on verroit avec plaisir l'union d'un si charmant couple ; ce qui me confirme que ton ami s'est bien comporté dans ce pays, et n'y est guere moins aimé que

toi. Mais que fait la voix publique à ton inflexible pere ? Tous ces bruits lui sont parvenus, ou vont lui parvenir, et je frémis de l'effet qu'ils peuvent produire, si tu ne te hâtes de prévenir sa colere. Tu dois t'attendre de sa part à une explication terrible pour toi-même, et peut-être à pis encore pour ton ami : non que je pense qu'il veuille à son âge se mesurer avec un jeune homme qu'il ne croit pas digne de son épée ; mais le pouvoir qu'il a dans la ville lui fourniroit, s'il le vouloit, mille moyens de lui faire un mauvais parti, et il est à craindre que sa fureur ne lui en inspire la volonté.

Je t'en conjure à genoux, ma douce amie, songe aux dangers qui t'environnent, et dont le risque augmente à chaque instant. Un bonheur inoui t'a préservée jusqu'à présent au milieu de tout cela ; tandis qu'il en est tems encore, mets le sceau de la prudence au mystere de tes amours, et ne pousse pas à bout la fortune, de peur qu'elle n'enveloppe dans tes malheurs celui qui les aura causés. Crois-moi, mon ange, l'avenir est incertain ; mille événemens

peuvent, avec le tems, offrir des ressources inespérées : mais quant à présent, je te l'ai dit, et le répete plus fortement, éloigne ton ami, ou tu es perdue.

LETTRE LXIII.

DE JULIE A CLAIRE.

Tout ce que tu avois prévu, ma chere, est arrivé. Hier, une heure après notre retour, mon pere entra dans la chambre de ma mere, les yeux étincelans, le visage enflammé, dans un état en un mot où je ne l'avois jamais vu. Je compris d'abord qu'il venoit d'avoir querelle, ou qu'il alloit la chercher, et ma conscience agitée me fit trembler d'avance.

Il commença par apostropher vivement, mais en général, les meres de famille qui appellent indiscrétement chez elles de jeunes gens sans état et sans nom, dont le commerce n'attire que honte et déshonneur à celles qui les écoutent. Ensuite, voyant que cela ne suffisoit pas pour arra-

J.M. morgan inv. S.P. Blosse sculp.

cher quelque réponse d'une femme intimidée, il cita sans ménagement en exemple ce qui s'étoit passé dans notre maison, depuis qu'on y avoit introduit un prétendu bel-esprit, un diseur de riens, plus propre à corrompre une fille sage qu'à lui donner aucune bonne instruction. Ma mere, qui vit qu'elle gagneroit peu de chose à se taire, l'arrêta sur ce mot de corruption, et lui demanda ce qu'il trouvoit dans la conduite, ou dans la réputation de l'honnête homme dont il parloit, qui pût autoriser de pareils soupçons. Je n'ai pas cru, ajouta-t-elle, que l'esprit et le mérite fussent des titres d'exclusion dans la société. A qui donc faudra-t-il ouvrir votre maison, si les talens et les mœurs n'en obtiennent pas l'entrée? A des gens sortables, madame, reprit-il en colere, qui puissent réparer l'honneur d'une fille quand ils l'ont offensé. Non, dit-elle, mais à des gens de bien qui ne l'offensent point. Apprenez, dit-il, que c'est offenser l'honneur d'une maison, que d'oser en solliciter l'alliance sans titres pour l'obtenir. Loin de voir en cela, dit ma mere, une offense, je n'y vois au

contraire qu'un témoignage d'estime. D'ailleurs, je ne sache point que celui contre qui vous vous emportez ait rien fait de semblable à votre égard. Il l'a fait, madame, et fera pis encore si je n'y mets ordre ; mais je veillerai, n'en doutez pas, aux soins que vous remplissez si mal.

Alors commença une dangereuse altercation, qui m'apprit que les bruits de ville dont tu parles étoient ignorés de mes parens, mais durant laquelle ton indigne cousine eût voulu être à cent pieds sous terre. Imagine-toi la meilleure et la plus abusée des meres faisant l'éloge de sa coupable fille, et la louant, hélas ! de toutes les vertus qu'elle a perdues, dans les termes les plus honorables, ou, pour mieux dire, les plus humilians. Figure-toi un pere irrité, prodigue d'expressions offensantes, et qui, dans tout son emportement, n'en laisse pas échapper une qui marque le moindre doute sur la sagesse de celle que le remords déchire, et que la honte écrase en sa présence. O quel incroyable tourment d'une conscience avilie, de se reprocher des crimes que la colere et l'in-

dignation ne pourroient soupçonner ! Quel poids accablant et insupportable que celui d'une fausse louange et d'une estime que le cœur rejette en secret ! Je m'en sentois tellement oppressée, que, pour me délivrer d'un si cruel supplice, j'étois prête à tout avouer, si mon pere m'en eût laissé le tems ; mais l'impétuosité de son emportement lui faisoit redire cent fois les mêmes choses, et changer à chaque instant de sujet. Il remarqua ma contenance basse, éperdue, humiliée, indice de mes remords. S'il n'en tira pas la conséquence de ma faute, il en tira celle de mon amour ; et, pour m'en faire plus de honte, il en outragea l'objet en des termes si odieux et si méprisans, que je ne pus, malgré tous mes efforts, le laisser poursuivre sans l'interrompre.

Je ne sais, ma chere, où je trouvai tant de hardiesse, et quel moment d'égarement me fit oublier ainsi le devoir et la modestie ; mais si j'osai sortir un instant d'un silence respectueux, j'en portai, comme tu vas voir, assez rudement la peine. Au nom du ciel, lui dis-je, daignez vous

appaiser; jamais un homme digne de tant d'injures ne sera dangereux pour moi. A l'instant mon pere, qui crut sentir un reproche à travers ces mots, et dont la fureur n'attendoit qu'un prétexte, s'élança sur ta pauvre amie : pour la premiere fois de ma vie, je reçus un soufflet qui ne fut pas le seul ; et, se livrant à son transport avec une violence égale à celle qu'il lui avoit coûté, il me maltraita sans ménagement, quoique ma mere se fût jetée entre deux, m'eût couverte de son corps, et eût reçu quelques-uns des coups qui m'étoient portés. En reculant pour les éviter, je fis un faux pas, je tombai, et mon visage alla donner contre le pied d'une table, qui me fit saigner.

Ici finit le triomphe de la colere, et commença celui de la nature. Ma chûte, mon sang, mes larmes, celles de ma mere l'émurent. Il me releva avec un air d'inquiétude et d'empressement, et m'ayant assise sur une chaise, ils chercherent tous deux avec soin si je n'étois point blessée. Je n'avois qu'une légere contusion au front, et ne saignois que du nez. Cependant je vis,

au changement d'air et de voix de mon pere, qu'il étoit mécontent de ce qu'il venoit de faire. Il ne revint point à moi par des caresses, la dignité paternelle ne souffroit pas un changement si brusque ; mais il revint à ma mere avec de tendres excuses, et je voyois si bien, aux regards qu'il jetoit furtivement sur moi, que la moitié de tout cela m'étoit indirectement adressée. Non, ma chere, il n'y a point de confusion si touchante que celle d'un tendre pere qui croit s'être mis dans son tort *. Le cœur d'un pere sent qu'il est fait pour pardonner, et non pour avoir besoin de pardon.

Il étoit l'heure du souper ; on le fit retarder pour me donner le tems de me remettre ; et mon pere, ne voulant pas que les domestiques fussent témoins de mon désordre, m'alla chercher lui-même un verre d'eau, tandis que ma mere me

---

* Cela est bien vrai, Julie. J'ai vu un bon pere, après vingt années, pâlir d'émotion et de peine au seul souvenir, indiscrétement rappellé, d'un traitement injuste fait à son fils enfant. *N. de l'Édit.*

bassinoit le visage. Hélas ! cette pauvre maman, déja languissante et valétudinaire, elle se seroit bien passée d'une pareille scene, et n'avoit guere moins besoin de secours que moi.

A table, il ne me parla point ; mais ce silence étoit de honte, et non de dédain : il affectoit de trouver bon chaque plat, pour dire à ma mere de m'en servir ; et ce qui me toucha le plus sensiblement, fut de m'appercevoir qu'il cherchoit les occasions de nommer sa fille, et non pas Julie comme à l'ordinaire.

Après le souper, l'air se trouva si froid, que ma mere fit faire du feu dans sa chambre. Elle s'assit à l'un des coins de la cheminée, et mon pere à l'autre. J'allois prendre une chaise pour me placer entre eux, quand, m'arrêtant par ma robe, et me tirant à lui sans rien dire, il m'assit sur ses genoux. Tout cela se fit si promptement, et par une sorte de mouvement si involontaire, qu'il en eut une espece de repentir le moment d'après. Cependant j'étois sur ses genoux, il ne pouvoit plus s'en dédire ; et, ce qu'il y avoit de pis pour la conte-

nance, il falloit me tenir embrassée dans cette gênante attitude. Tout cela se faisoit en silence; mais je sentois de tems en tems ses bras se presser contre mes flancs avec un soupir assez mal étouffé. Je ne sais quelle mauvaise honte empêchoit ses bras paternels de se livrer à ces douces étreintes; une certaine gravité qu'on n'osoit quitter, une certaine confusion qu'on n'osoit vaincre, mettoient, entre un pere et sa fille, ce charmant embarras que la pudeur et l'amour donnent aux amans, tandis qu'une tendre mere, transportée d'aise, dévoroit en secret un si doux spectacle. Je voyois, je sentois tout cela, mon ange, et ne pus tenir plus long-tems à l'attendrissement qui me gagnoit. Je feignis de glisser; je jetai, pour me retenir, un bras au cou de mon pere; je penchai mon visage sur son visage vénérable, et dans un instant il fut couvert de mes baisers, et inondé de mes larmes. Je sentis, à celles qui lui couloient des yeux, qu'il étoit lui-même soulagé d'une grande peine; ma mere vint partager nos transports. Douce et paisible innocence, tu manquas seule à mon cœur pour faire de

cette scene de la nature le plus délicieux moment de ma vie !

Ce matin, la lassitude et le ressentiment de ma chûte m'ayant retenue au lit un peu tard, mon pere est entré dans ma chambre avant que je fusse levée ; il s'est assis à côté de mon lit en s'informant tendrement de ma santé ; il a pris une de mes mains dans les siennes, il s'est abaissé jusqu'à la baiser plusieurs fois en m'appellant sa chere fille, et me témoignant du regret de son emportement. Pour moi, je lui ai dit, et je le pense, que je serois trop heureuse d'être battue tous les jours au même prix, et qu'il n'y a point de traitement si rude qu'une seule de ses caresses n'efface au fond de mon cœur.

Après cela, prenant un ton plus grave, il m'a remise sur le sujet d'hier, et m'a signifié sa volonté en termes honnêtes, mais précis. Vous savez, m'a-t-il dit, à qui je vous destine, je vous l'ai déclaré dès mon arrivée, et ne changerai jamais d'intention sur ce point. Quant à l'homme dont m'a parlé milord Édouard, quoique je ne lui dispute point le mérite que tout

le monde lui trouve, je ne sais s'il a conçu de lui-même le ridicule espoir de s'allier à moi, ou si quelqu'un a pu le lui inspirer; mais quand je n'aurois personne en vue, et qu'il auroit toutes les guinées de l'Angleterre, soyez sûre que je n'accepterois jamais un tel gendre. Je vous défends de le voir et de lui parler de votre vie, et cela, autant pour la sûreté de la sienne que pour votre honneur. Quoique je me sois toujours senti peu d'inclination pour lui, je le hais sur-tout à présent pour les excès qu'il m'a fait commettre, et ne lui pardonnerai jamais ma brutalité.

A ces mots, il est sorti sans attendre ma réponse, et presque avec le même air de sévérité qu'il venoit de se reprocher. Ah! ma cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés, qui dépravent les meilleurs cœurs, et font taire à chaque instant la nature?

Voilà, ma Claire, comment s'est passée l'explication que tu avois prévue, et dont je n'ai pu comprendre la cause, jusqu'à ce que ta lettre me l'ait apprise. Je ne puis bien te dire quelle révolution s'est faite en

moi ; mais depuis ce moment je me trouve changée. Il me semble que je tourne les yeux avec plus de regret sur l'heureux tems où je vivois tranquille et contente au sein de ma famille, et que je sens augmenter le sentiment de ma faute, avec celui des biens qu'elle m'a fait perdre. Dis, cruelle ! dis-le moi, si tu l'oses, le tems de l'amour seroit-il passé ? et faut-il ne se plus revoir ? Ah ! sens-tu bien tout ce qu'il y a de sombre et d'horrible dans cette funeste idée ? Cependant l'ordre de mon pere est précis ; le danger de mon amant est certain ! Sais-tu ce qui résulte en moi de tant de mouvemens opposés qui s'entre-détruisent ? une sorte de stupidité qui me rend l'ame presque insensible, et ne me laisse l'usage ni des passions ni de la raison. Le moment est critique, tu me l'as dit, et je le sens ; cependant je ne fus jamais moins en état de me conduire. J'ai voulu tenter vingt fois d'écrire à celui que j'aime : je suis prête à m'évanouir à chaque ligne, et n'en saurois tracer deux de suite. Il ne me reste que toi, ma douce amie, daigne penser, parler, agir pour moi ; je remets mon sort en tes

mains ; quelque parti que tu prennes, je confirme d'avance tout ce que tu feras ; je confie à ton amitié ce pouvoir funeste que l'amour m'a vendu si cher. Sépare-moi pour jamais de moi-même ; donne-moi la mort s'il faut que je meure, mais ne me force pas à me percer le cœur de ma propre main.

O mon ange ! ma protectrice ! quel horrible emploi je te laisse ! Auras-tu le courage de l'exercer? Sauras-tu bien en adoucir la barbarie ? Hélas ! ce n'est pas mon cœur seul qu'il faut déchirer. Claire, tu le sais, tu le sais, comment je suis aimée ! Je n'ai pas même la consolation d'être la plus à plaindre. De grace ! fais parler mon cœur par ta bouche ; pénetre le tien de la tendre commisération de l'amour ; console un infortuné ! Dis-lui cent fois... : Ah ! dis-lui..... Ne crois-tu pas, chere amie, que, malgré tous les préjugés, tous les obstacles, tous les revers, le ciel nous a faits l'un pour l'autre ? Oui, oui, j'en suis sûre, il nous destine à être unis. Il m'est impossible de perdre cette idée ; il m'est impossible de renoncer à l'espoir qui

la suit. Dis-lui qu'il se garde lui-même du découragement et du désespoir. Ne t'amuse point à lui demander en mon nom amour et fidélité, encore moins à lui en promettre autant de ma part. L'assurance n'en est-elle pas au fond de nos ames? Ne sentons-nous pas qu'elles sont indivisibles, et que nous n'en avons plus qu'une à nous deux? Dis-lui donc seulement qu'il espere; et que, si le sort nous poursuit, il se fie au moins à l'amour: car je le sens, ma cousine, il guérira de maniere ou d'autre les maux qu'il nous cause, et, quoi que le ciel ordonne de nous, nous ne vivrons pas long-tems séparés.

P. S. Après ma lettre écrite, j'ai passé dans la chambre de ma mere, et je m'y suis trouvée si mal, que je suis obligée de venir me remettre dans mon lit. Je m'apperçois même..... je crains..... Ah! ma chere! je crains bien que ma chûte d'hier n'ait quelque suite plus funeste que je n'avois pensé. Ainsi tout est fini pour moi; toutes mes espérances m'abandonnent en même tems.

LETTRE LXIV.

DE CLAIRE A M. D'ORBE.

Mon pere m'a rapporté ce matin l'entretien qu'il eut hier avec vous. Je vois avec plaisir que tout s'achemine à ce qu'il vous plaît d'appeller votre bonheur. J'espere, vous le savez, d'y trouver aussi le mien; l'estime et l'amitié vous sont acquises, et tout ce que mon cœur peut nourrir de sentimens plus tendres est encore à vous. Mais ne vous y trompez pas; je suis en femme une espece de monstre, et je ne sais par quelle bizarrerie de la nature l'amitié l'emporte en moi sur l'amour. Quand je vous dis que ma Julie m'est plus chere que vous, vous n'en faites que rire, et cependant rien n'est plus vrai. Julie le sent si bien, qu'elle est plus jalouse pour vous que vous-même, et que, tandis que vous paroissez content, elle trouve toujours que je ne vous aime pas assez. Il y a plus, et je m'attache tellement à tout ce qui lui

est cher, que son amant et vous êtes à-peu-près dans mon cœur en même degré, quoique de différentes manieres. Je n'ai pour lui que de l'amitié, mais elle est plus vive ; je crois sentir un peu d'amour pour vous, mais il est plus posé. Quoique tout cela pût paroître assez équivalent pour troubler la tranquillité d'un jaloux, je ne pense pas que la vôtre en soit fort altérée.

Que les pauvres enfans en sont loin, de cette douce tranquillité dont nous osons jouir ! et que notre contentement a mauvaise grace, tandis que nos amis sont au désespoir ! C'en est fait, il faut qu'ils se quittent ; voici l'instant, peut-être, de leur éternelle séparation, et la tristesse que nous leur reprochâmes le jour du concert étoit peut-être un pressentiment qu'ils se voyoient pour la derniere fois. Cependant votre ami ne sait rien de son infortune : dans la sécurité de son cœur, il jouit encore du bonheur qu'il a perdu ; au moment du désespoir, il goûte en idée une ombre de félicité, et, comme celui qu'enleve un trépas imprévu, le malheureux songe à vivre, et ne voit pas la mort qui va le saisir.

Hélas ! c'est de ma main qu'il doit recevoir ce coup terrible ! O divine amitié ! seule idole de mon cœur ! viens l'animer de ta sainte cruauté. Donne-moi le courage d'être barbare, et de te servir dignement dans un si douloureux devoir.

Je compte sur vous en cette occasion, et j'y compterois même quand vous m'aimeriez moins ; car je connois votre ame : je sais qu'elle n'a pas besoin du zele de l'amour où parle celui de l'humanité. Il s'agit d'abord d'engager notre ami à venir chez moi demain la matinée : gardez-vous, au surplus, de l'avertir de rien. Aujourd'hui l'on me laisse libre, et j'irai passer l'après-midi chez Julie ; tâchez de trouver milord Édouard, et de venir seul avec lui m'attendre à huit heures, afin de convenir ensemble de ce qu'il faudra faire pour résoudre au départ cet infortuné, et prévenir son désespoir.

J'espere beaucoup de son courage et de nos soins ; j'espere encore plus de son amour. La volonté de Julie, le danger que courent sa vie et son honneur, sont des motifs auxquels il ne résistera pas. Quoi

qu'il en soit, je vous déclare qu'il ne sera point question de noce entre nous que Julie ne soit tranquille, et que jamais les larmes de mon amie n'arroseront le nœud qui doit nous unir. Ainsi, monsieur, s'il est vrai que vous m'aimez, votre intérêt s'accorde en cette occasion avec votre générosité ; et ce n'est pas tellement ici l'affaire d'autrui, que ce ne soit aussi la vôtre.

LETTRE LXV.

DE CLAIRE A JULIE.

Tout est fait ; et, malgré ses imprudences, ma Julie est en sûreté. Les secrets de ton cœur sont ensévelis dans l'ombre du mystere ; tu es encore au sein de ta famille et de ton pays, chérie, honorée, jouissant d'une réputation sans tache et d'une estime universelle. Considere en frémissant les dangers que la honte ou l'amour t'ont fait courir, en faisant trop ou trop peu. Apprends à ne vouloir plus concilier des sentimens incompati-

bles, et bénis le ciel, trop aveugle amante, ou fille trop craintive, d'un bonheur qui n'étoit réservé qu'à toi.

Je voulois éviter à ton triste cœur le détail de ce départ si cruel et si nécessaire. Tu l'as voulu, je l'ai promis ; je tiendrai parole avec cette même franchise qui nous est commune, et qui ne mit jamais aucun avantage en balance avec la bonne foi. Lis donc, chere et déplorable amie ; lis puisqu'il le faut ; mais prends courage, et tiens-toi ferme.

Toutes les mesures que j'avois prises, et dont je te rendis compte hier, ont été suivies de point en point. En rentrant chez moi, j'y trouvai M. d'Orbe et milord Édouard. Je commençai par déclarer au dernier ce que nous savions de son héroïque générosité, et lui témoignai combien nous en étions toutes deux pénétrées. Ensuite, je leur exposai les puissantes raisons que nous avions d'éloigner promptement ton ami, et les difficultés que je prévoyois à l'y résoudre. Milord sentit parfaitement tout cela, et montra beaucoup de douleur de l'effet qu'avoit produit son zele

inconsidéré. Ils convinrent qu'il étoit important de précipiter le départ de ton ami, et de saisir un moment de consentement pour prévenir de nouvelles irrésolutions, et l'arracher au continuel danger du séjour. Je voulois charger M. d'Orbe de faire à son insu les préparatifs convenables ; mais milord, regardant cette affaire comme la sienne, voulut en prendre le soin. Il me promit que sa chaise seroit prête ce matin à onze heures ; ajoutant qu'il l'accompagneroit aussi loin qu'il seroit nécessaire, et proposa de l'emmener d'abord sous un autre prétexte, pour le déterminer plus à loisir. Cet expédient ne me parut pas assez franc pour nous et pour notre ami, et je ne voulus pas, non plus, l'exposer loin de nous au premier effet d'un désespoir, qui pouvoit plus aisément échapper aux yeux de milord Édouard qu'aux miens. Je n'acceptai pas, par la même raison, la proposition qu'il fit de lui parler lui-même, et d'obtenir son consentement. Je prévoyois que cette négociation seroit délicate, et je n'en voulus charger que moi seule ; car je connois plus sûrement les endroits sen-

sibles de son cœur, et je sais qu'il regne toujours entre hommes une sécheresse qu'une femme sait mieux adoucir. Cependant je conçus que les soins de milord ne nous seroient pas inutiles pour préparer les choses. Je vis tout l'effet que pouvoient produire sur un cœur vertueux les discours d'un homme sensible, qui croit n'être qu'un philosophe, et quelle chaleur la voix d'un ami pouvoit donner aux raisonnemens d'un sage.

J'engageai donc milord Édouard à passer avec lui la soirée, et, sans rien dire qui eût un rapport direct à sa situation, de disposer insensiblement son ame à la fermeté stoïque. Vous qui savez si bien votre Épictete, lui dis-je, voici le cas, ou jamais, de l'employer utilement. Distinguez avec soin les biens apparens des biens réels; ceux qui sont en nous de ceux qui sont hors de nous. Dans un moment où l'épreuve se prépare au-dehors, prouvez-lui qu'on ne reçoit jamais de mal que de soi-même, et que le sage, se portant par-tout avec lui, porte aussi par-tout son bonheur. Je compris à sa réponse que cette légere

ironie, qui ne pouvoit le fâcher, suffisoit pour exciter son zele, et qu'il comptoit fort m'envoyer le lendemain ton ami bien préparé. C'étoit tout ce que j'avois prétendu; car, quoiqu'au fond je ne fasse pas grand cas, non plus que toi, de toute cette philosophie parliere, je suis persuadée qu'un honnête homme a toujours quelque honte de changer de maxime du soir au matin, et de se dédire en son cœur, dès le lendemain, de tout ce que sa raison lui dictoit la veille.

M. d'Orbe vouloit être aussi de la partie, et passer la soirée avec eux; mais je le priai de n'en rien faire : il n'auroit fait que s'ennuyer, ou gêner l'entretien. L'intérêt que je prends à lui ne m'empêche pas de voir qu'il n'est point du vol des deux autres. Ce penser mâle des ames fortes, qui leur donne un idiôme si particulier, est une langue dont il n'a pas la grammaire. En les quittant, je songeai au punch, et, craignant les confidences anticipées, j'en glissai un mot en riant à milord. Rassurez-vous, me dit-il, je me livre aux habitudes quand je n'y vois aucun danger;

mais je ne m'en suis jamais fait l'esclave : il s'agit ici de l'honneur de Julie, du destin, peut-être de la vie d'un homme et de mon ami. Je boirai du punch selon ma coutume, de peur de donner à l'entretien quelque air de préparation ; mais ce punch sera de la limonade, et, comme il s'abstient d'en boire, il ne s'en appercevra point. Ne trouves-tu pas, ma chere, qu'on doit être bien humilié d'avoir contracté des habitudes qui forcent à de pareilles précautions?

J'ai passé la nuit dans de grandes agitations, qui n'étoient pas toutes pour ton compte. Les plaisirs innocens de notre premiere jeunesse, la douceur d'une ancienne familiarité, la société plus resserrée encore depuis une année entre lui et moi, par la difficulté qu'il avoit de te voir ; tout portoit dans mon ame l'amertume de cette séparation. Je sentois que j'allois perdre, avec la moitié de toi-même, une partie de ma propre existence ; je comptois les heures avec inquiétude, et, voyant poindre le jour, je n'ai pas vu naître sans effroi celui qui devoit décider de ton sort. J'ai passé

la matinée à méditer mes discours, et à réfléchir sur l'impression qu'ils pouvoient faire. Enfin, l'heure est venue, et j'ai vu entrer ton ami. Il avoit l'air inquiet, et m'a demandé précipitamment de tes nouvelles ; car, dès le lendemain de ta scene avec ton pere, il avoit su que tu étois malade, et milord Édouard lui avoit confirmé hier que tu n'étois pas sortie de ton lit. Pour éviter là-dessus les détails, je lui ai dit aussi-tôt que je t'avois laissée mieux hier au soir, et j'ai ajouté qu'il en apprendroit dans un moment davantage, par le retour de Hanz que je venois de t'envoyer. Ma précaution n'a servi de rien ; il m'a fait cent questions sur ton état, et, comme elles m'éloignoient de mon objet, j'ai fait des réponses succintes, et me suis mise à le questionner à mon tour.

J'ai commencé par sonder la situation de son esprit. Je l'ai trouvé grave, méthodique, et prêt à peser le sentiment au poids de la raison. Graces au ciel, ai-je dit en moi-même, voilà mon sage bien préparé. Il ne s'agit plus que de le mettre à l'épreuve. Quoique l'usage ordinaire soit d'annoncer

par degrés les tristes nouvelles, la connoissance que j'ai de son imagination fougueuse, qui sur un mot porte tout à l'extrême, m'a déterminée à suivre une route contraire, et j'ai mieux aimé l'accabler d'abord *, pour lui ménager des adoucissemens, que de multiplier inutilement ses douleurs, et les lui donner mille fois pour une. Prenant donc un ton plus sérieux, et le regardant fixement : Mon ami, lui

---

* La veuve d'un militaire avoit trois enfans au service ; elle en perdit deux à l'attaque de Prague : on ne savoit comment lui annoncer cette nouvelle. Un homme qui connoissoit le cœur humain s'en chargea. Il entre : *Vos trois fils, madame, sont morts.* La mere tombe évanouie : on lui apporte une lettre cachetée ; il l'ouvre, et crie à cette mere expirante : *La premiere nouvelle étoit fausse, il vous reste un fils, madame.* Cette mere, par un de ces secrets inexplicables, en chérissoit un de préférence aux autres ; l'espoir de revoir celui qu'elle aimoit la ranime : elle interroge, elle supplie ; le doute la déchire : il se trouva que le sort avoit épargné l'objet de sa tendresse. Elle fut consolée, parce qu'on avoit d'abord frappé son ame du coup le plus terrible, en lui ménageant un retour à la joie. *N. de l'Edit.*

ai-je dit, connoissez-vous les bornes du courage et de la vertu dans une ame forte? et croyez-vous que renoncer à ce qu'on aime soit un effort au-dessus de l'humanité? A l'instant il s'est levé comme un furieux, puis frappant des mains et les portant à son front, je vous entends, s'est-il écrié, Julie est morte. Julie est morte! a-t-il répété d'un ton qui m'a fait frémir: je le sens à vos soins trompeurs, à vos vains ménagemens, qui ne font que rendre ma mort plus lente et plus cruelle.

Quoiqu'effrayée d'un mouvement si subit, j'en ai bientôt deviné la cause, et j'ai d'abord conçu comment les nouvelles de ta maladie, les moralités de milord Édouard, le rendez-vous de ce matin, ses questions éludées, celles que je venois de lui faire, l'avoient pu jeter dans de fausses alarmes. Je voyois bien aussi quel parti je pouvois tirer de son erreur, en l'y laissant quelques instans; mais je n'ai pu me résoudre à cette barbarie. L'idée de la mort de ce qu'on aime est si affreuse, qu'il n'y en a point qui ne soit douce à lui substituer, et je me suis hâtée de profiter de cet avan-

tage. Peut-être ne la verrez-vous plus, lui ai-je dit; mais elle vit et vous aime. Ah! si Julie étoit morte, Claire auroit-elle quelque chose à vous dire? Rendez grace au ciel qui sauve à votre infortune des maux dont il pourroit vous accabler. Il étoit si étonné, si saisi, si égaré, qu'après l'avoir fait rasseoir, j'ai eu le tems de lui détailler par ordre tout ce qu'il falloit qu'il sût, et j'ai fait valoir de mon mieux les procédés de milord Édouard, afin de faire dans son cœur honnête quelque diversion à la douleur par le charme de la reconnoissance.

Voilà, mon cher, ai-je poursuivi, l'état actuel des choses. Julie est au bord de l'abîme, prête à s'y voir accabler du déshonneur public, de l'indignation de sa famille, des violences d'un pere emporté, et de son propre désespoir. Le danger augmente incessamment: de la main de son pere, ou de la sienne, le poignard, à chaque instant de sa vie, est à deux doigts de son cœur. Il reste un seul moyen de prévenir tous ces maux, et ce moyen dépend de vous seul. Le sort de votre amante est entre vos mains. Voyez si vous avez le courage

de la sauver en vous éloignant d'elle, puisqu'aussi-bien il ne lui est plus permis de vous voir, ou si vous aimez mieux être l'auteur et le témoin de sa perte et de son opprobre. Après avoir tout fait pour vous, elle va voir ce que votre cœur peut faire pour elle. Est-il étonnant que sa santé succombe à ses peines ? Vous êtes inquiet de sa vie : sachez que vous en êtes l'arbitre.

Il m'écoutoit sans m'interrompre ; mais sitôt qu'il a compris de quoi il s'agissoit, j'ai vu disparoître ce geste animé, ce regard furieux, cet air effrayé, mais vif et bouillant, qu'il avoit auparavant. Un voile sombre de tristesse et de consternation a couvert son visage ; son œil morne et sa contenance effacée annonçoient l'abattement de son cœur : à peine avoit-il la force d'ouvrir la bouche pour me répondre. Il faut partir, m'a-t-il dit, d'un ton qu'un autre auroit cru tranquille : hé bien, je partirai. N'ai-je pas assez vécu ? Non, sans doute, ai-je repris aussi-tôt ; il faut vivre pour celle qui vous aime : avez-vous oublié que ses jours dépendent des vôtres ? Il ne falloit donc pas les séparer, a-t-il à

l'instant ajouté ; elle l'a pu, et le peut encore. J'ai feint de ne pas entendre ces derniers mots, et je cherchois à le ranimer par quelques espérances auxquelles son ame demeuroit fermée, quand Hanz est rentré, et m'a rapporté de bonnes nouvelles. Dans le moment de joie qu'il en a ressenti, il s'est écrié : Ah ! qu'elle vive ! qu'elle soit heureuse..... s'il est possible. Je ne veux que lui faire mes derniers adieux..... et je pars. Ignorez-vous, ai-je dit, qu'il ne lui est plus permis de vous voir? Hélas ! vos adieux sont faits, et vous êtes déja séparé ! Votre sort sera moins cruel quand vous serez plus loin d'elle ; vous aurez du moins le plaisir de l'avoir mise en sûreté. Fuyez dès ce jour, dès cet instant ; craignez qu'un si grand sacrifice ne soit trop tardif ; tremblez de causer encore sa perte après vous être dévoué pour elle. Quoi ! m'a-t-il dit avec une espece de fureur, je partirois sans la revoir? Quoi ! je ne la verrois plus ? Non, non, nous périrons tous deux, s'il le faut ; la mort, je le sais bien, ne lui sera point dure avec moi : mais je la verrai, quoi qu'il arrive ;

je laisserai mon cœur et ma vie à ses pieds, avant de m'arracher à moi-même. Il ne m'a pas été difficile de lui montrer la folie et la cruauté d'un pareil projet. Mais ce *quoi je ne la verrai plus!* qui revenoit sans cesse d'un ton plus douloureux, sembloit chercher au moins des consolations pour l'avenir. Pourquoi, lui ai-je dit, vous figurer vos maux pires qu'ils ne sont? Pourquoi renoncer à des espérances que Julie elle-même n'a pas perdues? Pensez-vous qu'elle pût se séparer ainsi de vous, si elle croyoit que ce fût pour toujours? Non, mon ami, vous devez connoître son cœur. Vous devez savoir combien elle préfere son amour à sa vie. Je crains, je crains trop (j'ai ajouté ces mots, je te l'avoue,) qu'elle ne le préfere bientôt à tout. Croyez donc qu'elle espere, puisqu'elle consent à vivre : croyez que les soins que la prudence lui dicte vous regardent plus qu'il ne semble, et qu'elle ne se respecte pas moins pour vous que pour elle-même. Alors j'ai tiré ta derniere lettre, et lui montrant les tendres espérances de cette fille aveuglée qui croit n'avoir plus d'amour, j'ai ranimé les siennes

à cette douce chaleur. Ce peu de lignes sembloit distiller un baume salutaire sur sa blessure envenimée. J'ai vu ses regards s'adoucir et ses yeux s'humecter ; j'ai vu l'attendrissement succéder par degrés au désespoir : mais ces derniers mots si touchans, tels que ton cœur les sait dire, *nous ne vivrons pas long-tems séparés,* l'ont fait fondre en larmes. Non, Julie, non, ma Julie, a-t-il dit en élevant la voix et baisant ta lettre, nous ne vivrons pas long-tems séparés ; le ciel unira nos destins sur la terre, ou nos cœurs dans le séjour éternel.

C'étoit là l'état où je l'avois souhaité. Sa seche et sombre douleur m'inquiétoit. Je ne l'aurois pas laissé partir dans cette situation d'esprit ; mais sitôt que je l'ai vu pleurer, et que j'ai entendu ton nom chéri sortir de sa bouche avec douceur, je n'ai plus craint pour sa vie ; car rien n'est moins tendre que le désespoir. Dans cet instant il a tiré de l'émotion de son cœur une objection que je n'avois pas prévue. Il m'a parlé de l'état où tu soupçonnois d'être, jurant qu'il mourroit plutôt mille fois que de t'abandonner à tous les périls

qui t'alloient menacer. Je n'ai eu garde de lui parler de ton accident ; je lui ai dit simplement que ton attente avoit encore été trompée, et qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Ainsi, m'a-t-il dit en soupirant, il ne restera sur la terre aucun monument de mon bonheur ; il a disparu comme un songe qui n'eut jamais de réalité.

Il me restoit à exécuter la derniere partie de ta commission, et je n'ai pas cru qu'après l'union dans laquelle vous avez vécu, il fallût à cela ni préparatif, ni mystere. Je n'aurois pas même évité un peu d'altercation sur ce léger sujet, pour éluder celle qui pourroit renaître sur celui de notre entretien. Je lui ai reproché sa négligence dans le soin de ses affaires ; je lui ai dit que tu craignois que de long-tems il ne fût plus soigneux, et, qu'en attendant qu'il le devînt, tu lui ordonnois de se conserver pour toi, de pourvoir mieux à ses besoins, et de se charger à cet effet du léger supplément que j'avois à lui remettre de ta part. Il n'a ni paru humilié de cette proposition, ni prétendu en faire une affaire : il m'a dit simplement que tu savois bien

que rien ne lui venoit de toi qu'il ne reçût avec transports ; mais que ta précaution étoit superflue, et qu'une petite maison qu'il venoit de vendre à Grandson (1), reste de son chétif patrimoine, lui avoit produit plus d'argent qu'il n'en avoit possédé de sa vie. D'ailleurs, a-t-il ajouté, j'ai quelques talens dont je puis tirer partout des ressources ; je serai trop heureux de trouver dans leur exercice quelque diversion à mes maux, et depuis que j'ai vu de plus près l'usage que Julie fait de son superflu, je le regarde comme le trésor sacré de la veuve et de l'orphelin, dont l'humanité ne me permet pas de rien aliéner. Je lui ai rappellé son voyage du Valais, ta lettre et la précision de tes ordres. Les mêmes raisons subsistent..... Les mêmes ! a-t-il interrompu d'un ton d'indignation. La peine de mon refus étoit de ne la plus

(1) Je suis un peu en peine de savoir comment cet amant anonyme, qu'il sera dit ci-après n'avoir pas encore 24 ans, a pu vendre une maison n'étant pas majeur. Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités, que je n'en parlerai plus ; il suffit d'en avoir averti.

voir : qu'elle me laisse donc rester, et j'accepte. Si j'obéis, pourquoi me punit-elle? Si je refuse, que me fera-t-elle de pis?... Les mêmes! répétoit-il avec impatience. Notre union commençoit ; elle est prête à finir ; peut-être vais-je pour jamais me séparer d'elle ; il n'y a plus rien de commun entre elle et moi ; nous allons être étrangers l'un à l'autre. Il a prononcé ces derniers mots avec un tel serrement de cœur, que j'ai tremblé de le voir retomber dans l'état d'où j'avois eu tant de peine à le tirer. Vous êtes un enfant, ai-je affecté de lui dire d'un air riant ; vous avez encore besoin d'un tuteur, et je veux être le vôtre. Je vais garder ceci ; et, pour en disposer à propos dans le commerce que nous allons avoir ensemble, je veux être instruite de toutes vos affaires. Je tâchois de détourner ainsi ses idées funestes par celle d'une correspondance familiere continuée entre nous ; et cette ame simple, qui ne cherche pour ainsi dire qu'à s'accrocher à ce qui t'environne, a pris aisément le change. Nous nous sommes ensuite ajustés pour les adresses de lettres ; et comme ces mesures ne pouvoient que lui être agréables,

j'en ai prolongé le détail jusqu'à l'arrivée de M. d'Orbe, qui m'a fait signe que tout étoit prêt.

Ton ami a facilement compris de quoi il s'agissoit ; il a instamment demandé à t'écrire : mais je me suis gardée de le permettre. Je prévoyois qu'un excès d'attendrissement lui relâcheroit trop le cœur, et qu'à peine seroit-il au milieu de sa lettre, qu'il n'y auroit plus moyen de le faire partir. Tous les délais sont dangereux, lui ai-je dit ; hâtez-vous d'arriver à la premiere station, d'où vous pourrez lui écrire à votre aise. En disant cela, j'ai fait signe à M. d'Orbe ; je me suis avancée, et, le cœur gros de sanglots, j'ai collé mon visage sur le sien : je n'ai plus su ce qu'il devenoit ; les larmes m'offusquoient la vue, ma tête commençoit à se perdre, et il étoit tems que mon rôle finît.

Un moment après je les ai entendu descendre précipitamment ; je suis sortie sur le pailler pour les suivre des yeux. Ce dernier trait manquoit à mon trouble. J'ai vu l'insensé se jeter à genoux au milieu de l'escalier, en baiser mille fois les marches, et

d'Orbe pouvoit à peine l'arracher de cette froide pierre qu'il pressoit de son corps, de la tête et des bras, en poussant de longs gémissemens. J'ai senti les miens près d'éclater malgré moi, et je suis brusquement rentrée, de peur de donner une scene à toute la maison.

A quelques instans de-là, M. d'Orbe est revenu tenant son mouchoir sur ses yeux. C'en est fait, m'a-t-il dit, ils sont en route. En arrivant chez lui, votre ami a trouvé la chaise à sa porte. Milord Édouard l'y attendoit aussi; il a couru au-devant de lui, et le serrant contre sa poitrine : *Viens, homme infortuné,* lui a-t-il dit d'un ton pénétré, *viens verser tes douleurs dans ce cœur qui t'aime. Viens, tu sentiras peut-être qu'on n'a pas tout perdu sur la terre, quand on y retrouve un ami tel que moi.* A l'instant, il l'a porté d'un bras vigoureux dans la chaise, et ils sont partis en se tenant étroitement embrassés.

Fin de la premiere Partie.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

A JULIE. (1)

J'ai pris et quitté cent fois la plume ; j'hésite dès le premier mot ; je ne sais quel ton je dois prendre ; je ne sais par où commencer ; et c'est à Julie que je veux écrire ! Ah malheureux ! que suis-je devenu ? Il n'est donc plus ce tems où mille sentimens délicieux couloient de ma plume comme un intarissable torrent ! Ces doux momens de confiance et d'épanchement sont passés :

(1) Je n'ai guere besoin, je crois, d'avertir que, dans cette seconde partie et dans la suivante, les deux amans séparés ne font que déraisonner et battre la campagne ; leurs pauvres têtes n'y sont plus.

nous ne sommes plus l'un à l'autre, nous ne sommes plus les mêmes, et je ne sais plus à qui j'écris. Daignerez-vous recevoir mes lettres? Vos yeux daigneront-ils les parcourir? Les trouverez-vous assez réservées, assez circonspectes? Oserois-je y garder encore une ancienne familiarité? Oserois-je y parler d'un amour éteint ou méprisé? et ne suis-je pas plus reculé que le premier jour où je vous écrivis? Quelle différence, ô ciel! de ces jours si charmans et si doux à mon effroyable misere! Hélas! je commençois d'exister, et je suis tombé dans l'anéantissement; l'espoir de vivre animoit mon cœur; je n'ai plus devant moi que l'image de la mort, et trois ans d'intervalle ont fermé le cercle fortuné de mes jours. Ah! que ne les ai-je terminés avant de me survivre à moi-même! Que n'ai-je suivi mes pressentimens après ces rapides instans de délices, où je ne voyois plus rien dans la vie qui fût digne de la prolonger! Sans doute il falloit la borner à ces trois ans, ou les ôter de sa durée; il valloit mieux ne jamais goûter la félicité, que la goûter et la perdre. Si

j'avois franchi ce fatal intervalle, si j'avois évité ce premier regard qui me fit une autre ame, je jouirois de ma raison, je remplirois les devoirs d'un homme, et semerois peut-être de quelques vertus mon insipide carriere. Un moment d'erreur a tout changé. Mon œil osa contempler ce qu'il ne falloit point voir. Cette vue a produit enfin son effet inévitable. Après m'être égaré par degrés, je ne suis plus qu'un furieux dont le sens est aliéné, un lâche esclave sans force et sans courage, qui va traînant dans l'ignominie sa chaîne et son désespoir.

Vains rêves d'un esprit qui s'égare ! Desirs faux et trompeurs, désavoués à l'instant par le cœur qui les a formés ! Que sert d'imaginer à des maux réels de chimériques remedes, qu'on rejetteroit quand ils nous seroient offerts ? Ah ! qui jamais connoîtra l'amour, t'aura vue, et pourra le croire, qu'il y ait quelque félicité possible que je voulusse acheter au prix de mes premiers feux ? Non, non, que le ciel garde ses bienfaits, et me laisse, avec ma misere, le souvenir de mon bonheur passé.

J'aime mieux les plaisirs qui sont dans ma mémoire, et les regrets qui déchirent mon ame, que d'être à jamais heureux sans ma Julie. Viens, image adorée, remplir un cœur qui ne vit que par toi ; suis-moi dans mon exil, console-moi dans mes peines, ranime et soutiens mon espérance éteinte. Toujours ce cœur infortuné sera ton sanctuaire inviolable, d'où le sort ni les hommes ne pourront jamais t'arracher. Si je suis mort au bonheur, je ne le suis point à l'amour qui m'en rend digne. Cet amour est invincible comme le charme qui l'a fait naître. Il est fondé sur la base inébranlable du mérite et des vertus ; il ne peut périr dans une ame immortelle ; il n'a plus besoin de l'appui de l'espérance, et le passé lui donne des forces pour un avenir éternel.

Mais toi, Julie, ô toi qui sus aimer une fois ! comment ton tendre cœur a-t-il oublié de vivre ? Comment ce feu sacré s'est-il éteint dans ton ame pure ? Comment as-tu perdu le goût de ces plaisirs célestes que toi seule étois capable de sentir et de rendre ? Tu me chasses sans pitié ; tu me bannis

avec opprobre ; tu me livres à mon désespoir, et tu ne vois pas, dans l'erreur qui t'égare, qu'en me rendant misérable tu t'ôtes le bonheur de tes jours. Ah ! Julie, crois-moi, tu chercheras vainement un autre cœur ami du tien ! Mille t'adoreront, sans doute ; le mien seul te savoit aimer.

Réponds-moi maintenant, amante abusée ou trompeuse : que sont devenus ces projets formés avec tant de mystere ? Où sont ces vaines espérances dont tu leurras si souvent ma crédule simplicité ? Où est cette union sainte et desirée, doux objet de tant d'ardens soupirs, et dont ta plume et ta bouche flattoient mes vœux ? Hélas ! sur la foi de tes promesses j'osois aspirer à ce nom sacré d'époux, et me croyois déja le plus heureux des hommes. Dis, cruelle ! ne m'abusois-tu que pour rendre enfin ma douleur plus vive et mon humiliation plus profonde ! Ai-je attiré mes malheurs par ma faute ? Ai-je manqué d'obéissance, de docilité, de discrétion ? M'as-tu vu desirer assez foiblement pour mériter d'être éconduit ? ou préférer mes fougueux desirs à tes volontés suprêmes ? J'ai tout

fait pour te plaire, et tu m'abandonnes! Tu te chargeois de mon bonheur, et tu m'as perdu! Ingrate, rends-moi compte du dépôt que je t'ai confié; rends-moi compte de moi-même, après avoir égaré mon cœur dans cette suprême félicité que tu m'as montrée et que tu m'enleves. Anges du ciel! j'eusse méprisé votre sort. J'eusse été le plus heureux des êtres..... Hélas! je ne suis plus rien, un instant m'a tout ôté. J'ai passé sans intervalle du comble des plaisirs aux regrets éternels : je touche encore au bonheur qui m'échappe..... j'y touche encore, et le perds pour jamais!... Ah! si je le pouvois croire! si les restes d'une espérance vaine ne soutenoient.... O rochers de Meillerie, que mon œil égaré mesura tant de fois, que ne servîtes-vous mon désespoir! j'aurois moins regretté la vie, quand je n'en avois pas senti le prix.

LETTRE II.

DE MILORD ÉDOUARD A CLAIRE.

Nous arrivons à Besançon, et mon premier soin est de vous donner des nouvelles de notre voyage. Il s'est fait, sinon paisiblement, du moins sans accident, et votre ami est aussi sain de corps, qu'on peut l'être avec un cœur aussi malade. Il voudroit même affecter à l'extérieur une sorte de tranquillité. Il a honte de son état, et se contraint beaucoup devant moi ; mais tout décele ses secretes agitations, et si je feins de m'y tromper, c'est pour le laisser aux prises avec lui-même, et occuper ainsi une partie des forces de son ame à réprimer l'effet de l'autre.

Il fut fort abattu la premiere journée : je la fis courte, voyant que la vîtesse de notre marche irritoit sa douleur. Il ne me parla point, ni moi à lui ; les consolations indiscretes ne font qu'aigrir les violentes

afflictions. L'indifférence et la froideur trouvent aisément des paroles ; mais la tristesse et le silence sont alors le vrai langage de l'amitié. Je commençai d'appercevoir hier les premieres étincelles de la fureur qui va succéder infailliblement à cette léthargie. A la dînée, à peine y avoit-il un quart-d'heure que nous étions arrivés, qu'il m'aborda d'un air d'impatience : Que tardons-nous à partir, me dit-il avec un souris amer ? Pourquoi restons-nous un moment si près d'elle ? Le soir il affecta de parler beaucoup, sans dire un mot de Julie. Il recommençoit des questions auxquelles j'avois répondu dix fois. Il voulut savoir si nous étions déja sur les terres de France, et puis il demanda si nous arriverions bientôt à Vevai. La premiere chose qu'il fait à chaque station, c'est de commencer quelque lettre qu'il déchire ou chiffonne un moment après. J'ai sauvé du feu deux ou trois de ces brouillons, sur lesquels vous pourrez entrevoir l'état de son ame. Je crois pourtant qu'il est parvenu à écrire une lettre entiere.

L'emportement qu'annoncent ces pre-

miers symptômes est facile à prévoir ; mais je ne saurois dire quel en sera l'effet et le terme ; car cela dépend d'une combinaison du caractere de l'homme, du genre de sa passion, des circonstances qui peuvent naître, de mille choses que nulle prudence humaine ne peut déterminer. Pour moi, je puis répondre de ses fureurs, mais non pas de son désespoir ; et, quoi qu'on fasse, tout homme est toujours maître de sa vie.

Je me flatte cependant qu'il respectera sa personne et mes soins ; et je compte moins pour cela sur le zele de l'amitié, qui n'y sera pas épargné, que sur le caractere de sa passion et sur celui de sa maîtresse. L'ame ne peut guere s'occuper fortement et long-tems d'un objet, sans contracter des dispositions qui s'y rapportent. L'extrême douceur de Julie doit tempérer l'âcreté du feu qu'elle inspire, et je ne doute pas non plus que l'amour d'un homme aussi vif ne lui donne à elle-même un peu plus d'activité qu'elle n'en auroit naturellement sans lui.

J'ose compter aussi sur son cœur ; il est fait pour combattre et vaincre. Un amour

pareil au sien n'est pas tant une foiblesse qu'une force mal employée. Une flamme ardente et malheureuse est capable d'absorber pour un tems, pour toujours peut-être, une partie de ses facultés ; mais elle est elle-même une preuve de leur excellence, et du parti qu'il en pourroit tirer pour cultiver la sagesse ; car la sublime raison ne se soutient que par la même vigueur de l'ame qui fait les grandes passions, et l'on ne sert dignement la philosophie qu'avec le même feu qu'on sent pour une maîtresse.

Soyez-en sûre, aimable Claire, je ne m'intéresse pas moins que vous au sort de ce couple infortuné, non par un sentiment de commisération, qui peut n'être qu'une foiblesse, mais par la considération de la justice et de l'ordre, qui veulent que chacun soit placé de la maniere la plus avantageuse à lui-même et à la société. Ces deux belles ames sortirent l'une pour l'autre des mains de la nature ; c'est dans une douce union, c'est dans le sein du bonheur, que, libres de déployer leurs forces et d'exercer leurs vertus, elles eussent éclairé la terre de leurs exemples. Pourquoi

faut-il qu'un insensé préjugé vienne changer les directions éternelles, et bouleverser l'harmonie des êtres pensans? Pourquoi la vanité d'un pere barbare cache-t-elle ainsi la lumiere sous le boisseau, et fait-elle gémir dans les larmes des cœurs tendres et bienfaisans, nés pour essuyer celles d'autrui? Le lien conjugal n'est-il pas le plus libre ainsi que le plus sacré des engagemens? Oui, toutes les loix qui le gênent sont injustes; tous les peres qui l'osent former ou rompre sont des tyrans. Ce chaste nœud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain, ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du pere commun, qui sait commander aux cœurs, et qui, leur ordonnant de s'unir, les peut contraindre de s'aimer. (1)

(1) Il y a des pays où cette convenance des conditions et de la fortune est tellement préférée à celle de la nature et des cœurs, qu'il suffit que la premiere ne s'y trouve pas, pour empêcher ou rompre les plus heureux mariages, sans égard pour l'honneur perdu des infortunées qui sont tous les jours victimes de ces odieux préjugés. J'ai vu plaider au parlement de Paris une cause célebre, où

Que signifie ce sacrifice des convenances de la nature aux convenances de l'opinion? La diversité de fortune et d'état s'éclipse et se confond dans le mariage ; elle ne fait rien au bonheur : mais celle d'humeur et de caractere demeure, et c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant, qui n'a de regle que l'amour, choisit mal ; le pere, qui n'a de regle que l'opinion, choisit plus mal encore. Qu'une fille manque de raison, d'expérience, pour juger de la sagesse et des mœurs, un bon pere y doit suppléer sans doute. Son droit, son devoir même est de dire : Ma fille, c'est un honnête homme, ou, c'est un fripon ; c'est un homme de sens, ou, c'est un fou. Voilà les convenances dont il doit connoître ; le jugement de toutes les autres appartient

---

l'honneur du rang attaquoit insolemment et publiquement l'honnêteté, le devoir, la foi conjugale, et où l'indigne pere, qui gagna son procès, osa déshériter son fils pour n'avoir pas voulu être un mal-honnête homme. On ne sauroit dire à quel point, dans ce pays si galant, les femmes sont tyrannisées par les loix : faut-il s'étonner qu'elles s'en vengent si cruellement par leurs mœurs?

à la fille. En criant qu'on troubleroit ainsi l'ordre de la société, ces tyrans le troublent eux-mêmes. Que le rang se regle par le mérite, et l'union des cœurs par leur choix, voilà le véritable ordre social : ceux qui le reglent par la naissance ou par les richesses sont les vrais perturbateurs de cet ordre ; ce sont ceux-là qu'il faut décrier ou punir.

Il est donc de la justice universelle que ces abus soient redressés ; il est du devoir de l'homme de s'opposer à la violence, de concourir à l'ordre ; et s'il m'étoit possible d'unir ces deux amans, en dépit d'un vieillard sans raison, ne doutez pas que je n'achevasse en cela l'ouvrage du ciel, sans m'embarrasser de l'approbation des hommes.

Vous êtes plus heureuse, aimable Claire; vous avez un pere qui ne prétend point savoir mieux que vous en quoi consiste votre bonheur. Ce n'est peut-être ni par de grandes vues de sagesse, ni par une tendresse excessive, qu'il vous rend ainsi maîtresse de votre sort ; mais qu'importe la cause, si l'effet est le même, et si, dans la liberté

qu'il vous laisse, l'indolence lui tient lieu de raison? Loin d'abuser de cette liberté, le choix que vous avez fait à vingt ans auroit l'approbation du plus sage pere. Votre cœur, absorbé par une amitié qui n'eut jamais d'égale, a gardé peu de place aux feux de l'amour. Vous leur substituez tout ce qui peut y suppléer dans le mariage : moins amante qu'amie, si vous n'êtes la plus tendre épouse, vous serez la plus vertueuse, et cette union qu'a formé la sagesse doit croître avec l'âge, et durer autant qu'elle. L'impulsion du cœur est plus aveugle; mais elle est plus invincible : c'est le moyen de se perdre que de se mettre dans la nécessité de lui résister. Heureux ceux que l'amour assortit comme auroit fait la raison, et qui n'ont point d'obstacle à vaincre et de préjugés à combattre! Tels seroient vos deux amans, sans l'injuste résistance d'un pere entêté. Tels, malgré lui, pourroient-ils être encore, si l'un des deux étoit bien conseillé.

L'exemple de Julie et le vôtre montrent également que c'est aux époux seuls à juger s'ils se conviennent. Si l'amour ne

regne pas, la raison choisira seule ; c'est le cas où vous êtes : si l'amour regne, la nature a déja choisi ; c'est celui de Julie. Telle est la loi sacrée de la nature, qu'il n'est pas permis à l'homme d'enfreindre, qu'il n'enfreint jamais impunément, et que la considération des états et des rangs ne peut abroger qu'il n'en coûte des malheurs et des crimes.

Quoique l'hiver s'avance, et que j'aie à me rendre à Rome, je ne quitterai point l'ami que j'ai sous ma garde, que je ne voie son ame dans un état de consistance sur lequel je puisse compter. C'est un dépôt qui m'est cher par son prix, et parce que vous me l'avez confié. Si je ne puis faire qu'il soit heureux, je tâcherai du moins qu'il soit sage, et qu'il porte en homme les maux de l'humanité. J'ai résolu de passer ici une quinzaine de jours avec lui, durant lesquels j'espere que nous recevrons des nouvelles de Julie et des vôtres, et que vous m'aiderez toutes deux à mettre quelque appareil sur les blessures de ce cœur malade, qui ne peut encore écouter la raison par l'organe du sentiment.

Je joins ici une lettre pour votre amie : ne la confiez, je vous prie, à aucun commissionnaire, mais remettez-la vous-même.

FRAGMENS

JOINTS A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

I.

Pourquoi n'ai-je pu vous voir avant mon départ? Vous avez craint que je n'expirasse en vous quittant? Cœur pitoyable, rassurez-vous. Je me porte bien..... je ne souffre pas..... je vis encore..... je pense à vous..... je pense au tems où je vous fus cher..... j'ai le cœur un peu serré..... la voiture m'étourdit..... je ne pourrai long-tems vous écrire aujourd'hui. Demain, peut-être, aurai-je plus de force..... ou n'en aurai-je plus besoin.....

II.

Où m'entraînent ces chevaux avec tant de vîtesse? Où me conduit avec tant de

zele cet homme qui se dit mon ami? Est-ce loin de toi, Julie? est-ce par ton ordre? est-ce en des lieux où tu n'es pas?..... Ah, fille insensée!..... je mesure des yeux le chemin que je parcours si rapidement. D'où viens-je? où vais-je? et pourquoi tant de diligence? Avez-vous eu peur, cruels, que je ne courusse pas assez tôt à ma perte? O amitié! ô amour! est-ce là votre accord? sont-ce là vos bienfaits?.....

III.

As-tu bien consulté ton cœur, en me chassant avec tant de violence? As-tu pu, dis, Julie, as-tu pu renoncer pour jamais?..... Non, non, ce tendre cœur m'aime; je le sais bien. Malgré le sort, malgré lui-même, il m'aimera jusqu'au tombeau..... Je le vois, tu t'es laissé suggérer (1)..... Quel repentir éternel tu te prépares!..... Hélas! il sera trop tard..... Quoi! tu pourrois oublier.....

---

(1) La suite montre que ces soupçons tomboient sur milord Édouard, et que Claire les a pris pour elle.

Quoi ! je t'aurois mal connue !..... Ah ! songe à toi, songe à moi, songe à..... Écoute, il en est tems encore..... tu m'as chassé avec barbarie. Je fuis plus vîte que le vent..... Dis un mot, un seul mot, et je reviens plus prompt que l'éclair. Dis un mot, et pour jamais nous sommes unis. Nous devons l'être..... nous le serons..... Ah ! l'air emporte mes plaintes !..... et cependant je fuis ; je vais vivre et mourir loin d'elle..... vivre loin d'elle !.....

LETTRE III.

DE MILORD EDOUARD A JULIE.

Votre cousine vous dira des nouvelles de votre ami. Je crois d'ailleurs qu'il vous écrit par cet ordinaire. Commencez par satisfaire là-dessus votre empressement, pour lire ensuite posément cette lettre ; car je vous préviens que son sujet demande toute votre attention.

Je connois les hommes ; j'ai vécu beaucoup en peu d'années ; j'ai acquis une grande expérience à mes dépens, et c'est le chemin des passions qui m'a conduit à la philosophie : mais de tout ce que j'ai observé jusqu'ici, je n'ai rien vu de si extraordinaire que vous et votre amant. Ce n'est pas que vous ayiez ni l'un ni l'autre un caractere marqué, dont on puisse au premier coup-d'œil assigner les différences, et il se pourroit bien que cet embarras de vous définir vous fît prendre pour des ames communes par un observateur superficiel. Mais c'est par cela même qui vous distingue, qu'il m'est impossible de vous distinguer, et que les traits d'un modele commun, dont quelqu'un manque toujours à chaque individu, brillent tous également dans les vôtres. Ainsi chaque épreuve d'une estampe a ses défauts particuliers qui lui servent de caractere, et s'il en vient une qui soit parfaite, quoiqu'on la trouve belle au premier coup-d'œil, il faut la considérer long-tems pour la reconnoître. La premiere fois que je vis votre amant, je fus frappé d'un sentiment nouveau, qui n'a fait qu'augmenter

de jour en jour, à mesure que la raison l'a justifié. A votre égard, ce fut toute autre chose encore, et ce sentiment fut si vif, que je me trompai sur sa nature. Ce n'étoit pas tant la différence des sexes qui produisoit cette impression, qu'un caractere encore plus marqué de perfection que le cœur sent, même indépendamment de l'amour. Je vois bien ce que vous seriez sans votre ami; je ne vois pas de même ce qu'il seroit sans vous : beaucoup d'hommes peuvent lui ressembler; mais il n'y a qu'une Julie au monde. Après un tort que je ne me pardonnerai jamais, votre lettre vint m'éclairer sur mes vrais sentimens. Je connus que je n'étois point jaloux, ni par conséquent amoureux; je connus que vous étiez trop aimable pour moi : il vous faut les prémices d'une ame, et la mienne ne seroit pas digne de vous.

Dès ce moment, je pris pour votre bonheur mutuel un tendre intérêt qui ne s'éteindra point. Croyant lever toutes les difficultés, je fis auprès de votre pere une démarche indiscrete, dont le mauvais succès n'est qu'une raison de plus pour exciter

mon zele. Daignez m'écouter, et je puis réparer encore tout le mal que je vous ai fait.

Sondez bien votre cœur, ô Julie! et voyez s'il vous est possible d'éteindre le feu dont il est dévoré? Il fut un tems, peut-être, où vous pouviez en arrêter le progrès; mais si Julie pure et chaste a pourtant succombé, comment se relevera-t-elle après sa chûte? comment résistera-t-elle à l'amour vainqueur, et armé de la dangereuse image de tous les plaisirs passés? Jeune amante, ne vous en imposez plus, et renoncez à la confiance qui vous a séduite: vous êtes perdue s'il vous faut combattre encore; vous serez avilie et vaincue, et le sentiment de votre honte étouffera par degrés toutes vos vertus. L'amour s'est insinué trop avant dans la substance de votre ame, pour que vous puissiez jamais l'en chasser; il en renforce et pénetre tous les traits comme une eau forte et corrosive; vous n'en effacerez jamais la profonde impression, sans effacer à la fois tous les sentimens exquis que vous reçûtes de la nature; et quand il ne vous restera plus

d'amour, il ne vous restera plus rien d'estimable. Qu'avez-vous donc maintenant à faire, ne pouvant plus changer l'état de votre cœur? Une seule chose, Julie; c'est de le rendre légitime. Je vais vous proposer pour cela l'unique moyen qui vous reste; profitez-en, tandis qu'il en est tems encore; rendez à l'innocence et à la vertu cette sublime raison dont le ciel vous fit dépositaire, ou craignez d'avilir à jamais le plus précieux de ses dons.

J'ai dans le duché d'Yorck une terre assez considérable, qui fut long-tems le séjour de mes ancêtres. Le château est ancien, mais bon et commode; les environs sont solitaires, mais agréables et variés. La riviere d'Ouse, qui passe au bout du parc, offre à la fois une perspective charmante à la vue, et un débouché facile aux denrées; le produit de la terre suffit pour l'honnête entretien du maître, et peut doubler sous ses yeux. L'odieux préjugé n'a point d'accès dans cette heureuse contrée. L'habitant paisible y conserve encore les mœurs simples des premiers tems, et l'on y trouve une image du Valais, décrit avec

des traits si touchans par la plume de votre ami. Cette terre est à vous, Julie, si vous daignez l'habiter avec lui; c'est là que vous pourrez accomplir ensemble tous les tendres souhaits par où finit la lettre dont je parle.

Venez, modele unique des vrais amans; venez, couple aimable et fidele, prendre possession d'un lieu fait pour servir d'asyle à l'amour et à l'innocence. Venez y serrer, à la face du ciel et des hommes, le doux nœud qui vous unit. Venez honorer de l'exemple de vos vertus un pays où elles seront adorées, et des gens simples portés à les imiter. Puissiez-vous, en ce lieu tranquille, goûter à jamais, dans les sentimens qui vous unissent, le bonheur des ames pures! Puisse le ciel y bénir vos chastes feux d'une famille qui vous ressemble! Puissiez-vous y prolonger vos jours dans une honorable vieillesse, et les terminer enfin paisiblement dans les bras de vos enfans! Puissent vos neveux, en parcourant avec un charme secret ce monument de la félicité conjugale, dire un jour dans l'attendrissement de leur cœur : *Ce fut ici l'asyle*

de l'innocence, ce fut ici la demeure des deux amans !

Votre sort est en vos mains, Julie ; pesez attentivement la proposition que je vous fais, et n'en examinez que le fond ; car d'ailleurs je me charge d'assurer d'avance et irrévocablement votre ami de l'engagement que je prends ; je me charge aussi de la sûreté de votre départ, et de veiller avec lui à celle de votre personne jusqu'à votre arrivée. Là, vous pourrez aussi-tôt vous marier publiquement sans obstacle ; car, parmi nous, une fille nubile n'a nul besoin du consentement d'autrui pour disposer d'elle-même. Nos sages loix n'abrogent point celles de la nature, et s'il résulte de cet heureux accord quelques inconvéniens, ils sont beaucoup moindres que ceux qu'il prévient. J'ai laissé à Vevai mon valet de chambre, homme de confiance, brave, prudent, et d'une fidélité à toute épreuve. Vous pourrez aisément vous concerter avec lui de bouche, ou par écrit, à l'aide de Regianino, sans que ce dernier sache de quoi il s'agit. Quand il sera tems, nous partirons pour vous aller

joindre, et vous ne quitterez la maison paternelle que sous la conduite de votre époux.

Je vous laisse à vos réflexions; mais je vous le répete, craignez l'erreur des préjugés et la séduction des scrupules, qui menent souvent au vice par le chemin de l'honneur. Je prévois ce qui vous arrivera si vous rejetez mes offres. La tyrannie d'un pere intraitable vous entraînera dans l'abîme que vous ne connoîtrez qu'après la chûte. Votre extrême douceur dégénere quelquefois en timidité : vous serez sacrifiée à la chimere des conditions (1). Il faudra contracter un engagement désavoué par le cœur. L'approbation publique sera démentie incessamment par le cri de la conscience ; vous serez honorée et méprisable. Il vaut mieux être oubliée et vertueuse.

P. S. Dans le doute de votre résolution,

(1) La chimere des conditions ! C'est un pair d'Angleterre qui parle ainsi ; et tout ceci ne seroit pas une fiction? Lecteur ! qu'en dites-vous?

je vous écris à l'insu de notre ami, de peur qu'un refus de votre part ne vînt détruire en un instant tout l'effet de mes soins.

LETTRE IV.

DE JULIE A CLAIRE.

OH, ma chere! dans quel trouble tu m'as laissée hier au soir! et quelle nuit j'ai passée en rêvant à cette fatale lettre! Non, jamais tentation plus dangereuse ne vint assaillir mon cœur; jamais je n'éprouvai de pareilles agitations, et jamais je n'apperçus moins le moyen de les appaiser. Autrefois une certaine lumiere de sagesse et de raison dirigeoit ma volonté; dans toutes les occasions embarrassantes, je discernois d'abord le parti le plus honnête, et le prenois à l'instant. Maintenant, avilie et toujours vaincue, je ne fais que flotter entre des passions contraires: mon foible cœur n'a plus que le choix de ses fautes; et tel est mon déplorable aveuglement, que, si je viens par hasard à

prendre le meilleur parti, la vertu ne m'aura point guidée, et je n'en aurai pas moins de remords. Tu sais quel époux mon pere me destine ; tu sais quels liens l'amour m'a donnés : veux-je être vertueuse ? l'obéissance et l'amour m'imposent des devoirs opposés : veux-je suivre le penchant de mon cœur ? qui préférer d'un amant ou d'un pere ? Hélas ! en écoutant l'amour ou la nature, je ne puis éviter de mettre l'un ou l'autre au désespoir : en me sacrifiant au devoir, je ne puis éviter de commettre un crime ; et, quelque parti que je prenne, il faut que je meure à la fois malheureuse et coupable.

Ah ! chere et tendre amie, toi qui fus toujours mon unique ressource, et qui m'as tant de fois sauvée de la mort et du désespoir, considere aujourd'hui l'horrible état de mon ame, et vois si jamais tes secourables soins me furent plus nécessaires ! Tu sais si tes avis sont écoutés, tu sais si tes conseils sont suivis ; tu viens de voir si je sais, au prix du bonheur de ma vie, déférer aux leçons de l'amitié. Prends donc pitié de l'accablement où tu m'as réduite ;

acheve, puisque tu as commencé; supplée à mon courage abattu ; pense pour celle qui ne pense plus que par toi. Enfin, tu lis dans ce cœur qui t'aime ; tu le connois mieux que moi. Apprends-moi donc ce que je veux, et choisis à ma place, quand je n'ai plus la force de vouloir, ni la raison de choisir.

Relis la lettre de ce généreux Anglois ; relis-la mille fois, mon ange. Ah ! laisse-toi toucher au tableau charmant du bonheur que l'amour, la paix, la vertu, peuvent me promettre encore ! Douce et ravissante union des ames ! délices inexprimables, même au sein des remords ! Dieux ! que seriez-vous pour mon cœur au sein de la foi conjugale? Quoi ! le bonheur et l'innocence seroient encore en mon pouvoir? Quoi ! je pourrois expirer d'amour et de joie entre un époux adoré et les chers gages de sa tendresse ! . . . et j'hésite un seul moment? et je ne vole pas réparer ma faute dans les bras de celui qui me la fit commettre? et je ne suis pas déja femme vertueuse, et chaste mere de famille? . . . . . Oh ! que les auteurs de mes jours ne peuvent-ils me voir sortir de mon avilissement ! Que ne

peuvent-ils être témoins de la maniere dont je saurai remplir à mon tour les devoirs sacrés qu'ils ont remplis envers moi!.... Et les tiens, fille ingrate et dénaturée, qui les remplira près d'eux, tandis que tu les oublies? Est-ce en plongeant le poignard dans le sein d'une mere que tu te prépares à le devenir? Celle qui déshonore sa famille apprendra-t-elle à ses enfans à l'honorer? Digne objet de l'aveugle tendresse d'un pere et d'une mere idolâtres, abandonne-les au regret de t'avoir fait naître; couvre leurs vieux jours de douleurs et d'opprobre..... et jouis, si tu peux, d'un bonheur acquis à ce prix.

Mon Dieu! que d'horreurs m'environnent! Quitter furtivement son pays, déshonorer sa famille, abandonner à la fois pere, mere, amie, parens et toi-même! et toi, ma douce amie! et toi, la bien-aimée de mon cœur! toi, dont à peine, dès mon enfance, je puis rester éloignée un seul jour; te fuir, te quitter, te perdre, ne te plus voir!..... Ah, non! que jamais..... Que de tourmens déchirent ta malheureuse amie! Elle sent à la fois tous les maux

dont elle a le choix, sans qu'aucun des biens qui lui resteront la console. Hélas! je m'égare. Tant de combats passent ma force et troublent ma raison; je perds à la fois le courage et le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seule. Ou choisis, ou laisse-moi mourir.

LETTRE V.

RÉPONSE.

Tes perplexités ne sont que trop bien fondées, ma chere Julie; je les ai prévues, et n'ai pu les prévenir; je les sens, et ne puis les appaiser; et ce que je vois de pire dans ton état, c'est que personne ne peut t'en tirer que toi-même. Quand il s'agit de prudence, l'amitié vient au secours d'une ame agitée; s'il faut choisir le bien ou le mal, la passion, qui les méconnoît, peut se taire devant un conseil désintéressé. Mais ici, quelque parti que tu prennes, la nature l'autorise et le condamne; la raison le blâme et l'approuve;

le devoir se tait ou s'oppose à lui-même : les suites sont également à craindre de part et d'autre ; tu ne peux ni rester indécise, ni bien choisir ; tu n'as que des peines à comparer, et ton cœur seul en est le juge. Pour moi, l'importance de la délibération m'épouvante, et son effet m'attriste. Quelque sort que tu préferes, il sera toujours peu digne de toi ; et, ne pouvant ni te montrer un parti qui te convienne, ni te conduire au vrai bonheur, je n'ai pas le courage de décider de ta destinée. Voici le premier refus que tu reçus jamais de ton amie, et je sens bien par ce qu'il me coûte que ce sera le dernier ; mais je te trahirois en voulant te gouverner dans un cas où la raison même s'impose le silence, et où la seule regle à suivre est d'écouter ton propre penchant.

Ne sois pas injuste envers moi, ma douce amie, et ne me juge point avant le tems. Je sais qu'il est des amitiés circonspectes, qui, craignant de se compromettre, refusent des conseils dans les occasions difficiles, et dont la réserve augmente avec le péril des amis. Ah ! tu vas connoître si ce

cœur qui t'aime connoît ces timides précautions ! Souffre qu'au lieu de te parler de tes affaires, je te parle un instant des miennes.

N'as-tu jamais remarqué, mon ange, à quel point tout ce qui t'approche s'attache à toi ? Qu'un pere et une mere chérissent une fille unique, il n'y a pas, je le sais, de quoi s'en fort étonner ; qu'un jeune homme ardent s'enflamme pour un objet aimable, cela n'est pas plus extraordinaire ; mais qu'à l'âge mûr un homme aussi froid que M. de Wolmar s'attendrisse en te voyant, pour la premiere fois de sa vie ; que toute une famille t'idolâtre unanimement ; que tu sois chere à mon pere, cet homme si peu sensible, autant et plus, peut-être, que ses propres enfans ; que les amis, les connoissances, les domestiques, les voisins, et toute une ville entiere, t'adorent de concert, et prennent à toi le plus tendre intérêt : voilà, ma chere, un concours moins vraisemblable, et qui n'auroit point lieu, s'il n'y avoit en ta personne quelque cause particuliere. Sais-tu bien quelle est cette cause ? Ce n'est ni ta beauté, ni

ton esprit, ni ta grace, ni rien de tout ce qu'on entend par le don de plaire : mais c'est cette ame tendre, et cette douceur d'attachement qui n'a point d'égale ; c'est le don d'aimer, mon enfant, qui te fait aimer. On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; et il n'y a point de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la sienne. Mille femmes sont plus belles que toi ; plusieurs ont autant de graces ; toi seule as, avec les graces, je ne sais quoi de plus séduisant, qui ne plaît pas seulement, mais qui touche, et qui fait voler tous les cœurs au-devant du tien. On sent que ce tendre cœur ne demande qu'à se donner, et le doux sentiment qu'il cherche le va chercher à son tour.

Tu vois, par exemple, avec surprise l'incroyable affection de milord Édouard pour ton ami ; tu vois son zele pour ton bonheur ; tu reçois avec admiration ses offres généreuses ; tu les attribues à la seule vertu ; et ma Julie de s'attendrir ! Erreur, abus, charmante cousine ! A Dieu ne plaise que j'altere les bienfaits de milord Édouard,

et que je déprise sa grande ame ! Mais, crois-moi, ce zele, tout pur qu'il est, seroit moins ardent, si, dans la même circonstance, il s'adressoit à d'autres personnes. C'est ton ascendant invincible et celui de ton ami, qui, sans même qu'il s'en apperçoive, le déterminent avec tant de force, et lui font faire, par attachement, ce qu'il croit ne faire que par honnêteté.

Voilà ce qui doit arriver à toutes les ames d'une certaine trempe ; elles transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphere d'activité dans laquelle rien ne leur résiste : on ne peut les connoître sans les vouloir imiter, et, de leur sublime élévation, elles attirent à elles tout ce qui les environne. C'est pour cela, ma chere, que ni toi, ni ton ami, ne connoîtrez peut-être jamais les hommes ; car vous les verrez bien plus comme vous les ferez, que comme ils seront d'eux-mêmes. Vous donnerez le ton à tous ceux qui vivront avec vous : ils vous suivront, ou vous deviendront semblables, et tout ce que vous aurez vu n'aura peut-être rien de pareil dans le reste du monde.

Venons maintenant à moi, cousine ; à moi, qu'un même sang, un même âge, et sur-tout une parfaite conformité de goûts et d'humeurs, avec des tempéramens contraires, unit à toi dès l'enfance.

> Congiunti eran gl'alberghi,
> Ma più congiunti i cori :
> Conforme era l'etate,
> Ma 'l pensier più conforme. (1)

Que penses-tu qu'ait produit, sur celle qui a passé sa vie avec toi, cette charmante influence qui se fait sentir à tout ce qui t'approche? Crois-tu qu'il puisse ne régner entre nous qu'une union commune? Mes yeux ne te rendent-ils pas la douce joie que je prends chaque jour dans les tiens en nous abordant? Ne lis-tu pas dans mon cœur attendri le plaisir de partager tes peines, et de pleurer avec toi? Puis-je oublier que, dans les premiers transports d'un

---

(1) Nos demeures étoient jointes, nos ames l'étoient plus encore : nos âges étoient conformes, mais nos goûts l'étoient davantage.

LE TASSE, *Aminte*.

amour naissant, l'amitié ne te fut point importune, et que les murmures de ton amant ne purent t'engager à m'éloigner de toi, et à me dérober le spectacle de ta foiblesse? Ce moment fut critique, ma Julie; je sais ce que vaut dans ton cœur modeste le sacrifice d'une honte qui n'est pas réciproque. Jamais je n'eusse été ta confidente, si j'eusse été ton amie à demi, et nos ames se sont trop bien senties en s'unissant, pour que rien les puisse désormais séparer.

Qu'est-ce qui rend les amitiés si tiedes et si peu durables entre les femmes, je dis entre celles qui sauroient aimer? Ce sont les intérêts de l'amour; c'est l'empire de la beauté; c'est la jalousie des conquêtes. Or, si rien de tout cela nous eût pu diviser, cette division seroit déja faite; mais quand mon cœur seroit moins inepte à l'amour, quand j'ignorerois que vos feux sont de nature à ne s'éteindre qu'avec la vie, ton amant est mon ami, c'est-à-dire, mon frere; et qui vit jamais finir par l'amour une véritable amitié? Pour M. d'Orbe, assurément il aura long-tems à se louer

de tes sentimens, avant que je songe à m'en plaindre, et je ne suis pas plus tentée de le retenir par force, que toi de me l'arracher. Eh! mon enfant! plût au ciel qu'au prix de son attachement je te pusse guérir du tien; je le garde avec plaisir, je le céderois avec joie.

A l'égard des prétentions sur la figure, j'en puis avoir tant qu'il me plaira; tu n'es pas fille à me le disputer, et je suis bien sûre qu'il ne t'entra de tes jours dans l'esprit de savoir qui de nous deux est la plus jolie. Je n'ai pas été tout-à-fait si indifférente; je sais là-dessus à quoi m'en tenir, sans en avoir le moindre chagrin. Il me semble même que j'en suis plus fiere que jalouse; car enfin les charmes de ton visage, n'étant pas ceux qu'il faudroit au mien, ne m'ôtent rien de ce que j'ai, et je me trouve encore belle de ta beauté, aimable de tes graces, ornée de tes talens; je me pare de toutes tes perfections, et c'est en toi que je place mon amour-propre le mieux entendu. Je n'aimerois pourtant guere à faire peur pour mon compte; mais je suis assez jolie pour le besoin que j'ai de l'être. Tout

le reste m'est inutile, et je n'ai pas besoin d'être humble pour te céder.

Tu t'impatientes de savoir à quoi j'en veux venir : le voici. Je ne puis te donner le conseil que tu me demandes, je t'en ai dit la raison : mais le parti que tu prendras pour toi, tu le prendras en même tems pour ton amie, et, quel que soit ton destin, je suis déterminée à le partager. Si tu pars, je te suis ; si tu restes, je reste : j'en ai formé l'inébranlable résolution, je le dois, rien ne m'en peut détourner. Ma fatale indulgence a causé ta perte *; ton sort doit être le mien, et puisque nous fûmes inséparables dès l'enfance, ma Julie, il faut l'être jusqu'au tombeau.

Tu trouveras, je le prévois, beaucoup d'étourderie dans ce projet ; mais au fond il est plus sensé qu'il ne semble, et je n'ai pas les mêmes motifs d'irrésolution que toi.

---

* C'étoit l'art de Rousseau de laisser faire des fautes, pour en tirer des efforts héroïques, des vertus et des beautés sublimes. C'est le même genre dans ses opinions et ses systêmes. Il trouvoit par-là le moyen de mieux déployer toutes ses ressources dans les pas difficiles. *N. de l'Édit.*

Premiérement, quant à ma famille, si je quitte un pere facile, je quitte un pere assez indifférent, qui laisse faire à ses enfans tout ce qui leur plaît, plus par négligence que par tendresse; car tu sais que les affaires de l'Europe l'occupent beaucoup plus que les siennes, et que sa fille lui est bien moins chere que la pragmatique. D'ailleurs, je ne suis pas, comme toi, fille unique, et, avec les enfans qui lui resteront, à peine saura-t-il s'il lui en manque un.

J'abandonne un mariage prêt à conclure? MANCO MALE, ma chere; c'est à M. d'Orbe, s'il m'aime, à s'en consoler. Pour moi, quoique j'estime son caractere, que je ne sois pas sans attachement pour sa personne, et que je regrette en lui un fort honnête homme, il ne m'est rien auprès de ma Julie. Dis-moi, mon enfant, l'ame a-t-elle un sexe? En vérité, je ne le sens guere à la mienne. Je puis avoir des fantaisies, mais fort peu d'amour. Un mari peut m'être utile; mais il ne sera jamais pour moi qu'un mari; et de ceux-là, libre encore et passable comme

je suis, j'en puis trouver un par tout le monde.

Prends bien garde, cousine, que, quoique je n'hésite point, ce n'est pas à dire que je veuille t'insinuer de prendre le parti que je prendrai si tu pars. La différence est grande entre nous, et tes devoirs sont beaucoup plus rigoureux que les miens. Tu sais encore qu'une affection presque unique remplit mon cœur, et absorbe si bien tous les autres sentimens, qu'ils y sont comme anéantis. Une invincible et douce habitude m'attache à toi dès mon enfance; je n'aime parfaitement que toi seule, et si j'ai quelque lien à rompre en te suivant, je m'encouragerai par ton exemple. Je me dirai : j'imite Julie; et me croirai justifiée.

BILLET

DE JULIE A CLAIRE.

JE t'entends, amie incomparable, et je te remercie. Au moins une fois j'aurai fait mon devoir, et ne serai pas en tout indigne de toi.

LETTRE VI.

DE JULIE A MILORD ÉDOUARD.

VOTRE lettre, milord, me pénetre d'attendrissement et d'admiration. L'ami que vous daignez protéger n'y sera pas moins sensible, quand il saura tout ce que vous avez voulu faire pour nous. Hélas! il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des ames bienfaisantes. Nous ne savons déja qu'à trop de titres tout ce que vaut la vôtre, et vos vertus héroïques nous toucheront tou-

jours, mais elles ne nous surprendront plus.

Qu'il me seroit doux d'être heureuse sous les auspices d'un ami si généreux, et de tenir de ses bienfaits le bonheur que la fortune m'a refusé ! Mais, milord, je le vois avec désespoir, elle trompe vos bons desseins ; mon sort cruel l'emporte sur votre zele, et la douce image des biens que vous m'offrez ne sert qu'à m'en rendre la privation plus sensible. Vous donnez une retraite agréable et sûre à deux amans persécutés ; vous y rendez leurs feux légitimes, leur union solemnelle, et je sais que, sous votre garde, j'échapperois aisément aux poursuites d'une famille irritée. C'est beaucoup pour l'amour, est-ce assez pour la félicité? Non, si vous voulez que je sois paisible et contente, donnez-moi quelque asyle plus sûr encore, où l'on puisse échapper à la honte et au repentir. Vous allez au-devant de nos besoins, et, par une générosité sans exemple, vous vous privez pour notre entretien d'une partie des biens destinés au vôtre. Plus riche, plus honorée de vos bienfaits que de mon patrimoine,

je puis tout recouvrer près de vous, et vous daignerez me tenir lieu de pere. Ah! milord, serai-je digne d'en trouver un, après avoir abandonné celui que m'a donné la nature?

Voilà la source des reproches d'une conscience épouvantée, et des murmures secrets qui déchirent mon cœur. Il ne s'agit pas de savoir si j'ai droit de disposer de moi contre le gré des auteurs de mes jours, mais si j'en puis disposer sans les affliger mortellement, si je puis les fuir sans les mettre au désespoir? Hélas! il vaudroit autant consulter si j'ai droit de leur ôter la vie. Depuis quand la vertu pese-t-elle ainsi les droits du sang et de la nature? Depuis quand un cœur sensible marque-t-il avec tant de soin les bornes de la reconnoissance? N'est-ce pas être déja coupable que de vouloir aller jusqu'au point où l'on commence à le devenir? et cherche-t-on si scrupuleusement le terme de ses devoirs, quand on n'est point tenté de le passer? Qui, moi? j'abandonnerois impitoyablement ceux par qui je respire, ceux qui me conservent la vie qu'ils m'ont donnée, et me la rendent chere, ceux qui n'ont d'autre

espoir, d'autre plaisir qu'en moi seule? Un pere presque sexagénaire ! une mere toujours languissante ! Moi, leur unique enfant, je les laisserois sans assistance dans la solitude et les ennuis de la vieillesse, quand il est tems de leur rendre les tendres soins qu'ils m'ont prodigués ? Je livrerois leurs derniers jours à la honte, aux regrets, aux pleurs ? La terreur, le cri de ma conscience agitée, me peindroient sans cesse mon pere et ma mere expirans sans consolation, et maudissant la fille ingrate qui les délaisse et les déshonore? Non, milord, la vertu, que j'abandonnai, m'abandonne à son tour, et ne dit plus rien à mon cœur; mais cette idée horrible me parle à sa place ; elle me suivroit pour mon tourment à chaque instant de mes jours, et me rendroit misérable au sein du bonheur. Enfin, si tel est mon destin qu'il faille livrer le reste de ma vie aux remords, celui-là seul est trop affreux pour le supporter; j'aime mieux braver tous les autres.

Je ne puis répondre à vos raisons, je l'avoue, je n'ai que trop de penchant à les trouver bonnes : mais, milord, vous n'êtes

pas marié. Ne sentez-vous point qu'il faut être pere pour avoir droit de conseiller les enfans d'autrui ? Quant à moi, mon parti est pris ; mes parens me rendront malheureuse, je le sais bien ; mais il me sera moins cruel de gémir dans mon infortune que d'avoir causé la leur, et je ne déserterai jamais la maison paternelle. Va donc, douce chimere d'une ame sensible, félicité si charmante et si desirée, va te perdre dans la nuit des songes ; tu n'auras plus de réalité pour moi. Et vous, ami trop généreux, oubliez vos aimables projets, et qu'il n'en reste de trace qu'au fond d'un cœur trop reconnoissant pour en perdre le souvenir. Si l'excès de nos maux ne décourage point votre grande ame, si vos généreuses bontés ne sont point épuisées, il vous reste de quoi les exercer avec gloire ; et celui que vous honorez du titre de votre ami peut, par vos soins, mériter de le devenir. Ne jugez pas de lui par l'état où vous le voyez : son égarement ne vient point de lâcheté, mais d'un génie ardent et fier qui se roidit contre la fortune. Il y a souvent plus de stupidité que de courage dans une

constance apparente ; le vulgaire ne connoît point de violentes douleurs, et les grandes passions ne germent guere chez les hommes foibles. Hélas ! il a mis dans la sienne cette énergie de sentimens qui caractérise les ames nobles, et c'est ce qui fait aujourd'hui ma honte et mon désespoir. Milord, daignez le croire, s'il n'étoit qu'un homme ordinaire, Julie n'eût point péri.

Non, non, cette affection secrete, qui prévint en vous une estime éclairée, ne vous a point trompé. Il est digne de tout ce que vous avez fait pour lui sans le bien connoître ; vous ferez plus encore, s'il est possible, après l'avoir connu. Oui, soyez son consolateur, son protecteur, son ami, son pere ; c'est à la fois pour vous et pour lui que je vous en conjure ; il justifiera votre confiance, il honorera vos bienfaits, il pratiquera vos leçons, il imitera vos vertus, il apprendra de vous la sagesse. Ah, milord ! s'il devient entre vos mains tout ce qu'il peut être, que vous serez fier un jour de votre ouvrage !

LETTRE VII.

DE JULIE.

ET toi aussi, mon doux ami! et toi, l'unique espoir de mon cœur! tu viens le percer encore quand il se meurt de tristesse! J'étois préparée aux coups de la fortune, de longs pressentimens me les avoient annoncés; je les aurois supportés avec patience : mais toi, pour qui je les souffre; ah! ceux qui me viennent de toi me sont seuls insupportables, et il m'est affreux de voir aggraver mes peines par celui qui devoit me les rendre cheres! Que de douces consolations je m'étois promises qui s'évanouissent avec ton courage! Combien de fois je me flattai que ta force animeroit ma langueur, que ton mérite effaceroit ma faute, que tes vertus releveroient mon ame abattue! Combien de fois j'essuyai mes larmes ameres en me disant : je souffre pour lui, mais il en est digne; je suis coupable, mais il est vertueux; mille ennuis

m'assiégent, mais sa constance me soutient, et je trouve au fond de son cœur le dédommagement de toutes mes pertes! Vain espoir que la premiere épreuve a détruit! Où est maintenant cet amour sublime qui sait élever tous les sentimens et faire éclater la vertu? Où sont ces fieres maximes? Qu'est devenue cette imitation des grands hommes? Où est ce philosophe que le malheur ne peut ébranler, et qui succombe au premier accident qui le sépare de sa maîtresse? Quel prétexte excusera désormais ma honte à mes propres yeux, quand je ne vois plus dans celui qui m'a séduite qu'un homme sans courage, amolli par les plaisirs, qu'un cœur lâche, abattu par le premier revers, qu'un insensé, qui renonce à la raison sitôt qu'il a besoin d'elle? O Dieu! dans ce comble d'humiliation, devois-je me voir réduite à rougir de mon choix autant que de ma foiblesse?

Regarde à quel point tu t'oublies; ton ame égarée et rampante s'abaisse jusqu'à la cruauté? Tu m'oses faire des reproches? Tu t'oses plaindre de moi?..... de ta Julie?..... barbare!....., Comment

tes remords n'ont-ils pas retenu ta main? Comment les plus doux témoignages du plus tendre amour qui fut jamais t'ont-ils laissé le courage de m'outrager? Ah! si tu pouvois douter de mon cœur, que le tien seroit méprisable!..... Mais non, tu n'en doutes pas, tu n'en peux douter, j'en puis défier ta fureur; et, dans cet instant même où je hais ton injustice, tu vois trop bien la source du premier mouvement de colere que j'éprouvai de ma vie.

Peux-tu t'en prendre à moi, si je me suis perdue par une aveugle confiance, et si tes desseins n'ont point réussi? Que tu rougirois de tes duretés, si tu connoissois quel espoir m'avoit séduite, quels projets j'osai former pour ton bonheur et le mien, et comment ils se sont évanouis avec toutes mes espérances! Quelque jour, j'ose m'en flatter encore, tu pourras en savoir davantage, et tes regrets me vengeront alors de tes reproches. Tu sais la défense de mon pere; tu n'ignores pas les discours publics; j'en prévis les conséquences, je te les fis exposer, tu les sentis comme nous; et, pour nous conserver l'un à l'autre, il

fallut nous soumettre au sort qui nous séparoit.

Je t'ai donc chassé, comme tu l'oses dire? Mais pour qui l'ai-je fait, amant sans délicatesse? Ingrat! c'est pour un cœur bien plus honnête qu'il ne croit l'être, et qui mourroit mille fois plutôt que de me voir avilie. Dis-moi, que deviendras-tu quand je serai livrée à l'opprobre? Esperes-tu pouvoir supporter le spectacle de mon déshonneur? Viens, cruel, si tu le crois, viens recevoir le sacrifice de ma réputation avec autant de courage que je puis te l'offrir. Viens, ne crains pas d'être désavoué de celle à qui tu fus cher. Je suis prête à déclarer à la face du ciel et des hommes tout ce que nous avons senti l'un pour l'autre; je suis prête à te nommer hautement mon amant, à mourir dans tes bras d'amour et de honte : j'aime mieux que le monde entier connoisse ma tendresse que de t'en voir douter un moment, et tes reproches me sont plus amers que l'ignominie.

Finissons pour jamais ces plaintes mutuelles, je t'en conjure; elles me sont

insupportables. O Dieu ! comment peut-on se quereller quand on s'aime, et perdre à se tourmenter l'un l'autre des momens où l'on a si grand besoin de consolation? Non, mon ami, que sert de feindre un mécontentement qui n'est pas? Plaignons-nous du sort, et non de l'amour. Jamais il ne forma d'union si parfaite ; jamais il n'en forma de plus durable. Nos ames trop bien confondues ne sauroient plus se séparer, et nous ne pouvons plus vivre éloignés l'un de l'autre que comme deux parties d'un même tout. Comment peux-tu donc ne sentir que tes peines? Comment ne sens-tu point celles de ton amie? Comment n'entends-tu point dans ton sein ses tendres gémissemens ? Combien ils sont plus douloureux que tes cris emportés ! Combien, si tu partageois mes maux, ils te seroient plus cruels que les tiens mêmes !

Tu trouves ton sort déplorable ! considere celui de ta Julie, et ne pleure que sur elle. Considere, dans nos communes infortunes, l'état de mon sexe et du tien, et juge qui de nous est le plus à plaindre. Dans la force des passions, affecter d'être

insensible ; en proie à mille peines, paroître joyeuse et contente ; avoir l'air serein, et l'ame agitée ; dire toujours autrement qu'on ne pense ; déguiser tout ce qu'on sent ; être fausse par devoir, et mentir par modestie : voilà l'état habituel de toute fille de mon âge *. On passe ainsi ses beaux jours sous la tyrannie des bienséances, qu'aggrave enfin celle des parens dans un lien mal assorti. Mais on gêne en vain nos inclinations ; le cœur ne reçoit des loix que de lui-même ; il échappe à l'esclavage ; il se donne à son gré. Sous un joug de fer que le ciel n'impose pas, on n'asservit qu'un corps sans ame : la personne et la foi restent séparément engagées, et l'on force au crime une malheureuse victime, en la forçant de manquer de part et d'autre au devoir sacré de la fidélité. Il en est de plus sages? Ah, je le sais! Elles n'ont point aimé? Qu'elles sont heureuses ! Elles résistent? J'ai voulu résister. Elles sont plus vertueuses ? Aiment-elles mieux la vertu ?

---

* Ce portrait est vrai. Notre éducation est donc vicieuse. *N. de l'Edit.*

Sans toi, sans toi seul, je l'aurois toujours aimée. Il est donc vrai que je ne l'aime plus?..... Tu m'as perdue, et c'est moi qui te console!..... Mais moi, que vais-je devenir?..... Que les consolations de l'amitié sont foibles où manquent celles de l'amour! Qui me consolera donc dans mes peines? Quel sort affreux j'envisage, moi qui, pour avoir vécu dans le crime, ne vois plus qu'un nouveau crime dans des nœuds abhorrés, et peut-être inévitables! Où trouverai-je assez de larmes pour pleurer ma faute et mon amant, si je cede? Où trouverai-je assez de force pour résister, dans l'abattement où je suis? Je crois déja voir les fureurs d'un pere irrité; je crois déja sentir le cri de la nature émouvoir mes entrailles, ou l'amour gémissant déchirer mon cœur! Privée de toi, je reste sans ressource, sans appui, sans espoir; le passé m'avilit, le présent m'afflige, l'avenir m'épouvante. J'ai cru tout faire pour notre bonheur; je n'ai rien fait que nous rendre plus misérables en nous préparant une séparation plus cruelle. Les vains plaisirs ne sont plus, les remords demeurent,

et la honte qui m'humilie est sans dédommagement.

C'est à moi, c'est à moi d'être foible et malheureuse. Laisse-moi pleurer et souffrir; mes pleurs ne peuvent non plus tarir que mes fautes se réparer; et le tems même, qui guérit tout, ne m'offre que de nouveaux sujets de larmes. Mais toi, qui n'as nulle violence à craindre, que la honte n'avilit point, que rien ne force à déguiser bassement tes sentimens, toi qui ne sens que l'atteinte du malheur, et jouis au moins de tes premieres vertus, comment t'oses-tu dégrader au point de soupirer et gémir comme une femme, et de t'emporter comme un furieux? N'est-ce pas assez du mépris que j'ai mérité pour toi, sans l'augmenter en te rendant méprisable toi-même, et sans m'accabler à la fois de mon opprobre et du tien? Rappelle donc ta fermeté; sache supporter l'infortune, et sois homme. Sois encore, si j'ose le dire, l'amant que Julie a choisi. Ah! si je ne suis plus digne d'animer ton courage, souviens-toi, du moins, de ce que je fus un jour; mérite que pour toi j'aie

cessé de l'être ; ne me déshonore pas deux fois.

Non, mon respectable ami, ce n'est point toi que je reconnois dans cette lettre efféminée que je veux à jamais oublier, et que je tiens déja désavouée par toi-même. J'espere, toute avilie, toute confuse que je suis, j'ose espérer que mon souvenir n'inspire point des sentimens si bas, que mon image regne encore avec plus de gloire dans un cœur que je pus enflammer, et que je n'aurai point à me reprocher, avec ma foiblesse, la lâcheté de celui qui l'a causée.

Heureux dans ta disgrace, tu trouves le plus précieux dédommagement qui soit connu des ames sensibles. Le ciel, dans ton malheur, te donne un ami, et te laisse à douter si ce qu'il te rend ne vaut pas mieux que ce qu'il t'ôte. Admire et chéris cet homme trop généreux, qui daigne, aux dépens de son repos, prendre soin de tes jours et de ta raison. Que tu serois ému, si tu savois tout ce qu'il a voulu faire pour toi ! Mais que sert d'animer ta reconnoissance en aigrissant tes douleurs ? Tu n'as pas besoin de savoir à quel point il t'aime pour

connoître tout ce qu'il vaut, et tu ne peux l'estimer comme il le mérite, sans l'aimer comme tu le dois.

LETTRE VIII.

DE CLAIRE.

Vous avez plus d'amour que de délicatesse, et savez mieux faire des sacrifices que les faire valoir. Y pensez-vous d'écrire à Julie sur un ton de reproches dans l'état où elle est ? et parce que vous souffrez, faut-il vous en prendre à elle qui souffre encore plus? Je vous l'ai dit mille fois, je n'ai vu de ma vie un amant si grondeur que vous : toujours prêt à disputer sur tout, l'amour n'est pour vous qu'un état de guerre ; ou si quelquefois vous êtes docile, c'est pour vous plaindre ensuite de l'avoir été. Oh ! que de pareils amans sont à craindre ! et que je m'estime heureuse de n'en avoir jamais voulu que de ceux qu'on peut congédier quand on veut, sans qu'il en coûte une larme à personne !

Croyez-moi, changez de langage avec Julie, si vous voulez qu'elle vive ; c'en est trop pour elle de supporter à la fois sa peine et vos mécontentemens. Apprenez une fois à ménager ce cœur trop sensible ; vous lui devez les plus tendres consolations ; craignez d'augmenter vos maux à force de vous en plaindre, ou du moins ne vous en plaignez qu'à moi, qui suis l'unique auteur de votre éloignement. Oui, mon ami, vous avez deviné juste ; je lui ai suggéré le parti qu'exigeoit son honneur en péril, ou plutôt je l'ai forcée à le prendre en exagérant le danger : je vous ai déterminé vous-même, et chacun a rempli son devoir. J'ai plus fait encore ; je l'ai détournée d'accepter les offres de milord Édouard ; je vous ai empêché d'être heureux : mais le bonheur de Julie m'est plus cher que le vôtre ; je savois qu'elle ne pouvoit être heureuse après avoir livré ses parens à la honte et au désespoir ; et j'ai peine à comprendre, par rapport à vous-même, quel bonheur vous pourriez goûter aux dépens du sien.

Quoi qu'il en soit, voilà ma conduite et mes torts, et, puisque vous vous plaisez

à quereller ceux qui vous aiment, voilà de quoi vous en prendre à moi seule ; si ce n'est pas cesser d'être ingrat, c'est au moins cesser d'être injuste. Pour moi, de quelque maniere que vous en usiez, je serai toujours la même envers vous ; vous me serez cher tant que Julie vous aimera, et je dirois davantage, s'il étoit possible. Je ne me repens d'avoir ni favorisé, ni combattu votre amour. Le pur zele de l'amitié, qui m'a toujours guidée, me justifie également dans ce que j'ai fait pour et contre vous, et, si quelquefois je m'intéressai pour vos feux, plus peut-être qu'il ne sembloit me convenir, le témoignage de mon cœur suffit à mon repos ; je ne rougirai jamais des services que j'ai pu rendre à mon amie, et ne me reproche que leur inutilité.

Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez appris autrefois de la constance du sage dans les disgraces, et je pourrois, ce me semble, vous en rappeller à propos quelques maximes ; mais l'exemple de Julie m'apprend qu'une fille de mon âge est, pour un philosophe du vôtre, un aussi mauvais précepteur qu'un dangereux disciple, et

il ne me conviendroit pas de donner des leçons à mon maître.

LETTRE IX.

DE MILORD ÉDOUARD A JULIE.

Nous l'emportons, charmante Julie, une erreur de notre ami l'a ramené à la raison. La honte de s'être mis un moment dans son tort a dissipé toute sa fureur, et l'a rendu si docile, que nous en ferons désormais tout ce qu'il nous plaira. Je vois avec plaisir que la faute qu'il se reproche lui laisse plus de regret que de dépit, et je connois qu'il m'aime, en ce qu'il est humble et confus en ma présence, mais non pas embarrassé, ni contraint. Il sent trop bien son injustice pour que je m'en souvienne, et des torts ainsi reconnus font plus d'honneur à celui qui les répare qu'à celui qui les pardonne.

J'ai profité de cette révolution et de l'effet qu'elle a produit, pour prendre avec lui quelques arrangemens nécessaires, avant

de nous séparer ; car je ne puis différer mon départ plus long-tems. Comme je compte revenir l'été prochain, nous sommes convenus qu'il iroit m'attendre à Paris, et qu'ensuite nous irions ensemble en Angleterre. Londres est le seul théâtre digne des grands talens, et où leur carriere est la plus étendue (1). Les siens sont supérieurs à bien des égards, et je ne désespere pas de lui voir faire en peu de tems, à l'aide

---

(1) C'est avoir une étrange prévention pour son pays ; car je n'entends pas dire qu'il y en ait au monde où, généralement parlant, les étrangers soient moins bien reçus, et trouvent plus d'obstacles à s'avancer, qu'en Angleterre. Par le goût de la nation, ils n'y sont favorisés en rien ; par la forme du gouvernement, ils n'y sauroient parvenir à rien. Mais convenons aussi que l'Anglois ne va guere demander aux autres l'hospitalité qu'il leur refuse chez lui. Dans quelle cour, hors celle de Londres, voit-on ramper lâchement ces fiers insulaires ? Dans quel pays, hors le leur, vont-ils chercher à s'enrichir ? Ils sont durs, il est vrai ; cette dureté ne me déplaît pas quand elle marche avec la justice. Je trouve beau qu'ils ne soient qu'Anglois, puisqu'ils n'ont pas besoin d'être hommes.

de quelques amis, un chemin digne de son mérite. Je vous expliquerai mes vues plus en détail à mon passage auprès de vous. En attendant, vous sentez qu'à force de succès on peut lever bien des difficultés, et qu'il y a des degrés de considération qui peuvent compenser la naissance, même dans l'esprit de votre pere. C'est, ce me semble, le seul expédient qui reste à tenter pour votre bonheur et le sien, puisque le sort et les préjugés vous ont ôté tous les autres.

J'ai écrit à Regianino de venir me joindre en poste, pour profiter de lui pendant huit ou dix jours que je passe encore avec notre ami. Sa tristesse est trop profonde pour laisser place à beaucoup d'entretien. La musique remplira les vuides du silence, le laissera rêver, et changera par degrés sa douleur en mélancolie. J'attends cet état pour le livrer à lui-même ; je n'oserois m'y fier auparavant. Pour Regianino, je vous le rendrai en repassant, et ne le reprendrai qu'à mon retour d'Italie, tems où, sur les progrès que vous avez déja faits toutes deux, je jure qu'il ne vous sera plus

nécessaire. Quant à présent, sûrement il vous est inutile, et je ne vous prive de rien en vous l'ôtant pour quelques jours.

LETTRE X.

A CLAIRE.

POURQUOI faut-il que j'ouvre enfin les yeux sur moi? Que ne les ai-je fermés pour toujours, plutôt que de voir l'avilissement où je suis tombé, plutôt que de me trouver le dernier des hommes, après en avoir été le plus fortuné! Aimable et généreuse amie, qui fûtes si souvent mon refuge, j'ose encore verser ma honte et mes peines dans votre cœur compatissant; j'ose encore implorer vos consolations contre le sentiment de ma propre indignité; j'ose recourir à vous quand je suis abandonné de moi-même. Ciel! comment un homme aussi méprisable a-t-il pu jamais être aimé d'elle? ou comment un feu si divin n'a-t-il point épuré mon ame? Qu'elle doit maintenant rougir de son choix, celle que je

ne suis pas digne de nommer ! Qu'elle doit gémir de voir profaner son image dans un cœur si rampant et si bas ! Qu'elle doit de dédains et de haine à celui qui put l'aimer, et n'être qu'un lâche ! Connoissez toutes mes erreurs, charmante cousine (1); connoissez mon crime et mon repentir ; ou soyez mon intercesseur, et que l'objet qui fait mon sort daigne encore en être l'arbitre.

Je ne vous parlerai point de l'effet que produisit sur moi cette séparation imprévue ; je ne vous dirai rien de ma douleur stupide et de mon insensé désespoir : vous n'en jugerez que trop par l'égarement inconcevable où l'un et l'autre m'ont entraîné. Plus je sentois l'horreur de mon état, moins j'imaginois qu'il fût possible de renoncer volontairement à Julie ; et l'amertume de ce sentiment, jointe à l'étonnante générosité de milord Édouard, me fit naître des soupçons que je ne me rappellerai

(1) A l'imitation de Julie, il l'appelloit ma cousine ; et, à l'imitation de Julie, Claire l'appelloit mon ami.

jamais sans horreur, et que je ne puis oublier sans ingratitude, envers l'ami qui me les pardonne.

En rapprochant dans mon délire toutes les circonstances de mon départ, j'y crus reconnoître un dessein prémédité, et j'osai l'attribuer au plus vertueux des hommes. A peine ce doute affreux me fut-il entré dans l'esprit, que tout me sembla le confirmer. La conversation de milord avec le baron d'Étange, le ton peu insinuant que je l'accusois d'y avoir affecté, la querelle qui en dériva, la défense de me voir, la résolution prise de me faire partir, la diligence et le secret des préparatifs, l'entretien qu'il eut avec moi la veille, enfin, la rapidité avec laquelle je fus plutôt enlevé qu'emmené ; tout me sembloit prouver, de la part de milord, un projet formé de m'écarter de Julie, et le retour que je savois qu'il devoit faire auprès d'elle achevoit, selon moi, de me déceler le but de ses soins. Je résolus pourtant de m'éclaircir encore mieux avant d'éclater, et, dans ce dessein, je me bornai à examiner les choses avec plus d'attention : mais tout

redoubloit mes ridicules soupçons, et le zele de l'humanité ne lui inspiroit rien d'honnête en ma faveur, dont mon aveugle jalousie ne tirât quelque indice de trahison. A Besançon, je sus qu'il avoit écrit à Julie, sans me communiquer sa lettre, sans m'en parler. Je me tins alors suffisamment convaincu, et je n'attendis que la réponse, dont j'espérois bien le trouver mécontent, pour avoir avec lui l'éclaircissement que je méditois.

Hier au soir nous rentrâmes assez tard, et je sus qu'il y avoit un paquet venu de Suisse, dont il ne me parla point en nous séparant. Je lui laissai le tems de l'ouvrir; je l'entendis de ma chambre murmurer en lisant quelques mots. Je prêtai l'oreille attentivement. Ah, Julie! disoit-il en phrases interrompues, j'ai voulu vous rendre heureuse..... je respecte votre vertu..... mais je plains votre erreur..... A ces mots et d'autres semblables que je distinguai parfaitement, je ne fus plus maître de moi; je pris mon épée sous mon bras; j'ouvris, ou plutôt j'enfonçai la porte; j'entrai comme un

furieux. Non, je ne souillerai point ce papier, ni vos regards, des injures que me dicta la rage pour le porter à se battre avec moi sur le champ.

O ma cousine ! c'est là sur-tout que je pus reconnoître l'empire de la véritable sagesse, même sur les hommes les plus sensibles, quand ils veulent écouter sa voix. D'abord il ne put rien comprendre à mes discours, et il les prit pour un vrai délire : mais la trahison dont je l'accusois, les desseins secrets que je lui reprochois, cette lettre de Julie qu'il tenoit encore, et dont je lui parlois sans cesse, lui firent connoître enfin le sujet de ma fureur. Il sourit ; puis il me dit froidement : Vous avez perdu la raison, et je ne me bats point contre un insensé. Ouvrez les yeux, aveugle que vous êtes, ajouta-t-il d'un ton plus doux ; est-ce bien moi que vous accusez de vous trahir ? Je sentis, dans l'accent de ce discours, je ne sais quoi qui n'étoit pas d'un perfide ; le son de sa voix me remua le cœur ; je n'eus pas jeté les yeux sur les siens, que tous mes soupçons se dissiperent, et je commençai de voir avec effroi mon extravagance.

Il s'apperçut à l'instant de ce changement ; il me tendit la main. Venez, me dit-il, si votre retour n'eût précédé ma justification, je ne vous aurois vu de ma vie. A présent que vous êtes raisonnable, lisez cette lettre, et connoissez une fois vos amis. Je voulus refuser de la lire ; mais l'ascendant que tant d'avantages lui donnoient sur moi le lui fit exiger d'un ton d'autorité, que, malgré mes ombrages dissipés, mon desir secret n'appuyoit que trop.

Imaginez en quel état je me trouvai après cette lecture, qui m'apprit les bienfaits inouis de celui que j'osois calomnier avec tant d'indignité. Je me précipitai à ses pieds, et le cœur chargé d'admiration, de regrets et de honte, je serrois ses genoux de toute ma force, sans pouvoir proférer un seul mot. Il reçut mon repentir comme il avoit reçu mes outrages, et n'exigea de moi, pour prix du pardon qu'il daigna m'accorder, que de ne m'opposer jamais au bien qu'il voudroit me faire. Ah ! qu'il fasse désormais ce qu'il lui plaira ! Son ame sublime est au-dessus de celles des

hommes, et il n'est pas plus permis de résister à ses bienfaits qu'à ceux de la Divinité.

Ensuite il me remit les deux lettres qui s'adressoient à moi, lesquelles il n'avoit pas voulu me donner avant d'avoir lu la sienne, et d'être instruit de la résolution de votre cousine. Je vis en les lisant quelle amante et quelle amie le ciel m'a données; je vis combien il a rassemblé de sentimens et de vertus autour de moi, pour rendre mes remords plus amers et ma bassesse plus méprisable. Dites, quelle est donc cette mortelle unique dont le moindre empire est dans sa beauté, et qui, semblable aux puissances éternelles, se fait également adorer et par les biens et par les maux qu'elle fait? Hélas! elle m'a tout ravi, la cruelle, et je l'en aime davantage. Plus elle me rend malheureux, plus je la trouve parfaite. Il semble que tous les tourmens qu'elle me cause soient pour elle un nouveau mérite auprès de moi. Le sacrifice qu'elle vient de faire aux sentimens de la nature me désole et m'enchante; il augmente à mes yeux le prix de celui qu'elle a fait à l'amour.

Non, son cœur ne sait rien refuser qui ne fasse valoir ce qu'il accorde.

Et vous, digne et charmante cousine, vous, unique et parfait modele d'amitié, qu'on citera seule entre toutes les femmes, et que les cœurs qui ne ressemblent pas au vôtre oseront traiter de chimere : ah ! ne me parlez plus de philosophie ! je méprise cet étalage trompeur qui ne consiste qu'en vains discours; ce fantôme qui n'est qu'une ombre, qui nous excite à menacer de loin les passions, et nous laisse comme un faux brave à leur approche. Daignez ne pas m'abandonner à mes égaremens ; daignez rendre vos anciennes bontés à cet infortuné qui ne les mérite plus, mais qui les desire plus ardemment, et en a plus besoin que jamais ; daignez me rappeller à moi-même, et que votre douce voix supplée en ce cœur malade à celle de la raison.

Non, je l'ose espérer, je ne suis point tombé dans un abaissement éternel. Je sens ranimer en moi ce feu pur et saint dont j'ai brûlé ; l'exemple de tant de vertus ne sera point perdu pour celui qui en fut l'objet, qui les aime, les admire, et veut

les imiter sans cesse. O chere amante dont je dois honorer le choix ! ô mes amis dont je veux recouvrer l'estime ! mon ame se réveille et reprend dans les vôtres sa force et sa vie. Le chaste amour et l'amitié sublime me rendront le courage qu'un lâche désespoir fut prêt à m'ôter : les purs sentimens de mon cœur me tiendront lieu de sagesse ; je serai par vous tout ce que je dois être, et je vous forcerai d'oublier ma chûte, si je puis m'en relever un instant. Je ne sais ni ne veux savoir quel sort le ciel me réserve ; quel qu'il puisse être, je veux me rendre digne de celui dont j'ai joui. Cette immortelle image que je porte en moi me servira d'égide, et rendra mon ame invulnérable aux coups de la fortune. N'ai-je pas assez vécu pour mon bonheur ? C'est maintenant pour sa gloire que je dois vivre. Ah ! que ne puis-je étonner le monde de mes vertus, afin qu'on pût dire un jour en les admirant : Pouvoit-il moins faire ? il fut aimé de Julie !

P. S. Des nœuds abhorrés et *peut-être inévitables !* Que signifient ces mots ? Ils

sont dans sa lettre. Claire, je m'attends à tout ; je suis résigné ; prêt à supporter mon sort. Mais ces mots..... jamais, quoi qu'il arrive, je ne partirai d'ici que je n'aie eu l'explication de ces mots-là.

LETTRE XI.

DE JULIE.

IL est donc vrai que mon ame n'est pas fermée au plaisir, et qu'un sentiment de joie y peut pénétrer encore ? Hélas ! je croyois, depuis ton départ, n'être plus sensible qu'à la douleur ; je croyois ne savoir que souffrir loin de toi, et je n'imaginois pas même des consolations à ton absence. Ta charmante lettre à ma cousine est venue me désabuser ; je l'ai lue et baisée avec des larmes d'attendrissement ; elle a répandu la fraîcheur d'une douce rosée sur mon cœur séché d'ennuis et flétri de tristesse, et j'ai senti, par la sérénité qui m'en est restée, que tu n'as

pas moins d'ascendant de loin que de près sur les affections de ta Julie.

Mon ami ! quel charme pour moi de te voir reprendre cette vigueur de sentiment qui convient au courage d'un homme ! Je t'en estimerai davantage, et m'en mépriserai moins, de n'avoir pas en tout avili la dignité d'un amour honnête, ni corrompu deux cœurs à la fois. Je te dirai plus, à présent que nous pouvons parler librement de nos affaires ; ce qui aggravoit mon désespoir, étoit de voir que le tien nous ôtoit la seule ressource qui pouvoit nous rester dans l'usage de tes talens. Tu connois maintenant le digne ami que le ciel t'a donné : ce ne seroit pas trop de ta vie entiere pour mériter ses bienfaits ; ce ne sera jamais assez pour réparer l'offense que tu viens de lui faire, et j'espere que tu n'auras plus besoin d'autre leçon pour contenir ton imagination fougueuse. C'est sous les auspices de cet homme respectable que tu vas entrer dans le monde ; c'est à l'appui de son crédit, c'est guidé par son expérience, que tu vas tenter de venger le mérite oublié des rigueurs de la

fortune. Fais pour lui ce que tu ne ferois pas pour toi ; tâche au moins d'honorer ses bontés en ne les rendant pas inutiles. Vois quelle riante perspective s'offre encore à toi ; vois quel succès tu dois espérer dans une carriere où tout concourt à favoriser ton zele. Le ciel t'a prodigué ses dons ; ton heureux naturel cultivé par ton goût t'a doué de tous les talens ; à moins de vingt-quatre ans, tu joins les graces de ton âge à la maturité qui dédommage plus tard du progrès des ans :

Frutto senile in su 'l giovenil fiore. (1)

L'étude n'a point émoussé ta vivacité, ni appesanti ta personne ; la fade galanterie n'a point rétréci ton esprit, ni hébété ta raison. L'ardent amour, en t'inspirant tous les sentimens sublimes dont il est le pere, t'a donné cette élévation d'idée et cette justesse de sens (2) qui en sont inséparables.

(1) Les fruits de l'automne sur la fleur du printems.

(2) Justesse de sens inséparable de l'amour ! Bonne Julie, elle ne brille pas ici dans le vôtre.

A sa douce chaleur, j'ai vu ton ame déployer ses brillantes facultés, comme une fleur s'ouvre aux rayons du soleil ; tu as à la fois tout ce qui mene à la fortune, et tout ce qui la fait mépriser. Il ne te manquoit pour obtenir les honneurs du monde que d'y daigner prétendre, et j'espere qu'un objet plus cher à ton cœur te donnera pour eux le zele dont ils ne sont pas dignes.

O mon doux ami ! tu vas t'éloigner de moi ?.... O mon bien-aimé ! tu vas fuir ta Julie ?.... Il le faut ; il faut nous séparer, si nous voulons nous revoir heureux un jour ; et l'effet des soins que tu vas prendre est notre dernier espoir. Puisse une si chere idée t'animer, te consoler, durant cette amere et longue séparation ! Puisse-t-elle te donner cette ardeur qui surmonte les obstacles et dompte la fortune ! Hélas ! le monde et les affaires seront pour toi des distractions continuelles, et feront une utile diversion aux peines de l'absence. Mais je vais rester abandonnée à moi seule, ou livrée aux persécutions, et tout me forcera de te regretter sans cesse. Heureuse au moins si de vaines alarmes n'aggravoient

mes tourmens réels, et si, avec mes propres maux, je ne sentois encore en moi tous ceux auxquels tu vas t'exposer!

Je frémis en songeant aux dangers de mille especes que vont courir ta vie et tes mœurs. Je prends en toi toute la confiance qu'un homme peut inspirer; mais puisque le sort nous sépare, ah! mon ami, pourquoi n'es-tu qu'un homme? Que de conseils te seroient nécessaires dans ce monde inconnu où tu vas t'engager! Ce n'est pas à moi, jeune, sans expérience, et qui ai moins d'étude et de réflexion que toi, qu'il appartient de te donner là-dessus des avis; c'est un soin que je laisse à milord Édouard. Je me borne à te recommander deux choses, parce qu'elles tiennent plus au sentiment qu'à l'expérience, et que, si je connois peu le monde, je crois bien connoître ton cœur: n'abandonne jamais la vertu, et n'oublie jamais ta Julie.

Je ne te rappellerai point tous ces argumens subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres, et n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces tristes raisonneurs! quels doux

ravissemens leurs cœurs n'ont jamais sentis, ni donnés ! Laisse, mon ami, ces vains moralistes, et rentre au fond de ton ame ; c'est là que tu trouveras toujours la source de ce feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des sublimes vertus ; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau, dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, et que nos passions souillent sans cesse sans pouvoir jamais l'effacer (1). Souviens-toi des larmes délicieuses qui couloient de nos yeux, des palpitations qui suffoquoient nos cœurs agités, des transports qui nous élevoient au-dessus de nous-mêmes, au récit de ces vies héroïques qui rendent le vice inexcusable, et font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment desirable, de la fortune ou de la vertu ? Songe à celle que le cœur préfere quand son choix est impartial ; songe où

(1) La véritable philosophie des amans est celle de Platon ; durant le charme, ils n'en ont jamais d'autre. Un homme ému ne peut quitter ce philosophe ; un lecteur froid ne peut le souffrir.

l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'avisas-tu jamais de desirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étoient heureux, tes desirs ne te mettoient-ils pas à leur place? C'est qu'ils ne l'étoient point, et tu le sentois bien; c'est qu'ils étoient vils et méprisables, et qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplois-tu donc avec plaisir? Desquels adorois-tu les exemples? Auxquels aurois-tu mieux aimé le plus ressembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'étoit l'Athénien buvant la ciguë; c'étoit Brutus mourant pour son pays; c'étoit Régulus au milieu des tourmens; c'étoit Caton déchirant ses entrailles; c'étoient tous ces vertueux infortunés qui te faisoient envie, et tu sentois au fond de ton cœur la félicité réelle que couvroient leurs maux apparens. Ne crois pas que ce sentiment fût particulier à toi seul; il est celui de tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modele, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante

malgré que nous en ayions ; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler, et si le plus méchant des hommes pouvoit être un autre que lui-même, il voudroit être un homme de bien.

Pardonne-moi ces transports, mon aimable ami ; tu sais qu'ils me viennent de toi, et c'est à l'amour, dont je les tiens, à te les rendre. Je ne veux point t'enseigner ici tes propres maximes, mais t'en faire un moment l'application, pour voir ce qu'elles ont à ton usage ; car voici le tems de pratiquer tes propres leçons, et de montrer comment on exécute ce que tu sais dire. S'il n'est pas question d'être un Caton, ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être integre et courageux, tenir sa foi, même aux dépens de sa vie. Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes, qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même, et la conscience du juste lui tient lieu des louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à

tous les états, et que nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime; car si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même?

Je ne crains pas que les sens et les plaisirs grossiers te corrompent. Ils sont des piéges peu dangereux pour un cœur sensible, et il lui en faut de plus délicats : mais je crains les maximes et les leçons du monde ; je crains cette force terrible que doit avoir l'exemple universel et continuel du vice ; je crains les sophismes adroits dont il se colore ; je crains enfin que ton cœur même ne t'en impose, et ne te rende moins difficile sur les moyens d'acquérir une considération que tu saurois dédaigner, si notre union n'en pouvoit être le fruit.

Je t'avertis, mon ami, de ces dangers, ta sagesse fera le reste ; car c'est beaucoup, pour s'en garantir, que d'avoir su les prévoir. Je n'ajouterai qu'une réflexion, qui l'emporte, à mon avis, sur la fausse raison du vice, sur les fieres erreurs des insensés, et qui doit suffire pour diriger au bien la

vie de l'homme sage. C'est que la source du bonheur n'est tout entiere, ni dans l'objet desiré, ni dans le cœur qui le possede, mais dans le rapport de l'un et de l'autre, et que, comme tous les objets de nos desirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'ame la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que toutes les délices de la terre ne sauroient faire celui d'un cœur dépravé; car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, et toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connoître un bonheur durable. Que serviroit donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au-dehors pour perdre encore plus au-dedans, et de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mi ux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre, à celui qu'on ne recouvre point

quand on l'a perdu ? Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble ? Laisse donc dire les méchans qui montrent leur fortune et cachent leur cœur, et sois sûr que s'il est un seul exemple du bonheur sur la terre, il se trouve dans un homme de bien. Tu reçus du ciel cet heureux penchant à tout ce qui est bon et honnête ; n'écoute que tes propres desirs ; ne suis que tes inclinations naturelles ; songe sur-tout à nos premieres amours. Tant que ces momens purs et délicieux reviendront à ta mémoire, il n'est pas possible que tu cesses d'aimer ce qui te les rendit si doux, que le charme du beau moral s'efface dans ton ame, ni que tu veuilles jamais obtenir ta Julie par des moyens indignes de toi. Comment jouir d'un bien dont on auroit perdu le goût ? Non, pour pouvoir posséder ce qu'on aime, il faut garder le même cœur qui l'a aimé.

Me voici à mon second point, car, comme tu vois, je n'ai pas oublié mon métier. Mon ami, l'on peut, sans amour, avoir les sentimens sublimes d'une ame forte : mais un

amour tel que le nôtre l'anime et la soutient tant qu'il brûle : sitôt qu'il s'éteint, elle tombe en langueur, et un cœur usé n'est plus propre à rien. Dis-moi, que serions-nous si nous n'aimions plus ? Eh ! ne vaudroit-il pas mieux cesser d'être, que d'exister sans rien sentir ? et pourrois-tu te résoudre à traîner sur la terre l'insipide vie d'un homme ordinaire, après avoir goûté tous les transports qui peuvent ravir une ame humaine ? Tu vas habiter de grandes villes, où ta figure et ton âge, encore plus que ton mérite, tendront mille embûches à ta fidélité. L'insinuante coquetterie affectera le langage de la tendresse, et te plaira sans t'abuser ; tu ne chercheras point l'amour, mais les plaisirs : tu les goûteras séparés de lui, et ne les pourras reconnoître. Je ne sais si tu trouveras ailleurs le cœur de Julie ; mais je te défie de jamais retrouver auprès d'une autre ce que tu sentis auprès d'elle. L'épuisement de ton ame t'annoncera le sort que je t'ai prédit ; la tristesse et l'ennui t'accableront au sein des amusemens frivoles. Le souvenir de nos premieres amours te poursuivra

malgré toi. Mon image, cent fois plus belle que je ne fus jamais, viendra tout-à-coup te surprendre. A l'instant le voile du dégoût couvrira tous tes plaisirs, et mille regrets amers naîtront dans ton cœur. Mon bien-aimé, mon doux ami ! ah ! si jamais tu m'oublies..... Hélas ! je ne ferai qu'en mourir ; mais toi, tu vivras vil et malheureux, et je mourrai trop vengée.

Ne l'oublie donc jamais cette Julie qui fut à toi, et dont le cœur ne sera point à d'autres. Je ne puis rien te dire de plus dans la dépendance où le ciel m'a placée : mais, après t'avoir recommandé la fidélité, il est juste de te laisser de la mienne le seul gage qui soit en mon pouvoir. J'ai consulté, non mes devoirs, mon esprit égaré ne les connoît plus, mais mon cœur, derniere regle de qui n'en sauroit plus suivre ; et voici le résultat de ses inspirations. Je ne t'épouserai jamais sans le consentement de mon pere ; mais je n'en épouserai jamais un autre sans ton consentement. Je t'en donne ma parole ; elle me sera sacrée, quoi qu'il arrive, et il n'y a point de force humaine qui puisse m'y faire manquer.

Sois donc sans inquiétude sur ce que je puis devenir en ton absence. Va, mon aimable ami, chercher sous les auspices du tendre amour un sort digne de le couronner. Ma destinée est dans tes mains autant qu'il a dépendu de moi de l'y mettre, et jamais elle ne changera que de ton aveu.

LETTRE XII.

A JULIE.

O QUAL fiamma di gloria, d'onore,
Scorrer sento per tutte le vene,
Alma grande, parlando con te! (1)

Julie, laisse-moi respirer. Tu fais bouillonner mon sang : tu me fais tressaillir, tu me fais palpiter. Ta lettre brûle, comme ton cœur, du saint amour de la vertu, et tu portes au fond du mien son ardeur

(1) Oh! de quelle flamme d'honneur et de gloire je sens embraser tout mon sang, ame sublime, en conversant avec toi!

céleste. Mais pourquoi tant d'exhortations où il ne falloit que des ordres ? Crois que si je m'oublie au point d'avoir besoin de raisons pour bien faire, au moins ce n'est pas de ta part ; ta seule volonté me suffit. Ignores-tu que je serai toujours ce qu'il te plaira, et que je ferois le mal même avant de pouvoir te désobéir? Oui, j'aurois brûlé le capitole, si tu me l'avois commandé, parce que je t'aime plus que toutes choses ; mais sais-tu bien pourquoi je t'aime ainsi ? Ah ! fille incomparable ! c'est parce que tu ne peux rien vouloir que d'honnête, et que l'amour de la vertu rend plus invincible celui que j'ai pour tes charmes.

Je pars, encouragé par l'engagement que tu viens de prendre, et dont tu pouvois t'épargner le détour ; car promettre de n'être à personne sans mon consentement, n'est-ce pas promettre de n'être qu'à moi ? Pour moi, je le dis plus librement, et je t'en donne aujourd'hui ma foi d'homme de bien, qui ne sera point violée : j'ignore, dans la carriere où je vais m'essayer pour te complaire, à quel sort la fortune m'appelle ; mais jamais les nœuds de l'amour

ni de l'hymen ne m'uniront à d'autres qu'à Julie d'Étange ; je ne vis, je n'existe que pour elle, et mourrai libre, ou son époux. Adieu, l'heure presse, et je pars à l'instant.

LETTRE XIII.

A JULIE.

J'ARRIVAI hier au soir à Paris, et celui qui ne pouvoit vivre séparé de toi par deux rues, en est maintenant à plus de cent lieues. O Julie ! plains-moi, plains ton malheureux ami. Quand mon sang, en longs ruisseaux, auroit tracé cette route immense, elle m'eût paru moins longue, et je n'aurois pas senti défaillir mon ame avec plus de langueur. Ah ! si du moins je connoissois le moment qui doit nous rejoindre, ainsi que l'espace qui nous sépare, je compenserois l'éloignement des lieux par le progrès du tems, je compterois, dans chaque jour ôté de ma vie, les pas qui m'auroient rapproché de toi ! Mais cette carriere

de douleurs est couverte des ténebres de l'avenir : le terme qui doit la borner se dérobe à mes foibles yeux. O doute ! ô supplice ! mon cœur inquiet te cherche, et ne trouve rien. Le soleil se leve, et ne me rend plus l'espoir de te voir ; il se couche, et je ne t'ai point vue ; mes jours, vuides de plaisir et de joie, s'écoulent dans une longue nuit. J'ai beau vouloir ranimer en moi l'espérance éteinte ; elle ne m'offre qu'une ressource incertaine et des consolations suspectes. Chere et tendre amie de mon cœur, hélas ! à quels maux faut-il m'attendre, s'ils doivent égaler mon bonheur passé ?

Que cette tristesse ne t'alarme pas, je t'en conjure, elle est l'effet passager de la solitude et des réflexions du voyage. Ne crains point le retour de mes premieres foiblesses ; mon cœur est dans ta main, ma Julie, et, puisque tu le soutiens, il ne se laissera plus abattre. Une des consolantes idées qui sont le fruit de ta derniere lettre, est que je me trouve à présent porté par une double force ; et quand l'amour auroit anéanti la mienne, je ne

laisserois pas d'y gagner encore ; car le courage qui me vient de toi me soutient beaucoup mieux que je n'aurois pu me soutenir moi-même. Je suis convaincu qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul * : les ames humaines veulent être accouplées pour valoir tout leur prix, et la force unie des amis, comme celle des lames d'un aimant artificiel, est incomparablement plus grande que la somme de leurs forces particulieres. Divine amitié, c'est là ton triomphe ! Mais qu'est-ce que la seule amitié auprès de cette union parfaite, qui joint à toute l'énergie de l'amitié des liens cent fois plus sacrés? Où sont-ils ces hommes grossiers, qui ne prennent les transports de l'amour que pour une fievre des sens, pour un desir de la nature avilie ? Qu'ils viennent, qu'ils observent, qu'ils sentent ce qui se passe au fond de mon cœur ; qu'ils voient un amant malheureux, éloigné de ce qu'il aime, incertain de le revoir jamais, sans espoir de recouvrer sa félicité

* Il y a quelque anecdote à cette occasion entre lui et Diderot. *N. de l'Edit.*

perdue, mais pourtant animé de ces feux immortels qu'il prit dans tes yeux, et qu'ont nourris tes sentimens sublimes ; prêt à braver la fortune, à souffrir ses revers, à se voir même privé de toi, et à faire, des vertus que tu lui as inspirées, le digne ornement de cette empreinte adorable qui ne s'effacera jamais de son ame. Ah, Julie ! qu'aurois-je été sans toi ? La froide raison m'eût éclairé peut-être : tiede admirateur du bien, je l'aurois du moins aimé dans autrui. Je ferai plus ; je saurai le pratiquer avec zele ; et, pénétré de tes sages leçons, je ferai dire un jour à ceux qui nous auront connus : O quels hommes nous serions tous, si le monde étoit plein de *Julies*, et de cœurs qui les sussent aimer !

En méditant en route sur ta derniere lettre, j'ai résolu de rassembler en un recueil toutes celles que tu m'as écrites, maintenant que je ne puis plus recevoir tes avis de bouche. Quoiqu'il n'y en ait pas une que je ne sache par cœur, et bien par cœur, tu peux m'en croire, j'aime pourtant à les relire sans cesse, ne fût-ce que

pour revoir les traits de cette main chérie qui seule peut faire mon bonheur. Mais insensiblement le papier s'use, et, avant qu'elles soient déchirées, je veux les copier toutes dans un livre blanc, que je viens de choisir exprès pour cela.

Il est assez gros ; mais je songe à l'avenir, et j'espere ne pas mourir assez jeune pour me borner à ce volume. Je destine les soirées à cette occupation charmante, et j'avancerai lentement pour la prolonger. Ce précieux recueil ne me quittera de mes jours ; il sera mon manuel dans le monde où je vais entrer ; il sera pour moi le contre-poison des maximes qu'on y respire ; il me consolera dans mes maux ; il préviendra, ou corrigera mes fautes ; il m'instruira durant ma jeunesse ; il m'édifiera dans tous les tems, et ce seront, à mon avis, les premieres lettres d'amour dont on aura tiré cet usage. *

---

* Nous vaudrions mieux et nous nous connoîtrions mieux, si, étendant cette idée de Rousseau à la vie raisonnable de l'homme, nous avions tenu, depuis notre jeunesse, un registre de nous-

Quant à la derniere que j'ai présentement sous les yeux, toute belle qu'elle me paroît, j'y trouve pourtant un article à retrancher. Jugement déja fort étrange; mais ce qui doit l'être encore plus, c'est que cet article est précisément celui qui te regarde, et je te reproche d'avoir même songé à l'écrire. Que me parles-tu de fidélité, de constance? Autrefois tu connoissois mieux mon amour et ton pouvoir. Ah! Julie! inspires-tu des sentimens périssables? et quand je ne t'aurois rien promis, pourrois-je cesser jamais d'être à toi? Non, non, c'est du premier regard de tes yeux, du premier mot de ta bouche, du premier transport de mon cœur, que s'alluma dans lui cette flamme éternelle, que rien ne peut plus éteindre. Ne t'eussé-je vue que ce premier instant, c'en étoit déja fait; il étoit trop tard pour pouvoir jamais t'oublier. Et je t'oublierois maintenant? maintenant qu'enivré de mon bonheur passé, son seul souvenir suffit pour me le rendre

---

mêmes, et un journal de notre vie morale: mais nous avons tant d'autres affaires! *N. de l'Édit.*

encore? maintenant qu'oppressé du poids de tes charmes, je ne respire qu'en eux? maintenant que ma premiere ame est disparue, et que je suis animé de celle que tu m'as donnée? maintenant, ô Julie! que je me dépite contre moi de t'exprimer si mal tout ce que je sens? Ah! que toutes les beautés de l'univers tentent de me séduire! en est-il d'autres que la tienne à mes yeux? Que tout conspire à l'arracher de mon cœur, qu'on le perce, qu'on le déchire, qu'on brise ce fidele miroir de Julie, sa pure image ne cessera de briller jusque dans le dernier fragment; rien n'est capable de l'y détruire. Non, la Suprême Puissance elle-même ne sauroit aller jusque-là : elle peut anéantir mon ame, mais non pas faire qu'elle existe, et cesse de t'adorer.

Milord Édouard s'est chargé de te rendre compte, à son passage, de ce qui me regarde et de ses projets en ma faveur : mais je crains qu'il ne s'acquitte mal de cette promesse, par rapport à ses arrangemens présens. Apprends qu'il ose abuser du droit que lui donnent sur moi ses bienfaits,

pour les étendre au-delà même de la bienséance. Je me vois, par une pension qu'il n'a pas tenu à lui de rendre irrévocable, en état de faire une figure fort au-dessus de ma naissance, et c'est peut-être ce que je serai forcé de faire à Londres, pour suivre ses vues. Pour ici, où nulle affaire ne m'attache, je continuerai de vivre à ma maniere, et ne serai point tenté d'employer en vaines dépenses l'excédant de mon entretien. Tu me l'as appris, ma Julie, les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; et, tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?

LETTRE XIV.

A JULIE. (1)

J'ENTRE avec une secrete horreur dans ce vaste désert du monde. Ce chaos ne m'offre qu'une solitude affreuse, où regne

(1) Sans prévenir le jugement du lecteur et celui de Julie sur ces relations, je crois pouvoir dire que, si j'avois à les faire, et que je ne les fisse pas meilleures, je les ferois du moins fort différentes. J'ai été plusieurs fois sur le point de les ôter et d'en substituer de ma façon; enfin je les laisse, et je me vante de ce courage. Je me dis qu'un jeune homme de vingt-quatre ans, entrant dans le monde, ne doit pas le voir comme un homme de cinquante, à qui l'expérience n'a que trop appris à le connoître. Je me dis encore que, sans y avoir fait un fort grand rôle, je ne suis pourtant plus dans le cas d'en pouvoir parler avec impartialité. Laissons donc ces lettres comme elles sont; que les lieux communs usés restent, que les observations triviales restent : c'est un petit mal que tout cela. Mais il importe à l'ami de la vérité que, jusqu'à la fin de sa vie, ses passions ne souillent point ses écrits.

un morne silence. Mon ame à la presse cherche à s'y répandre, et se trouve partout resserrée. Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul, disoit un ancien; moi, je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi, ni aux autres. Mon cœur voudroit parler, il sent qu'il n'est point écouté; il voudroit répondre: on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui: je n'entends point la langue du pays, et personne n'entend ici la mienne.

Ce n'est pas qu'on ne me fasse beaucoup d'accueil, d'amitiés, de prévenance, et que mille soins officieux n'y semblent voler au-devant de moi: mais c'est précisément de quoi je me plains. Le moyen d'être aussi-tôt l'ami de quelqu'un qu'on n'a jamais vu? L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple et touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, et des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. J'ai grand'peur que celui qui, dès la premiere vue, me traite comme un ami de vingt ans, ne me traitât, au bout de vingt ans, comme un inconnu,

si j'avois quelque important service à lui demander ; et, quand je vois des hommes si dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, je présumerois volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

Il y a pourtant de la réalité à tout cela ; car le François est naturellement bon, ouvert, hospitalier, bienfaisant ; mais il y a aussi mille manieres de parler qu'il ne faut pas prendre à la lettre, mille offres apparentes qui ne sont faites que pour être refusées, mille especes de piéges que la politesse tend à la bonne foi rustique. Je n'entendis jamais tant dire : Comptez sur moi dans l'occasion ; disposez de mon crédit, de ma bourse, de ma maison, de mon équipage. Si tout cela étoit sincere et pris au mot, il n'y auroit pas de peuple moins attaché à la propriété ; la communauté des biens seroit ici presque établie : le plus riche offrant sans cesse, et le plus pauvre acceptant toujours, tout se mettroit naturellement de niveau, et Sparte même eût eu des partages moins égaux qu'ils ne seroient à Paris. Au lieu de cela, c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont

le plus inégales, et où regnent à la fois la plus somptueuse opulence et la plus déplorable misere. Il n'en faut pas davantage pour comprendre ce que signifient cette apparente commisération qui semble toujours aller au-devant des besoins d'autrui, et cette facile tendresse de cœur qui contracte en un moment des amitiés éternelles.

Au lieu de tous ces sentimens suspects et de cette confiance trompeuse, veux-je chercher des lumieres et de l'instruction? C'en est ici l'aimable source, et l'on est d'abord enchanté du savoir et de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non-seulement des savans et des gens de lettres, mais des hommes de tous les états, et même des femmes. Le ton de la conversation y est coulant et naturel; il n'est ni pesant ni frivole; il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoques. Ce ne sont ni des dissertations, ni des épigrammes; on y raisonne sans argumenter; on y plaisante sans jeux de mots; on y associe avec art l'esprit et la

raison, les maximes et les saillies, la satire aiguë, l'adroite flatterie et la morale austere. On y parle de tout, pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions, de peur d'ennuyer ; on les propose comme en passant ; on les traite avec rapidité ; la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis, et l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtrément le sien ; on discute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute ; chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contens ; et le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

Mais, au fond, que penses-tu qu'on apprenne dans ces conversations si charmantes ? à juger sainement des choses du monde ? à bien user de la société ? à connoître au moins les gens avec qui l'on vit ? Rien de tout cela, ma Julie. On y apprend à plaider avec art la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions et ses préju-

gés, et à donner à l'erreur un certain tour à la mode, selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractere des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à-peu-près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme parle, c'est, pour ainsi dire, son habit et non pas lui qui a un sentiment, et il en changera sans façon tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance et une croix pectorale, vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zele les loix, le despotisme et l'inquisition. Il y a une raison commune pour la robe, une autre pour la finance, une autre pour l'épée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises ; conséquence facile à tirer pour les trois (1). Ainsi nul ne dit

(1) On doit passer ce raisonnement à un Suisse, qui voit son pays fort bien gouverné, sans qu'aucune des trois professions y soit établie. Quoi! l'état peut-il subsister sans défenseurs? Non, il faut des défenseurs à l'état ; mais tous les citoyens doivent être soldats par devoir, aucun par métier. Les mêmes hommes, chez les Romains et chez les Grecs,

jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui ; et le zele apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un esprit à eux : point du tout ; autres machines qui ne pensent point, et qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voient, des auteurs qu'ils connoissent : là-dessus, on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, et qu'ils n'ont point lu, sur une piece prête à jouer, et qu'ils n'ont point vue, sur tel ou tel auteur qu'ils ne connoissent point, sur tel ou tel système dont ils n'ont aucune idée ; et, comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens-là s'en vont chaque soir apprendre

---

étoient officiers au camp, magistrats à la ville, et jamais ces deux fonctions ne furent mieux remplies que quand on ne connoissoit pas ces bizarres préjugés d'état, qui les séparent et les déshonorent.

dans leurs sociétés ce qu'ils penseront le lendemain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes et de femmes qui pensent pour tous les autres, et pour lesquels tous les autres parlent et agissent; et comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, et que les intérêts particuliers sont toujours opposés entr'eux, c'est un choc perpétuel de brigues et de cabales, un flux et reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne savent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses regles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu, n'ont qu'une existence locale et circonscrite. Quiconque aime à se répandre, et fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, et mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il

quitte en entrant son ame, s'il en a une ; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée ; qu'il la pose de même en sortant, et reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus ; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation, et d'autres pour la pratique ; leur opposition ne scandalise personne, et l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un auteur, sur-tout d'un moraliste, qu'il parle comme ses livres, ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits, ses discours, sa conduite, sont trois choses toutes différentes, qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde, et rien ne choque, parce qu'on y est accoutumé, et il y a même, à cette inconséquence, une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet, quoique tous prêchent avec zele les maximes de leur profession, tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le robin prend

l'air cavalier; le financier fait le seigneur; l'évêque a le propos galant ; l'homme de cour parle de philosophie ; l'homme d'état de bel-esprit ; il n'y a pas jusqu'au simple artisan, qui, ne pouvant prendre un autre ton que le sien, se met en noir les dimanches, pour avoir l'air d'un homme de palais. Les militaires seuls, dédaignant tous les autres états, gardent sans façon le ton du leur, et sont insupportables de bonne foi. Ce n'est pas que M. de Muralt n'eût raison quand il donnoit la préférence à leur société ; mais ce qui étoit vrai de son tems ne l'est plus aujourd'hui. Le progrès de la littérature a changé en mieux le ton général; les militaires seuls n'en ont point voulu changer, et le leur, qui étoit le meilleur auparavant, est enfin devenu le pire. (1)

(1) Ce jugement, vrai ou faux, ne peut s'entendre que des subalternes, et de ceux qui ne vivent pas à Paris; car tout ce qu'il y a d'illustre dans le royaume est au service, et la cour même est toute militaire. Mais il y a une grande différence, pour les manieres que l'on contracte, entre faire campagne en tems de guerre, et passer sa vie dans des garnisons.

Ainsi les hommes à qui l'on parle ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur, leurs lumieres ne sont point dans leur esprit, leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'apperçoit d'eux que leur figure, et l'on est dans une assemblée à-peu-près comme devant un tableau mouvant, où le spectateur paisible est le seul être mu par lui-même.

Telle est l'idée que je me suis formée de la grande société, sur celle que j'ai vue à Paris. Cette idée est peut-être plus relative à ma situation particuliere qu'au véritable état des choses, et se réformera sans doute sur de nouvelles lumieres. D'ailleurs je ne fréquente que les sociétés où les amis de milord Édouard m'ont introduit, et je suis convaincu qu'il faut descendre dans d'autres états pour connoître les véritables mœurs d'un pays ; car celles des riches sont presque par-tout les mêmes. Je tâcherai de m'éclaircir mieux dans la suite. En attendant, juge si j'ai raison d'appeller cette foule un désert, et de m'effrayer d'une solitude où je ne trouve qu'une vaine appa-

rence de sentimens et de vérité, qui change à chaque instant et se détruit elle-même, où je n'apperçois que larves et fantômes qui frappent l'œil un moment, et disparoissent aussi-tôt qu'on les veut saisir? Jusqu'ici j'ai vu beaucoup de masques; quand verrai-je des visages d'hommes?

LETTRE XV.

DE JULIE.

Oui, mon ami, nous serons unis malgré notre éloignement; nous serons heureux en dépit du sort. C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité; leur attraction ne connoît point la loi des distances, et les nôtres se toucheroient aux deux bouts du monde. Je trouve, comme toi, que les amans ont mille moyens d'adoucir le sentiment de l'absence, et de se rapprocher en un moment. Quelquefois même on se voit plus souvent encore que quand on se voyoit tous les jours; car sitôt qu'un des deux est seul, à l'instant tous deux sont

ensemble. Si tu goûtes ces plaisirs tous les soirs, je les goûte cent fois le jour; je vis plus solitaire; je suis environnée de tes vestiges, et je ne saurois fixer les yeux sur les objets qui m'entourent, sans te voir tout autour de moi.

Quì cantò dolcemente, e quì s'assise:
Quì si rivolse, e quì ritenne il passo;
Quì co'begli occhi mi trafisse il core:
Quì disse una parola, e quì sorrise. (1)

Mais toi, sais-tu t'arrêter à ces situations paisibles? Sais-tu goûter un amour tranquille et tendre, qui parle au cœur sans émouvoir les sens, et tes regrets sont-ils aujourd'hui plus sages que tes desirs l'étoient autrefois? Le ton de ta premiere lettre me fait trembler. Je redoute ces emportemens trompeurs, d'autant plus dangereux que l'imagination qui les excite n'a point de

(1) C'est ici qu'il chanta d'une voix gracieuse: voilà le siége où il s'assit; ici il fit quelques pas, et là il s'arrêta; ici d'un regard tendre il me perça le cœur; ici il me dit une douce parole, et là je le vis sourire. PÉTRARQUE.

bornes ; et je crains que tu n'outrages ta Julie à force de l'aimer. Ah ! tu ne sens pas, non, ton cœur peu délicat ne sent pas combien l'amour s'offense d'un vain hommage ; tu ne songes ni que ta vie est à moi, ni qu'on court souvent à la mort, en croyant servir la nature. Homme sensuel, ne sauras-tu jamais aimer ? Rappelle-toi, rappelle-toi ce sentiment si calme et si doux que tu connus une fois, et que tu décrivis d'un ton si touchant et si tendre. S'il est le plus délicieux qu'ait jamais savouré l'amour heureux, il est le seul permis aux amans séparés, et quand on l'a pu goûter un moment, on n'en doit plus regretter d'autre. Je me souviens des réflexions que nous faisions, en lisant ton Plutarque, sur un goût dépravé qui outrage la nature. Quand ces tristes plaisirs n'auroient que de n'être pas partagés, c'en seroit assez, disions-nous, pour les rendre insipides et méprisables. Appliquons la même idée aux erreurs d'une imagination trop active, elle ne leur conviendra pas moins. Malheureux ! de quoi jouis-tu quand tu es seul à jouir ? Ces

voluptés solitaires sont des voluptés mortes. O amour ! les tiennes sont vives, c'est l'union des ames qui les anime ; et le plaisir qu'on donne à ce qu'on aime fait valoir celui qu'il nous rend.

Dis-moi, je te prie, mon cher ami, en quelle langue, ou plutôt en quel jargon est la relation de ta derniere lettre ? ne seroit-ce point là par hasard du bel-esprit ? Si tu as dessein de t'en servir souvent avec moi, tu devrois bien m'en envoyer le dictionnaire. Qu'est-ce, je te prie, que le sentiment de l'habit d'un homme ? qu'une ame qu'on prend comme un habit de livrée ? que des maximes qu'il faut mesurer à la toise ? Que veux-tu qu'une pauvre Suissesse entende à ces sublimes figures ? Au lieu de prendre, comme les autres, des ames aux couleurs des maisons, ne voudrois-tu point déja donner à ton esprit la teinte de celui du pays ? Prends garde, mon bon ami, j'ai peur qu'elle n'aille pas bien sur ce fond-là. A ton avis les *traslati* du cavalier Marin, dont tu t'es si souvent moqué, approcherent-ils jamais de ces métaphores ; et si l'on peut faire opiner

l'habit d'un homme dans une lettre, pourquoi ne feroit-on pas suer le feu (1) dans un sonnet?

Observer en trois semaines toutes les sociétés d'une grande ville, assigner le caractere des propos qu'on y tient, y distinguer exactement le vrai du faux, le réel de l'apparent, et ce qu'on y dit de ce qu'on y pense; voilà ce qu'on accuse les François de faire quelquefois chez les autres peuples, mais ce qu'un étranger ne doit point faire chez eux; car ils valent bien la peine d'être étudiés posément. Je n'approuve pas non plus qu'on dise du mal du pays où l'on vit et où l'on est bien traité : j'aimerois mieux qu'on se laissât tromper par les apparences, que de moraliser aux dépens de ses hôtes. Enfin je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit : je crains toujours que, sans y songer, il ne sacrifie la vérité des choses à l'état des pensées, et ne fasse jouer sa phrase aux dépens de la justice.

---

(1) Sudate, o fochi, a preparar metalli.

Vers d'un sonnet du cavalier MARIN.

Tu ne l'ignores pas, mon ami, l'esprit, dit notre Muralt, est la manie des François; je te trouve du penchant à la même manie, avec cette différence qu'elle a chez eux de la grace, et que de tous les peuples du monde c'est à nous qu'elle sied le moins. Il y a de la recherche et du jeu dans plusieurs de tes lettres. Je ne parle point de ce tour vif et de ces expressions animées qu'inspire la force du sentiment; je parle de cette gentillesse de style, qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, et marque la prétention de celui qui s'en sert. Eh Dieu! des prétentions avec ce qu'on aime! n'est-ce pas plutôt dans l'objet aimé qu'on les doit placer, et n'est-on pas glorieux soi-même de tout le mérite qu'il a de plus que nous? Non, si l'on aime les conversations indifférentes de quelques saillies qui passent comme des traits, ce n'est point entre deux amans que ce langage est de saison; et le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment que le ton le plus simple qu'on puisse prendre. J'en appelle à toi-même. L'esprit eut-il jamais le tems de

se montrer dans nos tête-à-tête ? et si le charme d'un entretien passionné l'écarte et l'empêche de paroître, comment des lettres, que l'absence remplit toujours d'un peu d'amertume, et où le cœur parle avec plus d'attendrissement, le pourroient-elles supporter ? Quoique toute grande passion soit sérieuse, et que l'excessive joie elle-même arrache des pleurs plutôt que des ris, je ne veux pas pour cela que l'amour soit toujours triste, mais je veux que sa gaieté soit simple, sans ornement, sans art, nue comme lui ; en un mot, qu'elle brille de ses propres graces et non de la nature du bel-esprit.

L'inséparable, dans la chambre de laquelle je t'écris cette lettre, prétend que j'étois, en la commençant, dans cet état d'enjouement que l'amour inspire ou tolere ; mais je ne sais ce qu'il est devenu. A mesure que j'avançois, une certaine langueur s'emparoit de mon ame, et me laissoit à peine la force de t'écrire les injures que la mauvaise a voulu t'adresser : car il est bon de t'avertir que la critique de ta critique est bien plus de sa façon que de

la mienne ; elle m'en a dicté sur-tout le premier article en riant comme une folle, et sans me permettre d'y rien changer. Elle dit que c'est pour t'apprendre à manquer de respect au Marini, qu'elle protége et que tu plaisantes.

Mais sais-tu bien ce qui nous met toutes deux de si bonne humeur? C'est son prochain mariage. Le contrat fut passé hier au soir, et le jour est pris de lundi en huit. Si jamais amour fut gai, c'est assurément le sien ; on ne vit de la vie une fille si bouffonnement amoureuse. Ce bon M. d'Orbe, à qui de son côté la tête en tourne, est enchanté d'un accueil si folâtre. Moins difficile que tu n'étois autrefois, il se prête avec plaisir à la plaisanterie, et prend pour un chef-d'œuvre de l'amour l'art d'égayer sa maîtresse. Pour elle, on a beau la prêcher, lui représenter la bienséance, lui dire que si près du terme elle doit prendre un maintien plus sérieux, plus grave, et faire un peu mieux les honneurs de l'état qu'elle est prête à quitter ; elle traite tout cela de sottes simagrées ; elle soutient en face à M. d'Orbe que le jour de la cérémonie elle

sera de la meilleure humeur du monde, et qu'on ne sauroit aller trop gaiement à la noce. Mais la petite dissimulée ne dit pas tout; je lui ai trouvé ce matin les yeux rouges, et je parie bien que les pleurs de la nuit paient les ris de la journée. Elle va former de nouvelles chaînes qui relâcheront les doux liens de l'amitié; elle va commencer une maniere de vivre différente de celle qui lui fut chere; elle étoit contente et tranquille, elle va courir les hasards auxquels le meilleur mariage expose; et quoi qu'elle en dise, comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, son cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son sort.

O mon ami, qu'ils sont heureux! ils s'aiment; ils vont s'épouser; ils jouiront de leur amour sans obstacles, sans craintes, sans remords! Adieu, adieu, je n'en puis dire davantage.

P. S. Nous n'avons vu milord Édouard qu'un moment, tant il étoit pressé de continuer sa route! Le cœur plein de ce que

nous lui devons, je voulois lui montrer mes sentimens et les tiens ; mais j'en ai eu une espece de honte. En vérité, c'est faire injure à un homme comme lui de le remercier de rien.

LETTRE XVI.

A JULIE.

Que les passions impétueuses rendent les hommes enfans ! qu'un amour forcené se nourrit aisément de chimeres, et qu'il est aisé de donner le change à des desirs extrêmes, par les plus frivoles objets ! J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports que m'auroit causé ta présence, et dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenoit lieu de toi. Un des plus grands maux de l'absence, et le seul auquel la raison ne peut rien, c'est l'inquiétude sur l'état actuel de ce qu'on aime. Sa santé, sa vie, son repos, son amour, tout échappe à qui craint de tout perdre ; on n'est pas plus sûr du présent que de l'avenir, et tous

les accidens possibles se réalisent sans cesse dans l'esprit d'un amant qui redoute. Enfin je respire, je vis, tu te portes bien, tu m'aimes, ou plutôt il y a dix jours que tout cela étoit vrai; mais qui me répondra d'aujourd'hui? O absence! ô tourment! ô bizarre et funeste état, où l'on ne peut jouir que du moment passé, et où le présent n'est point encore!

Quand tu ne m'aurois pas parlé de l'inséparable, j'aurois reconnu sa malice dans la critique de ma relation, et sa rancune dans l'apologie du Marini; mais s'il m'étoit permis de faire la mienne, je ne resterois pas sans réplique.

Premiérement, ma cousine, (car c'est à elle qu'il faut répondre) quant au style, j'ai pris celui de la chose; j'ai tâché de vous donner à la fois l'idée et l'exemple du ton des conversations à la mode; et suivant un ancien précepte, je vous ai écrit à-peu-près comme on parle en certaines sociétés. D'ailleurs, ce n'est pas l'usage des figures, mais leur choix, que je blâme dans le cavalier Marin. Pour peu qu'on ait de chaleur dans l'esprit, on a besoin de

métaphores et d'expressions figurées pour se faire entendre. Vos lettres mêmes en sont pleines sans que vous y songiez, et je soutiens qu'il n'y a qu'un géometre et un sot qui puissent parler sans figures. En effet, un même jugement n'est-il pas susceptible de cent degrés de force? Et comment déterminer celui de ces degrés qu'il doit avoir, sinon par le tour qu'on lui donne? Mes propres phrases me font rire, je l'avoue, et je les trouve absurdes, graces au soin que vous avez pris de les isoler; mais laissez-les où je les ai mises, vous les trouverez claires et même énergiques. Si ces yeux éveillés, que vous savez si bien faire parler, étoient séparés l'un de l'autre, et de votre visage, cousine, que pensez-vous qu'ils diroient avec tout leur feu? ma foi, rien du tout, pas même à M. d'Orbe.

La premiere chose qui se présente à observer dans un pays où l'on arrive, n'est-ce pas le ton général de la société? Hé bien, c'est aussi la premiere observation que j'ai faite dans celui-ci, et je vous ai parlé de ce qu'on dit à Paris, et non pas de ce qu'on y fait. Si j'ai remarqué du contraste entre

les discours, les sentimens et les actions des honnêtes gens, c'est que ce contraste saute aux yeux au premier instant. Quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries, molinistes dans l'une, jansénistes dans l'autre, vils courtisans chez un ministre, frondeurs mutins chez un mécontent; quand je vois un homme doré décrier le luxe, un financier les impôts, un prélat le déréglement; quand j'entends une femme de la cour parler de modestie, un grand seigneur de vertu, un auteur de simplicité, un abbé de religion, et que ces absurdités ne choquent personne, ne dois-je pas conclure à l'instant qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, et que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Mais c'est assez plaisanter avec la cousine. Je laisse un ton qui nous est étranger à tous trois, et j'espere que tu ne me verras pas plus prendre le goût de la satire que celui du bel-esprit. C'est à toi; Julie,

qu'il faut à présent répondre ; car je sais distinguer la critique badine des reproches sérieux.

Je ne conçois pas comment vous avez pu prendre toutes deux le change sur mon objet. Ce ne sont point les François que je me suis proposé d'observer : car si le caractere des nations ne peut se déterminer que par leurs différences, comment, moi qui n'en connois encore aucune autre, entreprendrois-je de peindre celle-ci? Je ne serois pas non plus si mal-adroit que de choisir la capitale pour le lieu de mes observations. Je n'ignore pas que les capitales different moins entr'elles que les peuples, et que les caracteres nationaux s'y effacent et confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des cours, qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse et resserrée, qui est le même à-peu-près sur tous les hommes, et l'emporte à la fin sur le caractere originel.

Si je voulois étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées, où les habitans ont encore leurs inclinations natu-

relles, que j'irois les observer. Je parcourrois lentement et avec soin plusieurs de ces provinces, les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'observerois entr'elles me donneroient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auroient de commun, et que n'auroient pas les autres peuples, formeroit le génie national, et ce qui se trouveroit par-tout appartiendroit en général à l'homme. Mais je n'ai ni ce vaste projet, ni l'expérience nécessaire pour le suivre. Mon objet est de connoître l'homme, et ma méthode de l'étudier dans ses diverses relations. Je ne l'ai vu jusqu'ici qu'en petites sociétés, épars et presque isolé sur la terre. Je vais maintenant le considérer entassé par multitudes dans les mêmes lieux, et je commencerai à juger par-là des vrais effets de la société ; car s'il est constant qu'elle rende les hommes meilleurs, plus elle est nombreuse et rapprochée, mieux ils doivent valoir ; et les mœurs, par exemple, seront beaucoup plus pures à Paris que dans le Valais : que si l'on trouvoit le contraire, il faudroit tirer une conséquence opposée.

Cette méthode pourroit, j'en conviens, me mener encore à la connoissance des peuples, mais par une voie si longue et si détournée que je ne serois peut-être de ma vie en état de prononcer sur aucun d'eux. Il faut que je commence par tout observer dans le premier où je me trouve; que j'assigne ensuite les différences, à mesure que je parcourrai les autres pays; que je compare la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un saule, ou le palmier sur un sapin, et que j'attende à juger du premier peuple observé que j'aie observé tous les autres.

Veuille donc, ma charmante prêcheuse, distinguer ici l'observation philosophique de la satire nationale. Ce ne sont point les Parisiens que j'étudie, mais les habitans d'une grande ville, et je ne sais si ce que j'en vois ne convient pas à Rome et à Londres tout aussi bien qu'à Paris. Les regles de la morale ne dépendent point des usages des peuples; ainsi malgré les préjugés dominans, je sens fort bien ce qui est mal en soi; mais ce mal, j'ignore s'il faut l'attribuer au François, ou à l'homme, et s'il

est l'ouvrage de la coutume ou de la nature. Le tableau du vice offense en tous lieux un œil impartial, et l'on n'est pas plus blâmable de le reprendre dans un pays, où il regne, quoiqu'on y soit, que de relever les défauts de l'humanité, quoiqu'on vive avec les hommes. Ne suis-je pas à présent moi-même un habitant de Paris? Peut-être, sans le savoir, ai-je déja contribué pour ma part au désordre que j'y remarque; peut-être un trop long séjour y corromproit-il ma volonté même; peut-être au bout d'un an ne serois-je plus qu'un bourgeois, si pour être digne de toi je ne gardois l'ame d'un homme libre et les mœurs d'un citoyen. Laisse-moi donc te peindre sans contrainte des objets auxquels je rougisse de ressembler, et m'animer au pur zele de la vérité par le tableau de la flatterie et du mensonge.

Si j'étois le maître de mes occupations et de mon sort, je saurois, n'en doute pas, choisir d'autres sujets de lettres : tu n'étois pas mécontente de celles que je t'écrivois de Meillerie et du Valais; mais, chere amie, pour avoir la force de supporter

le fracas du monde où je suis contraint de vivre, il faut bien au moins que je me console à te le décrire, et que l'idée de te préparer des relations m'excite à en chercher les sujets. Autrement, le découragement va m'atteindre à chaque pas, et il faudra que j'abandonne tout, si tu ne veux rien voir avec moi. Pense que, pour vivre d'une maniere si peu conforme à mon goût, je fais un effort qui n'est pas indigne de sa cause ; et, pour juger quels soins me peuvent mener à toi, souffre que je te parle quelquefois des maximes qu'il faut connoître, et des obstacles qu'il faut surmonter.

Malgré ma lenteur, malgré mes distractions inévitables, mon recueil étoit fini quand ta lettre est arrivée heureusement pour le prolonger, et j'admire, en le voyant si court, combien de choses ton cœur m'a su dire en si peu d'espace. Non, je soutiens qu'il n'y a point de lecture aussi délicieuse, même pour qui ne te connoîtroit pas, s'il avoit une ame semblable aux nôtres. Mais comment ne te pas connoître en lisant tes lettres? Comment prêter un

ton si touchant et des sentimens si tendres à une autre figure que la tienne ? A chaque phrase, ne voit-on pas le doux regard de tes yeux ? A chaque mot, n'entend-on pas ta voix charmante ? Quelle autre que Julie a jamais aimé, pensé, parlé, agi, écrit comme elle ? Ne sois donc pas surprise si tes lettres, qui te peignent si bien, font quelquefois sur ton idolâtre amant le même effet que ta présence. En les relisant, je perds la raison, ma tête s'égare dans un délire continuel, un feu dévorant me consume, mon sang s'allume et petille, une fureur me fait tressaillir. Je crois te voir, te toucher, te presser contre mon sein..... Objet adoré, fille enchanteresse, source de délices et de volupté, comment, en te voyant, ne pas voir les houris faites pour les bienheureux?..... Ah, viens!..... je la sens..... elle m'échappe, et je n'embrasse qu'une ombre..... Il est vrai, chere amie, tu es trop belle, et tu fus trop tendre pour mon foible cœur; il ne peut oublier ni ta beauté, ni tes caresses : tes charmes triomphent de l'absence,

ils me poursuivent par-tout, ils me font craindre la solitude ; et c'est le comble de ma misere de n'oser m'occuper toujours de toi.

Ils seront donc unis malgré les obstacles, ou plutôt ils le sont au moment que j'écris. Aimables et dignes époux ! puisse le ciel les combler du bonheur que méritent leur sage et paisible amour, l'innocence de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs ames ! Puisse-t-il leur donner ce bonheur précieux dont il est si avare envers les cœurs faits pour le goûter ! Qu'ils seront heureux, s'il leur accorde, hélas ! tout ce qu'il nous ôte ! Mais, pourtant, ne sens-tu pas quelque sorte de consolation dans nos maux? Ne sens-tu pas que l'excès de notre misere n'est point non plus sans dédommagement? et que, s'ils ont des plaisirs dont nous sommes privés, nous en avons aussi qu'ils ne peuvent connoître ? Oui, ma douce amie, malgré l'absence, les privations, les alarmes, malgré le désespoir même, les puissans élancemens de deux cœurs l'un vers l'autre ont toujours une volupté secrete, ignorée des ames

tranquilles. C'est un des miracles de l'amour, de nous faire trouver du plaisir à souffrir ; et nous regarderions comme le pire des malheurs un état d'indifférence et d'oubli, qui nous ôteroit tout le sentiment de nos peines. Plaignons donc notre sort, ô Julie ! mais n'envions celui de personne. Il n'y a point peut-être, à tout prendre, d'existence préférable à la nôtre ; et, comme la Divinité tire tout son bonheur d'elle-même, les cœurs qu'échauffe un feu céleste trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure et délicieuse, indépendante de la fortune et du reste de l'univers.

LETTRE XVII.

A JULIE.

ENFIN me voilà tout-à-fait dans le torrent. Mon recueil fini, j'ai commencé de fréquenter les spectacles, et de souper en ville. Je passe ma journée entiere dans le monde, je prête mes oreilles et mes yeux à tout ce qui les frappe ; et, n'appercevant rien qui te ressemble, je me recueille au milieu du bruit, et converse en secret avec toi. Ce n'est pas que cette vie bruyante et tumultueuse n'ait aussi quelque sorte d'attraits, et que la prodigieuse diversité d'objets n'offre de certains agrémens à de nouveaux débarqués ; mais, pour les sentir, il faut avoir le cœur vuide et l'esprit frivole ; l'amour et la raison semblent s'unir pour m'en dégoûter : comme tout n'est qu'une vaine apparence, et que tout change à chaque instant, je n'ai le tems d'être ému de rien, ni celui de rien examiner.

Ainsi je commence à voir les difficultés

de l'étude du monde, et je ne sais pas même quelle place il faut occuper pour le bien connoître. Le philosophe en est trop loin, l'homme du monde en est trop près. L'un voit trop pour pouvoir réfléchir, l'autre trop peu pour juger du tableau total. Chaque objet qui frappe le philosophe, il le considere à part, et n'en pouvant discerner ni les liaisons, ni les rapports, avec d'autres objets qui sont hors de sa portée, il ne le voit jamais à sa place, et n'en sent ni la raison, ni les vrais effets. L'homme du monde voit tout, et n'a le tems de penser à rien. La mobilité des objets ne lui permet que de les appercevoir, et non de les observer; ils s'effacent mutuellement avec rapidité, et il ne lui reste du tout que des impressions confuses qui ressemblent au chaos.

On ne peut pas non plus voir et méditer alternativement, parce que le spectacle exige une continuité d'attention qui interrompt la réflexion. Un homme qui voudroit diviser son tems par intervalles entre le monde et la solitude, toujours agité dans sa retraite, et toujours étranger dans le

monde, ne seroit bien nulle part. Il n'y auroit d'autre moyen que de partager sa vie entiere en deux grands espaces ; l'un pour voir, l'autre pour réfléchir : mais cela même est presque impossible ; car la raison n'est pas un meuble qu'on pose et qu'on reprenne à son gré, et quiconque a pu vivre dix ans sans penser, ne pensera de sa vie.

Je trouve aussi que c'est une folie de vouloir étudier le monde en simple spectateur. Celui qui ne prétend qu'observer, n'observe rien, parce qu'étant inutile dans les affaires, et importun dans les plaisirs, il n'est admis nulle part. On ne voit agir les autres qu'autant qu'on agit soi-même ; dans l'école du monde, comme dans celle de l'amour, il faut commencer par pratiquer ce qu'on veut apprendre.

Quel parti prendrai-je donc, moi étranger, qui ne puis avoir aucune affaire en ce pays, et que la différence de religion empêcheroit seule d'y pouvoir aspirer à rien ? Je suis réduit à m'abaisser pour m'instruire, et, ne pouvant jamais être un homme utile, à tâcher de me rendre un homme amusant. Je m'exerce, autant qu'il

est possible, à devenir poli sans fausseté, complaisant sans bassesse, et à prendre si bien ce qu'il y a de bon dans la société, que j'y puisse être souffert sans en adopter les vices. Tout homme oisif, qui veut voir le monde, doit au moins en prendre les manieres jusqu'à certain point; car de quel droit exigeroit-on d'être admis parmi des gens à qui l'on n'est bon à rien, et à qui l'on n'auroit pas l'art de plaire? Mais aussi, quand il a trouvé cet art, on ne lui en demande pas davantage, sur-tout s'il est étranger. Il peut se dispenser de prendre part aux cabales, aux intrigues, aux démêlés; s'il se comporte honnêtement envers chacun, s'il ne donne à certaines femmes ni exclusion, ni préférence, s'il garde le secret de chaque société où il est reçu, s'il n'étale point les ridicules d'une maison dans une autre, s'il évite les confidences, s'il se refuse aux tracasseries, s'il garde par-tout une certaine dignité, il pourra voir paisiblement le monde, conserver ses mœurs, sa probité, sa franchise même, pourvu qu'elle vienne d'un esprit de liberté, et non d'un esprit de parti. Voilà

ce que j'ai tâché de faire par l'avis de quelques gens éclairés, que j'ai choisis pour guides parmi les connoissances que m'a donné milord Édouard. J'ai donc commencé d'être admis dans les sociétés moins nombreuses et plus choisies. Je ne m'étois trouvé jusqu'à présent qu'à des dîners réglés, où l'on ne voit de femme que la maîtresse de la maison, où tous les désœuvrés de Paris sont reçus pour peu qu'on les connoisse, où chacun paie comme il peut son dîner en esprit, ou en flatterie, et dont le ton bruyant et confus ne differe pas beaucoup de celui des tables d'auberges.

Je suis maintenant initié à des mysteres plus secrets. J'assiste à des soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, et où l'on est sûr de ne trouver que des gens qui conviennent tous, sinon les uns aux autres, au moins à ceux qui les reçoivent. C'est là que les femmes s'observent moins, et qu'on peut commencer à les étudier; c'est là que regnent plus paisiblement des propos plus fins et plus satiriques; c'est là qu'au lieu des nouvelles

publiques, des spectacles, des promotions, des morts, des mariages, dont on a parlé le matin, on passe discrétement en revue les anecdotes de Paris, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien et le mal également plaisans et ridicules, et que, peignant avec art et selon l'intérêt particulier les caracteres des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien; c'est là qu'un reste de circonspection fait inventer devant les laquais un certain langage entortillé, sous lequel, feignant de rendre la satire plus obscure, on la rend seulement plus amere; c'est là, en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant, à considérer ces propos selon nos idées, on auroit tort de les appeller satiriques; car ils sont bien plus railleurs que mordans, et tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En général la satire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il

à blâmer où la vertu n'est plus estimée, et de quoi médiroit-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris sur-tout, où l'on ne saisit les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colere et l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme. Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien; elles aiment à rire; et comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde; mais malheur à qui prête le flanc au ridicule! sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu, il marque jusqu'au vice même; il fait calomnier les méchans. Mais revenons à nos soupers.

Ce qui m'a le plus frappé dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, et parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secretes, ne pouvoir rester une heure entre elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient

rien à se dire, et qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Te souvient-il, ma Julie, comment, en soupant chez ta cousine ou chez toi, nous savions, en dépit de la contrainte et du mystere, faire tomber l'entretien sur des sujets qui eussent du rapport à nous, et comment, à chaque réflexion touchante, à chaque allusion subtile, un regard plus vif qu'un éclair, un soupir plutôt deviné qu'apperçu, en portoit le doux sentiment d'un cœur à l'autre?

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement et selon le goût du tems mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui et au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point. Voilà, hors le tête-à-tête, qui m'est et me sera toujours inconnu, tout ce qu'il y a de tendre et d'affectueux dans les liaisons de ce pays.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tous se prêtent à le considérer par toutes ses faces, et l'on est étonné du sens et de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres (1). Un point de morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y seroient même souvent moins séveres : car le philosophe qui veut agir comme il parle, y regarde à deux fois; mais ici toute la morale est un pur verbiage, on peut être aus-

(1) Pourvu, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit; tout part à l'instant, et il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux. Je me rappelle un certain paquet de gimblettes qui troubla si plaisamment une représentation de la foire. Les acteurs dérangés n'étoient que des animaux; mais que de choses sont gimblettes pour beaucoup d'hommes ! On sait qui Fontenelle a voulu peindre dans l'histoire des Tyrintiens.

tere sans conséquence, et l'on ne seroit pas fâché, pour rabattre un peu l'orgueil philosophique, de mettre la vertu si haut que le sage même n'y pût atteindre. Au reste, hommes et femmes, tous, instruits par l'expérience du monde et sur-tout par leur conscience, se réunissent pour penser de leur espece aussi mal qu'il est possible, toujours philosophant tristement, toujours dégradant par vanité la nature humaine, toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien, toujours d'après leur propre cœur médisant du cœur de l'homme.

Malgré cette avilissante doctrine, un des sujets favoris de ces paisibles entretiens, c'est le sentiment ; mot par lequel il ne faut pas entendre un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié ; cela seroit d'une fadeur à mourir : c'est le sentiment mis en grandes maximes générales et quintessencié par tout ce que la métaphysique a de plus subtil. Je puis dire n'avoir de ma vie ouï tant parler du sentiment, ni si peu compris ce qu'on en disoit. Ce sont des raffinemens

inconcevables. O Julie ! nos cœurs grossiers n'ont jamais rien su de toutes ces belles maximes, et j'ai peur qu'il n'en soit du sentiment chez les gens du monde comme d'Homere chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. Ils dépensent ainsi tout leur sentiment en esprit; et il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. Heureusement la bienséance y supplée, et l'on fait par usage à-peu-près les mêmes choses qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules et quelques gênes passageres qu'on s'impose pour faire bien parler de soi ; car quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-tems ou à coûter trop cher, adieu le sentiment, la bienséance n'en exige pas jusque-là. A cela près, on ne sauroit croire à quel point tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'ils appellent des procédés; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, ils l'ont mis en regle, et tout est regle parmi eux. Ce peuple imitateur seroit plein d'originaux, qu'il seroit impossible d'en rien savoir;

car nul homme n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres*, c'est la premiere maxime de la sagesse du pays. *Cela se fait, cela ne se fait pas*, voilà la décision suprême.

Cette apparente régularité donne aux usages communs l'air du monde le plus comique, même dans les choses les plus sérieuses. On sait à point nommé quand il faut envoyer savoir des nouvelles; quand il faut se faire écrire, c'est-à-dire faire une visite qu'on ne fait pas; quand il faut la faire soi-même; quand il est permis d'être chez soi; quand on doit n'y pas être quoiqu'on y soit; quelles offres l'un doit faire; quelles offres l'autre doit rejetter; quel degré de tristesse on doit prendre à telle ou telle mort (1); combien de tems on doit

(1) S'affliger à la mort de quelqu'un est un sentiment d'humanité et un témoignage de bon naturel, mais non pas un devoir de vertu, ce quelqu'un fût-il même notre pere. Quiconque, en pareil cas, n'a point d'affliction dans le cœur, n'en doit point montrer au-dehors; car il est beaucoup plus essentiel de fuir la fausseté, que de s'asservir aux bienséances.

pleurer à la campagne, le jour où l'on peut revenir se consoler à la ville; l'heure et la minute où l'affliction permet de donner le bal ou d'aller au spectacle. Tout le monde y fait à la fois la même chose dans la même circonstance : tout va par tems comme les mouvemens d'un régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, ou tirées par le même fil.

Or, comme il n'est pas possible que tous ces gens qui font exactement la même chose soient exactement affectés de même, il est clair qu'il faut les pénétrer par d'autres moyens pour les connoître; il est clair que tout ce jargon n'est qu'un vain formulaire, et sert moins à juger des mœurs que du ton qui regne à Paris. On apprend ainsi les propos qu'on y tient, mais rien de ce qui peut servir à les apprécier. J'en dis autant de la plupart des écrits nouveaux; j'en dis autant de la scene même, qui depuis Moliere est bien plus un lieu où se débitent de jolies conversations, que la représentation de la vie civile. Il y a ici trois théâtres, sur deux desquels on représente des êtres

chimériques ; savoir, sur l'un, des arlequins, des pantalons, des scaramouches ; sur l'autre, des dieux, des diables, des sorciers ; sur le troisieme on représente ces pieces immortelles dont la lecture nous faisoit tant de plaisir, et d'autres plus nouvelles qui paroissent de tems en tems sur la scene. Plusieurs de ces pieces sont tragiques, mais peu touchantes ; et si l'on y trouve quelques sentimens naturels et quelque vrai rapport au cœur humain, elles n'offrent aucune sorte d'instruction sur les mœurs particulieres du peuple qu'elles amusent.

L'institution de la tragédie avoit chez ses inventeurs un fondement de religion qui suffisoit pour l'autoriser. D'ailleurs, elle offroit aux Grecs un spectacle instructif et agréable dans les malheurs des Perses leurs ennemis, dans les crimes et les folies des rois dont ce peuple s'étoit délivré. Qu'on représente à Berne, à Zurich, à la Haye, l'ancienne tyrannie de la maison d'Autriche, l'amour de la patrie et de la liberté nous rendra ces pieces intéressantes ; mais qu'on me dise de quel usage

sont ici les tragédies de Corneille, et ce qu'importe au peuple de Paris Pompée ou Sertorius? Les tragédies grecques rouloient sur des événemens réels ou réputés tels par les spectateurs, et fondés sur des traditions historiques. Mais que fait une flamme héroïque et pure dans l'ame des grands? Ne diroit-on pas que les combats de l'amour et de la vertu leur donnent souvent de mauvaises nuits, et que le cœur a beaucoup à faire dans les mariages des rois? Juge de la vraisemblance et de l'utilité de tant de pieces qui roulent toutes sur ce chimérique sujet!

Quant à la comédie, il est certain qu'elle doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices et de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Térence et Plaute se trompent dans leur objet; mais avant eux Aristophane et Ménandre avoient exposé aux Athéniens les mœurs athéniennes; et depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siecle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé; mais il n'est plus revenu de

peintre. Maintenant on copie au théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris. Hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François. Il y a dans cette grande ville cinq ou six cent mille ames dont il n'est jamais question sur la scene. Moliere osa peindre des bourgeois et des artisans aussi-bien que des marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air, se croiroient déshonorés s'ils savoient ce qui se passe au comptoir d'un marchand ou dans la boutique d'un ouvrier; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, et ils cherchent dans le rang de leurs personnages l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie. Les spectateurs eux-mêmes sont devenus si délicats qu'ils craindroient de se compromettre à la comédie, comme en visite, et ne daigneroient pas aller voir en représentation des gens de moindre condition qu'eux. Ils sont comme les seuls habitans de la terre ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un suisse, un maître-d'hôtel, c'est être

comme tout le monde. Pour être comme tout le monde, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre monde, et l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant nécessaire pour se conduire que pour exister. Il y a comme cela une poignée d'impertinens qui ne comptent qu'eux dans tout l'univers, et ne valent guere la peine qu'on les compte, si ce n'est pour le mal qu'ils font. C'est pour eux uniquement que sont faits les spectacles. Ils s'y montrent à la fois comme représentés au milieu du théâtre, et comme représentant aux deux côtés ; ils sont personnages sur la scene et comédiens sur les bancs. C'est ainsi que la sphere du monde et des auteurs se rétrécit ; c'est ainsi que la scene moderne ne quitte plus son ennuyeuse dignité. On n'y sait plus montrer les hommes qu'en habit doré. Vous diriez que la France n'est peuplée que de comtes et de chevaliers, et plus le peuple y est misérable et gueux, plus le tableau du peuple y est brillant et magnifique. Cela

fait qu'en peignant le ridicule des états qui servent d'exemple aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre, et que le peuple, toujours singe et imitateur des riches, va moins au théâtre pour rire de leurs folies que pour les étudier, et devenir encore plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Moliere lui-même; il corrigea la cour en infectant la ville, et ses ridicules marquis furent le premier modele des petits-maîtres bourgeois qui leur succéderent.

En général, il y a beaucoup de discours et peu d'action sur la scene françoise; peut-être est-ce qu'en effet le François parle encore plus qu'il n'agit, ou du moins qu'il donne un bien plus grand prix à ce qu'on dit qu'à ce qu'on fait. Quelqu'un disoit, en sortant d'une piece de Denys-le-Tyran : je n'ai rien vu, mais j'ai entendu force paroles. Voilà ce qu'on peut dire en sortant des pieces françoises. Racine et Corneille, avec tout leur génie, ne sont eux-mêmes que des parleurs, et leur successeur est le premier qui, à l'imitation des Anglois, ait osé mettre quelquefois la scene en représentation.

Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflans, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. Quelque agités qu'ils puissent être, ils songent toujours plus au public qu'à eux-mêmes; une sentence leur coûte moins qu'un sentiment; les pieces de Racine et de Moliere (1) exceptées, le *je* est presqu'aussi scrupuleusement banni de la scene françoise que des écrits de Port-Royal, et les passions humaines, aussi modestes que l'humilité chrétienne, n'y parlent jamais que par *on*. Il y a encore une certaine dignité maniérée dans le geste et dans le propos, qui ne permet jamais à la passion de parler exactement son langage, ni à l'auteur de revêtir son person-

(1) Il ne faut point associer en ceci Moliere à Racine; car le premier est, comme tous les autres, plein de maximes et de sentences, sur-tout dans ses pieces en vers : mais chez Racine tout est sentiment; il a su faire parler chacun pour soi; et c'est en cela qu'il est vraiment unique parmi les auteurs dramatiques de sa nation.

nage, et de se transporter au lieu de la scene; mais qui le tient toujours enchaîné sur le théâtre et sous les yeux des spectateurs. Aussi les situations les plus vives ne lui font-elles jamais oublier un bel arrangement de phrases, ni des attitudes élégantes; et si le désespoir lui plonge un poignard dans le cœur, non content d'observer la décence en tombant comme Polyxene, il ne tombe point; la décence le maintient debout après sa mort, et tous ceux qui viennent d'expirer s'en retournent l'instant d'après sur leurs jambes.

Tout cela vient de ce que le François ne cherche point sur la scene le naturel et l'illusion, et n'y veut que de l'esprit et des pensées; il fait cas de l'agrément, et non de l'imitation, et ne se soucie pas d'être séduit, pourvu qu'on l'amuse. Personne ne va au spectacle pour le plaisir du spectacle, mais pour voir l'assemblée, pour en être vu, pour ramasser de quoi fournir au caquet après la piece; et l'on ne songe à ce qu'on voit que pour savoir ce qu'on en dira. L'acteur pour eux est toujours l'acteur, jamais le personnage qu'il représente.

Cet homme qui parle en maître du monde n'est point Auguste, c'est Baron; la veuve de Pompée est Adrienne; Alzire est mademoiselle Gaussin; et ce fier sauvage est Grandval. Les comédiens, de leur côté, négligent entiérement l'illusion, dont ils voient que personne ne se soucie. Ils placent les héros de l'antiquité entre six rangs de jeunes Parisiens; ils calquent les modes françoises sur l'habit romain: on voit Cornélie en pleurs avec deux doigts de rouge, Caton poudré à blanc, et Brutus en panier. Tout cela ne choque personne, et ne fait rien au succès des pieces; comme on ne voit que l'acteur dans le personnage, on ne voit non plus que l'auteur dans le drame; et si le costume est négligé, cela se pardonne aisément; car on sait bien que Corneille n'étoit pas tailleur, ni Crébillon perruquier.

Ainsi, de quelque sens qu'on envisage les choses, tout n'est ici que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scene, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait; et qu'a-t-on besoin de l'apprendre? Sitôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on

de sa conduite? n'a-t-il pas tout fait? n'est-il pas jugé? L'honnête homme d'ici n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses; et un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guere à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres; je vois aussi que, dans une grande ville, la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés : mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes? Je n'en sais rien. Ce ne sont encore là que des apparences, et, sous ces dehors si ouverts et si agréables, les cœurs sont peut-être plus cachés, plus enfoncés en-dedans que les nôtres. Étranger, isolé, sans affaires, sans liaisons, sans plaisirs, et ne voulant m'en rapporter qu'à moi, le moyen de pouvoir prononcer?

Cependant je commence à sentir l'ivresse où cette vie agitée et tumultueuse plonge

ceux qui la menent, et je tombe dans un étourdissement semblable à celui d'un homme aux yeux duquel on fait passer rapidement une multitude d'objets. Aucun de ceux qui me frappent n'attache mon cœur, mais tous ensemble en troublent et suspendent les affections, au point d'en oublier quelques instans ce que je suis et à qui je suis. Chaque jour, en sortant de chez moi, j'enferme mes sentimens sous la clef, pour en prendre d'autres qui se prêtent aux frivoles objets qui m'attendent. Insensiblement je juge et raisonne comme j'entends juger et raisonner tout le monde. Si quelquefois j'essaie de secouer les préjugés, et de voir les choses comme elles sont, à l'instant je suis écrasé d'un certain verbiage qui ressemble beaucoup à du raisonnement. On me prouve avec évidence qu'il n'y a que le demi-philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai sage ne les considere que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, et que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

Forcé de changer ainsi l'ordre de mes affections morales, forcé de donner un prix à des chimeres, et d'imposer silence à la nature et à la raison, je vois par-là défigurer ce divin modele que je porte au-dedans de moi, et qui servoit à la fois d'objet à mes desirs et de regle à mes actions ; je flotte de caprice en caprice, et mes goûts étant sans cesse asservis à l'opinion, je ne puis être sûr un seul jour de ce que j'aimerai le lendemain.

Confus, humilié, consterné, de sentir dégrader en moi la nature de l'homme, et de me voir ravalé si bas de cette grandeur intérieure, où nos cœurs enflammés s'élevoient réciproquement, je reviens le soir pénétré d'une secrete tristesse, accablé d'un dégoût mortel, et le cœur vuide et gonflé comme un ballon rempli d'air. O amour ! ô purs sentimens que je tiens de lui !..... avec quel charme je rentre en moi-même ! avec quel transport j'y retrouve encore mes premieres affections et ma premiere dignité ! Combien je m'applaudis d'y revoir briller dans tout son éclat l'image de la vertu ! d'y contempler

la tienne, ô Julie! assise sur un trône de gloire, et dissipant d'un souffle tous ces prestiges! Je sens respirer mon ame oppressée, je crois avoir recouvré mon existence et ma vie, et je reprends, avec mon amour, tous les sentimens sublimes qui le rendent digne de son objet.

LETTRE XVIII.

DE JULIE.

JE viens, mon bon ami, de jouir d'un des plus doux spectacles qui puissent jamais charmer mes yeux. La plus sage, la plus aimable des filles est enfin devenue la plus digne et la meilleure des femmes. L'honnête homme, dont elle a comblé les vœux, plein d'estime et d'amour pour elle, ne respire que pour la chérir, l'adorer, la rendre heureuse; et je goûte le charme inexprimable d'être témoin du bonheur de mon amie, c'est-à-dire, de le partager. Tu n'y seras pas moins sensible, j'en suis bien sûre, toi qu'elle aima toujours si

tendrement, toi qui lui fus cher presque dès son enfance, et à qui tant de bienfaits l'ont dû rendre encore plus chere : oui, tous les sentimens qu'elle éprouve se font sentir à nos cœurs comme au sien ; s'ils sont des plaisirs pour elle, ils sont pour nous des consolations ; et tel est le prix de l'amitié qui nous joint, que la félicité d'un des trois suffit pour adoucir les maux des deux autres.

Ne nous dissimulons pas pourtant que cette amie incomparable va nous échapper en partie. La voilà dans un nouvel ordre de choses ; la voilà sujette à de nouveaux engagemens, à de nouveaux devoirs ; et son cœur, qui n'étoit qu'à nous, se doit maintenant à d'autres affections auxquelles il faut que l'amitié cede le premier rang. Il y a plus, mon ami, nous devons, de notre part, devenir plus scrupuleux sur les témoignages de son zele ; nous ne devons pas seulement consulter son attachement pour nous, et le besoin que nous avons d'elle, mais ce qui convient à son nouvel état, et ce qui peut agréer ou déplaire à son mari. Nous n'avons pas besoin de chercher ce

qu'exigeroit en pareil cas la vertu ; les loix seules de l'amitié suffisent. Celui qui, pour son intérêt particulier, pourroit compromettre un ami, mériteroit-il d'en avoir? Quand elle étoit fille, elle étoit libre ; elle n'avoit à répondre de ses démarches qu'à elle-même, et l'honnêteté de ses intentions suffisoit pour la justifier à ses propres yeux. Elle nous regardoit comme deux époux destinés l'un à l'autre, et son cœur sensible et pur, alliant la plus chaste pudeur pour elle-même à la plus tendre compassion pour sa coupable amie, elle couvroit ma faute sans la partager : mais à présent tout est changé ; elle doit compte de sa conduite à un autre ; elle n'a pas seulement engagé sa foi, elle a aliéné sa liberté. Dépositaire en même tems de l'honneur de deux personnes, il ne lui suffit pas d'être honnête, il faut encore qu'elle soit honorée ; il ne lui suffit pas de ne rien faire que de bien, il faut encore qu'elle ne fasse rien qui ne soit approuvé. Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir ; s'il la blâme, elle est blâmable ; et fût-elle inno-

nocente, elle a tort sitôt qu'elle est soupçonnée, car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Je ne vois pas clairement si toutes ces raisons sont bonnes, tu en seras le juge; mais un certain sentiment intérieur m'avertit qu'il n'est pas bon que ma cousine continue d'être ma confidente, ni qu'elle me le dise la premiere. Je me suis souvent trouvée en faute sur mes raisonnemens, jamais sur les mouvemens secrets qui me les inspirent, et cela fait que j'ai plus de confiance à mon instinct qu'à ma raison.

Sur ce principe, j'ai déja pris un prétexte pour retirer tes lettres, que la crainte d'une surprise me faisoit tenir chez elle. Elle me les a rendues avec un serrement de cœur que le mien m'a fait appercevoir, et qui m'a trop confirmé que j'avois fait ce qu'il falloit faire. Nous n'avons point eu d'explication, mais nos regards en tenoient lieu; elle m'a embrassée en pleurant: nous sentions, sans nous rien dire, combien le tendre langage de l'amitié a peu besoin du secours des paroles.

A l'égard de l'adresse à substituer à la

sienne, j'avois songé d'abord à celle de Fanchon Anet, et c'est bien la voie la plus sûre que nous pourrions choisir ; mais si cette jeune femme est dans un rang plus bas que ma cousine, est-ce une raison d'avoir moins d'égards pour elle en ce qui concerne l'honnêteté? N'est-il pas à craindre, au contraire, que des sentimens moins élevés ne lui rendent mon exemple plus dangereux? que ce qui n'étoit pour l'une que l'effort d'une amitié sublime ne soit pour l'autre un commencement de corruption, et qu'en abusant de sa reconnoissance je ne force la vertu même à servir d'instrument au vice? Ah! n'est-ce pas assez pour moi d'être coupable, sans me donner des complices, et sans aggraver mes fautes du poids de celles d'autrui? N'y pensons point, mon ami ; j'ai imaginé un expédient beaucoup moins sûr à la vérité, mais aussi moins répréhensible, en ce qu'il ne compromet personne, et ne nous donne aucun confident; c'est de m'écrire sous un nom en l'air, comme, par exemple, M. du Bosquet, et de mettre une enveloppe adressée à Regianino que j'aurai soin de prévenir.

Ainsi Regianino lui-même ne saura rien ; il n'aura tout au plus que des soupçons qu'il n'oseroit vérifier, car milord Édouard, de qui dépend sa fortune, m'a répondu de lui. Tandis que notre correspondance continuera par cette voie, je verrai si l'on peut reprendre celle qui nous servit pendant le voyage du Valais, ou quelqu'autre qui soit permanente et sûre.

Quand je ne connoîtrois pas l'état de ton cœur, je m'appercevrois, par l'humeur qui regne dans tes relations, que la vie que tu menes n'est pas de ton goût. Les lettres de M. de Muralt, dont on s'est plaint en France, étoient moins séveres que les tiennes ; comme un enfant qui se dépite contre ses maîtres, tu te venges d'être obligé d'étudier le monde sur les premiers qui te l'apprennent. Ce qui me surprend le plus, est que la chose qui commence par te révolter est celle qui prévient tous les étrangers ; savoir, l'accueil des François, et le ton général de leur société, quoique, de ton propre aveu, tu doives personnellement t'en louer. Je n'ai pas oublié la distinction de Paris en particulier, et d'une grande

ville en général ; mais je vois qu'ignorant ce qui convient à l'un ou à l'autre tu fais ta critique à bon compte, avant de savoir si c'est une médisance ou une observation. Quoi qu'il en soit, j'aime la nation Françoise, et ce n'est pas m'obliger que d'en mal parler. Je dois aux bons livres qui nous viennent d'elle la plupart des instructions que nous avons prises ensemble. Si notre pays n'est plus barbare, à qui en avons-nous l'obligation ? Les deux plus grands, les deux plus vertueux des modernes, Catinat, Fénélon, étoient tous deux François. Henri IV, le roi que j'aime, le bon roi, l'étoit. Si la France n'est pas le pays des hommes libres, elle est celui des hommes vrais ; et cette liberté vaut bien l'autre aux yeux du sage. Hospitaliers, protecteurs de l'étranger, les François lui passent même la vérité qui les blesse, et l'on se feroit lapider à Londres si l'on y osoit dire des Anglois la moitié du mal que les François laissent dire d'eux à Paris. Mon pere, qui a passé sa vie en France, ne parle qu'avec transport de ce bon et aimable peuple. S'il y a versé son sang au service du prince,

le prince ne l'a point oublié dans sa retraite, et l'honore encore de ses bienfaits; ainsi je me regarde comme intéressée à la gloire d'un pays où mon pere a trouvé la sienne. Mon ami, si chaque peuple a ses bonnes et ses mauvaises qualités, honore au moins la vérité qui loue, aussi-bien que la vérité qui blâme.

Je te dirai plus ; pourquoi perdrois-tu en visites oisives le tems qui te reste à passer aux lieux où tu es? Paris est-il moins que Londres le théâtre des talens? et les étrangers y font-ils moins aisément leur chemin? Crois-moi, tous les Anglois ne sont pas des lords *Édouards*, et tous les François ne ressemblent pas à ces beaux diseurs qui te déplaisent si fort. Tente, essaie, fais quelques épreuves, ne fût-ce que pour approfondir les mœurs, et juger à l'œuvre ces gens qui parlent si bien. Le pere de ma cousine dit que tu connois la constitution de l'empire et les intérêts des princes. Milord Édouard trouve aussi que tu n'as pas mal étudié les principes de la politique et les divers systêmes de gouvernement. J'ai dans la tête que le

pays du monde où le mérite est le plus honoré est celui qui te convient le mieux, et que tu n'as besoin que d'être connu pour être employé. Quant à la religion, pourquoi la tienne te nuiroit-elle plus qu'à un autre ? La raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance et du fanatisme ? Est-on plus bigot en France qu'en Allemagne ? et qui t'empêcheroit de pouvoir faire à Paris le même chemin que M. de Saint-Saphorin a fait à Vienne ? Si tu consideres le but, les plus prompts essais ne doivent-ils pas accélérer les succès ? Si tu compares les moyens, n'est-il pas plus honnête encore de s'avancer par ses talens que par ses amis ? Si tu songes..... ah ! cette mer !..... un plus long trajet..... j'aimerois mieux l'Angleterre, si Paris étoit au-delà.

A propos de cette grande ville, oserai-je relever une affectation que je remarque dans tes lettres ? Toi qui me parlois des Valaisanes avec tant de plaisir, pourquoi ne me dis-tu rien des Parisiennes ? Ces femmes galantes et célebres valent-elles moins la peine d'être dépeintes que quelques montagnardes simples et grossieres ?

Crains-tu peut-être de me donner de l'inquiétude par le tableau des plus séduisantes personnes de l'univers? Désabuse-toi, mon ami; ce que tu peux faire de pis pour mon repos est de ne me point parler d'elles; et quoi que tu m'en puisses dire, ton silence à leur égard m'est beaucoup plus suspect que tes éloges.

Je serois bien aise aussi d'avoir un petit mot sur l'opéra de Paris, dont on dit ici des merveilles (1); car enfin la musique peut être mauvaise, et le spectacle avoir ses beautés; s'il n'en a pas, c'est un sujet pour ta médisance, et du moins tu n'offenseras personne.

Je ne sais si c'est la peine de te dire qu'à l'occasion de la noce, il m'est encore venu ces jours passés deux épouseurs, comme par rendez-vous. L'un d'Yverdun, gîtant, chassant de château en château; l'autre du

(1) J'aurois bien mauvaise opinion de ceux qui, connoissant le caractere et la situation de Julie, ne devineroient pas à l'instant que cette curiosité ne vient point d'elle. On verra bientôt que son amant n'y a pas été trompé; s'il l'eût été, il ne l'auroit plus aimée.

pays Allemand par le coche de Berne. Le premier est une maniere de petit-maître, parlant assez résolument pour faire trouver ses reparties spirituelles à ceux qui n'en écoutent que le ton. L'autre est un grand nigaud timide, non de cette aimable timidité qui vient de la crainte de déplaire, mais de l'embarras d'un sot qui ne sait que dire, et du mal-aise d'un libertin qui ne se sent pas à sa place auprès d'une honnête fille. Sachant très-positivement les intentions de mon pere au sujet de ces deux messieurs, j'use avec plaisir de la liberté qu'il me laisse de les traiter à ma fantaisie, et je ne crois pas que cette fantaisie laisse durer long-tems celle qui les amene. Je les hais d'oser attaquer un cœur où tu regnes, sans armes pour te le disputer ; s'ils en avoient, je les haïrois davantage encore, mais où les prendroient-ils, eux et d'autres, et tout l'univers ? Non, non, sois tranquille, mon aimable ami ; quand je retrouverois un mérite égal au tien, quand il se présenteroit un autre toi-même, encore le premier venu seroit-il le seul écouté. Ne t'inquiete donc point de ces deux es-

peces dont je daigne à peine te parler. Quel plaisir j'aurois à leur mesurer deux doses de dégoût si parfaitement égales qu'ils prissent la résolution de partir ensemble comme ils sont venus, et que je pusse t'apprendre à la fois le départ de tous deux.

M. de Crouzas vient de nous donner une réfutation des épîtres de Pope, que j'ai lue avec ennui. Je ne sais pas au vrai lequel des deux auteurs a raison; mais je sais bien que le livre de M. de Crouzas ne fera jamais faire une bonne action, et qu'il n'y a rien de bon qu'on ne soit tenté de faire en quittant celui de Pope. Je n'ai point, pour moi, d'autre maniere de juger de mes lectures que de sonder les dispositions où elles laissent mon ame, et j'imagine à peine quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien. (1)

Adieu, mon trop cher ami; je ne voudrois pas finir sitôt, mais on m'attend, on m'appelle. Je te quitte à regret, car je

---

(1) Si le lecteur approuve cette regle, et qu'il s'en serve pour juger ce recueil, l'éditeur n'appellera pas de son jugement.

suis gaie, et j'aime à partager avec toi mes plaisirs ; ce qui les anime et les redouble est que ma mere se trouve mieux depuis quelques jours ; elle s'est senti assez de force pour assister au mariage, et servir de mere à sa niece, ou plutôt à sa seconde fille. La pauvre Claire en a pleuré de joie. Juge de moi, qui, méritant si peu de la conserver, tremble toujours de la perdre. En vérité elle fait les honneurs de la fête avec autant de grace que dans sa plus parfaite santé ; il semble même qu'un reste de langueur rende sa naïve politesse encore plus touchante. Non, jamais cette incomparable mere ne fut si bonne, si charmante, si digne d'être adorée !... Sais-tu qu'elle a demandé plusieurs fois de tes nouvelles à M. d'Orbe ? Quoiqu'elle ne me parle point de toi, je n'ignore pas qu'elle t'aime, et que si jamais elle étoit écoutée, ton bonheur et le mien seroit son premier ouvrage. Ah ! si ton cœur sait être sensible, qu'il a besoin de l'être, et qu'il a de dettes à payer !

LETTRE XIX.

A JULIE.

TIENS, ma Julie, gronde-moi, querelle-moi, bats-moi, je souffrirai tout, mais je n'en continuerai pas moins à te dire ce que je pense. Qui sera le dépositaire de tous mes sentimens, si ce n'est toi qui les éclaires, et avec qui mon cœur se permettroit-il de parler, si tu refusois de l'entendre ? Quand je te rends compte de mes observations et de mes jugemens, c'est pour que tu les corriges, non pour que tu les approuves ; et plus je puis commettre d'erreurs, plus je dois me presser de t'en instruire. Si je blâme les abus qui me frappent dans cette grande ville, je ne m'en excuserai point sur ce que je t'en parle en confidence ; car je ne dis jamais rien d'un tiers que je ne sois prêt à lui dire en face, et dans tout ce que je t'écris des Parisiens, je ne fais que répéter ce que je leur dis tous les jours à eux-mêmes. Ils ne m'en

savent point mauvais gré ; ils conviennent de beaucoup de choses. Ils se plaignoient de notre Muralt, je le crois bien ; on voit, on sent combien il les hait, jusque dans les éloges qu'il leur donne, et je suis bien trompé si même dans ma critique on n'apperçoit le contraire. L'estime et la reconnoissance que m'inspirent leurs bontés ne font qu'augmenter ma franchise : elle peut n'être pas inutile à quelques-uns, et, à la maniere dont tous supportent la vérité dans ma bouche, j'ose croire que nous sommes dignes, eux de l'entendre, et moi de la dire. C'est en cela, ma Julie, que la vérité qui blâme est plus honorable que la vérité qui loue ; car la louange ne sert qu'à corrompre ceux qui la goûtent, et les plus indignes en sont toujours les plus affamés ; mais la censure est utile, et le mérite seul sait la supporter. Je te le dis du fond de mon cœur, j'honore le François comme le seul peuple qui aime véritablement les hommes et qui soit bienfaisant par caractere ; mais c'est pour cela même que j'en suis moins disposé à lui accorder cette admiration générale à laquelle il prétend même

pour les défauts qu'il avoue. Si les François n'avoient point de vertus, je n'en dirois rien ; s'ils n'avoient point de vices, ils ne seroient pas hommes : ils ont trop de côtés louables pour être toujours loués.

Quant aux tentatives dont tu me parles, elles me sont impraticables, parce qu'il faudroit employer pour les faire des moyens qui ne me conviennent pas, et que tu m'as interdits toi-même. L'austérité républicaine n'est pas de mise en ce pays ; il y faut des vertus plus flexibles, et qui sachent mieux se plier aux intérêts des amis et des protecteurs. Le mérite est honoré, j'en conviens ; mais ici les talens qui menent à la réputation ne sont point ceux qui menent à la fortune ; et quand j'aurois le malheur de posséder ces derniers, Julie se résoudroit-elle à devenir la femme d'un parvenu ? En Angleterre, c'est tout autre chose, et quoique les mœurs y vaillent peut-être encore moins qu'en France, cela n'empêche pas qu'on n'y puisse parvenir par des chemins plus honnêtes, parce que le peuple ayant plus de part au gouvernement, l'estime publique y est un plus

grand moyen de crédit. Tu n'ignores pas que le projet de milord Edouard est d'employer cette voie en ma faveur, et le mien de justifier son zele. Le lieu de la terre où je suis le plus loin de toi est celui où je ne puis rien faire qui m'en rapproche. O Julie! s'il est difficile d'obtenir ta main, il l'est bien plus de la mériter, et voilà la noble tâche que l'amour m'impose.

Tu m'ôtes d'une grande peine, en me donnant de meilleures nouvelles de ta mere. Je t'en voyois déja si inquiete, avant mon départ, que je n'osai te dire ce que j'en pensois; mais je la trouvois maigrie, changée, et je redoutois quelque maladie dangereuse. Conserve-la moi, parce qu'elle m'est chere, parce que mon cœur l'honore, parce que ses bontés font mon unique espérance, et sur-tout parce qu'elle est mere de ma Julie.

Je te dirai, sur les deux épouseurs, que je n'aime point ce mot, même par plaisanterie. Du reste le ton dont tu me parles d'eux m'empêche de les craindre, et je ne hais plus ces infortunés, puisque tu crois les haïr. Mais j'admire ta simplicité de

penser connoître la haine. Ne vois-tu pas que c'est l'amour dépité que tu prends pour elle? Ainsi murmure la blanche colombe dont on poursuit le bien-aimé. Va, Julie, va, fille incomparable, quand tu pourras haïr quelque chose, je pourrai cesser de t'aimer.

P. S. Que je te plains d'être obsédée par ces deux importuns! Pour l'amour de toi-même, hâte-toi de les renvoyer.

LETTRE XX.

DE JULIE.

Mon ami, j'ai remis à M. d'Orbe un paquet qu'il s'est chargé de t'envoyer à l'adresse de M. Silvestre chez qui tu pourras le retirer; mais je t'avertis d'attendre pour l'ouvrir que tu sois seul et dans ta chambre. Tu trouveras dans ce paquet un petit meuble à ton usage.

C'est une espece d'amulette que les amans portent volontiers. La maniere de s'en servir

est bizarre, il faut la contempler tous les matins un quart-d'heure, jusqu'à ce qu'on se sente pénétré d'un certain attendrissement. Alors on l'applique sur ses yeux, sur sa bouche et sur son cœur; cela sert, dit-on, de préservatif durant la journée contre le mauvais air du pays galant. On attribue encore à ces sortes de talismans une vertu électrique très-singuliere, mais qui n'agit qu'entre les amans fideles. C'est de communiquer à l'un l'impression des baisers de l'autre à plus de cent lieues de là. Je ne garantis pas le succès de l'expérience; je sais seulement qu'il ne tient qu'à toi de la faire.

Tranquillise-toi sur les deux galans ou prétendans, ou comme tu voudras les appeller; car désormais le nom ne fait plus rien à la chose. Ils sont partis: qu'ils aillent en paix; depuis que je ne les vois plus, je ne les hais plus.

LETTRE XXI.

A JULIE.

TU l'as voulu, Julie, il faut donc te les dépeindre ces aimables Parisiennes? Orgueilleuse! cet hommage manquoit à tes charmes. Avec toute ta feinte jalousie, avec ta modestie et ton amour, je vois plus de vanité que de crainte cachée sous cette curiosité. Quoi qu'il en soit, je serai vrai : je puis l'être; je le serois de meilleur cœur si j'avois davantage à louer. Que ne sont-elles cent fois plus charmantes! que n'ont-elles assez d'attraits pour rendre un nouvel honneur aux tiens!

Tu te plaignois de mon silence? Hé mon Dieu, que t'aurois-je dit? En lisant cette lettre, tu sentiras pourquoi j'aimois à te parler des Valaisanes tes voisines, et pourquoi je ne te parlois point des femmes de ce pays. C'est que les unes me rappelloient à toi sans cesse, et que les autres..... lis, et puis tu

me jugeras. Au reste, peu de gens pensent comme moi des dames Françoises, si même je ne suis sur leur compte tout-à-fait seul de mon avis. C'est sur quoi l'équité m'oblige à te prévenir, afin que tu saches que je te les représente, non peut-être comme elles sont, mais comme je les vois. Malgré cela, si je suis injuste envers elles, tu ne manqueras pas de me censurer encore, et tu seras plus injuste que moi; car tout le tort en est à toi seule.

Commençons par l'extérieur. C'est à quoi s'en tiennent la plupart des observateurs. Si je les imitois en cela, les femmes de ce pays auroient trop à s'en plaindre; elles ont un extérieur de caractere aussi-bien que de visage; et, comme l'un ne leur est guere plus favorable que l'autre, on leur fait tort en ne les jugeant que par-là. Elles sont tout au plus passables de figure, et généralement plutôt mal que bien; je laisse à part les exceptions. Menues plutôt que bien faites, elles n'ont pas la taille fine, aussi s'attachent-elles volontiers aux modes qui la déguisent; en quoi je trouve assez simples les femmes des autres pays,

de vouloir bien imiter des modes faites pour cacher des défauts qu'elles n'ont pas.

Leur démarche est aisée et commune ; leur port n'a rien d'affecté, parce qu'elles n'aiment point à se gêner ; mais elles ont naturellement une certaine DISINVOLTURA qui n'est pas dépourvue de graces, et qu'elles se piquent souvent de pousser jusqu'à l'étourderie. Elles ont le teint médiocrement blanc, et sont communément un peu maigres, ce qui ne contribue pas à leur embellir la peau. A l'égard de la gorge, c'est l'autre extrémité des Valaisanes. Avec des corps fortement serrés, elles tâchent d'en imposer sur la consistance ; il y a d'autres moyens d'en imposer sur la couleur. Quoique je n'aie apperçu ces objets que de fort loin, l'inspection en est si libre, qu'il reste peu de chose à deviner. Ces dames paroissent mal entendre en cela leurs intérêts ; car pour peu que le visage soit agréable, l'imagination du spectateur les serviroit au surplus beaucoup mieux que ses yeux ; et, suivant le philosophe gascon, la faim entiere est bien plus âpre que celle

qu'on a déja rassasiée, au moins pour un sens.

Leurs traits sont peu réguliers ; mais si elles ne sont pas belles, elles ont de la physionomie qui supplée à la beauté, et l'éclipse quelquefois. Leurs yeux vifs et brillans ne sont pourtant ni pénétrans ni doux : quoiqu'elles prétendent les animer à force de rouge, l'expression qu'elles leur donnent par ce moyen tient plus du feu de la colere que de celui de l'amour ; naturellement ils n'ont que de la gaieté, ou s'ils semblent quelquefois demander un sentiment tendre, ils ne le promettent jamais. (1)

Elles se mettent si bien, ou du moins elles en ont tellement la réputation, qu'elles servent en cela, comme en tout, de modele au reste de l'Europe. En effet, on ne peut employer avec plus de goût un habillement plus bizarre. Elles sont de toutes les femmes

(1) Parlons pour nous, mon cher philosophe : pourquoi d'autres ne seroient-ils pas plus heureux? Il n'y a qu'une coquette qui promet à tout le monde ce qu'elle ne doit tenir qu'à un seul.

les moins asservies à leurs propres modes. La mode domine les provinciales ; mais les Parisiennes dominent la mode, et la savent plier chacune à son avantage. Les premieres sont comme des copistes ignorans et serviles qui copient jusqu'aux fautes d'orthographe ; les autres sont des auteurs qui copient en maîtres, et savent rétablir les mauvaises leçons.

Leur parure est plus recherchée que magnifique ; il y regne plus d'élégance que de richesse. La rapidité des modes qui vieillit tout d'une année à l'autre, la propreté qui leur fait aimer à changer souvent d'ajustement, les préservent d'une somptuosité ridicule ; elles n'en dépensent pas moins, mais leur dépense est mieux entendue : au lieu d'habits rapés et superbes comme en Italie, on voit ici des habits plus simples et toujours frais. Les deux sexes ont à cet égard la même délicatesse, et ce goût me fait grand plaisir. J'aime fort à ne voir ni galons ni taches. Il n'y a point de peuple, excepté le nôtre, où les femmes sur-tout portent moins de dorure. On voit les mêmes étoffes dans tous les états,

et l'on auroit peine à distinguer une duchesse d'une bourgeoise, si la premiere n'avoit l'art de trouver des distinctions que l'autre n'oseroit imiter. Or, ceci semble avoir sa difficulté ; car quelque mode qu'on prenne à la cour, cette mode est suivie à l'instant à la ville, et il n'en est pas des bourgeoises de Paris comme des provinciales et des étrangeres, qui ne sont jamais qu'à la mode qui n'est plus. Il n'en est pas encore comme dans les autres pays, où les plus grands étant aussi les plus riches, leurs femmes se distinguent par un luxe que les autres ne peuvent égaler. Si les femmes de la cour prenoient ici cette voie, elles seroient bientôt effacées par celles des financiers.

Qu'ont-elles donc fait ? elles ont choisi des moyens plus sûrs, plus adroits, et qui marquent plus de réflexion. Elles savent que des idées de pudeur et de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple. C'est là ce qui leur a suggéré des modes inimitables. Elles ont vu que le peuple avoit en horreur le rouge, qu'il s'obstine à nommer grossiérement du fard ; elles

se sont appliqué quatre doigts, non de fard, mais de rouge ; car, le mot changé, la chose n'est plus la même. Elles ont vu qu'une gorge découverte est en scandale au public ; elles ont largement échancré leurs corps. Elles ont vu..... oh ! bien des choses, que ma Julie, toute demoiselle qu'elle est, ne verra sûrement jamais ! Elles ont mis dans leurs manieres le même esprit qui dirige leur ajustement. Cette pudeur charmante qui distingue, honore, et embellit ton sexe, leur a paru vile et roturiere ; elles ont animé leur geste et leur propos d'une noble impudence, et il n'y a point d'honnête homme à qui leur regard assuré ne fasse baisser les yeux. C'est ainsi que cessant d'être femmes, de peur d'être confondues avec les autres femmes, elles préferent leur rang à leur sexe, et imitent les filles de joie, afin de n'être pas imitées.

J'ignore jusqu'où va cette imitation de leur part ; mais je sais qu'elles n'ont pu tout-à-fait éviter celle qu'elles vouloient prévenir. Quant au rouge et aux corps échancrés, ils ont fait tout le progrès qu'ils pouvoient faire. Les femmes de la ville ont

mieux aimé renoncer à leurs couleurs naturelles et aux charmes que pouvoit leur prêter l'AMOROSO PENSIER des amans, que de rester mises comme des bourgeoises ; et si cet exemple n'a point gagné les moindres états, c'est qu'une femme à pied dans un pareil équipage n'est pas trop en sûreté contre les insultes de la populace. Ces insultes sont le cri de la pudeur révoltée ; et dans cette occasion, comme en beaucoup d'autres, la brutalité du peuple, plus honnête que la bienséance des gens polis, retient peut-être ici cent mille femmes dans les bornes de la modestie ; c'est précisément ce qu'ont prétendu les adroites inventrices de ces modes.

Quant au maintien soldatesque et au ton grenadier, il frappe moins, attendu qu'il est plus universel, et il n'est guere sensible qu'aux nouveaux débarqués. Depuis le fauxbourg Saint-Germain jusqu'aux halles, il y a peu de femmes à Paris dont l'abord, le regard ne soit d'une hardiesse à déconcerter quiconque n'a rien vu de semblable dans son pays ; et de la surprise où jettent ces nouvelles manieres naît cet

air gauche qu'on reproche aux étrangers. C'est encore pis sitôt qu'elles ouvrent la bouche. Ce n'est point la voix douce et mignarde de nos Vaudoises, c'est un certain accent dur, aigre, interrogatif, impérieux, moqueur, et plus fort que celui d'un homme. S'il reste dans leur ton quelque grace de leur sexe, leur maniere intrépide et curieuse de fixer les gens achieve de l'éclipser. Il semble qu'elles se plaisent à jouir de l'embarras qu'elles donnent à ceux qui les voient pour la premiere fois; mais il est à croire que cet embarras leur plairoit moins, si elles en démêloient mieux la cause.

Cependant, soit prévention de ma part en faveur de la beauté, soit instinct de la sienne à se faire valoir, les belles femmes me paroissent en général un peu plus modestes, et je trouve plus de décence dans leur maintien. Cette réserve ne leur coûte guere; elles sentent bien leurs avantages, elles savent qu'elles n'ont pas besoin d'agaceries pour nous attirer. Peut-être aussi que l'impudence est plus sensible et choquante, jointe à la laideur, et il est

sûr qu'on couvriroit plutôt de soufflets que de baisers un laid visage effronté ; au lieu qu'avec la modestie il peut exciter une tendre compassion qui mene quelquefois à l'amour. Mais quoiqu'en général on remarque ici quelque chose de plus doux dans le maintien des jolies personnes, il y a encore tant de minauderies dans leurs manieres, et elles sont toujours si visiblement occupées d'elles-mêmes, qu'on n'est jamais exposé dans ce pays à la tentation qu'avoit quelquefois M. de Muralt auprès des Angloises, de dire à une femme qu'elle est belle, pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

La gaieté naturelle à la nation, ni le desir d'imiter les grands airs, ne sont pas les seules causes de cette liberté de propos et de maintien qu'on remarque ici dans les femmes. Elle paroît avoir une racine plus profonde dans les mœurs par le mélange indiscret et continuel des deux sexes, qui fait contracter à chacun d'eux l'air, le langage et les manieres de l'autre. Nos Suissesses aiment à se rassembler entre elles, elles y vivent dans une douce fami-

liarité (1) ; et, quoiqu'apparemment elles ne haïssent pas le commerce des hommes, il est certain que la présence de ceux-ci jette une espece de contrainte dans cette petite gynécocratie. A Paris c'est tout le contraire ; les femmes n'aiment à vivre qu'avec les hommes ; elles ne sont à leur aise qu'avec eux. Dans chaque société, la maîtresse de la maison est presque toujours seule au milieu d'un cercle d'hommes. On a peine à concevoir d'où tant d'hommes peuvent se répandre par-tout ; mais Paris est plein d'aventuriers et de célibataires qui passent leur vie à courir de maison en maison ; et les hommes semblent, comme les especes, se multiplier par la circulation. C'est donc là qu'une femme apprend à parler, agir et penser comme eux, et eux comme elle. C'est là qu'unique objet de leurs petites galanteries, elle jouit paisiblement de ces insultans hommages auxquels

(1) Tout cela est fort changé. Par les circonstances, ces lettres ne semblent écrites que depuis quelques vingtaines d'années. Aux mœurs, au style, on les croiroit de l'autre siecle.

on ne daigne pas même donner un air de bonne foi. Qu'importe ? sérieusement ou par plaisanterie, on s'occupe d'elle, et c'est tout ce qu'elle veut. Qu'une autre femme survienne, à l'instant le ton de cérémonie succede à la familiarité ; les grands airs commencent, l'attention des hommes se partage, et l'on se tient mutuellement dans une secrete gêne dont on ne sort plus qu'en se séparant.

Les femmes de Paris aiment à voir les spectacles, c'est-à-dire, à y être vues ; mais leur embarras, chaque fois qu'elles y veulent aller, est de trouver une compagne ; car l'usage ne permet à aucune femme d'y aller seule en grande loge, pas même avec son mari, pas même avec un autre homme *. On ne sauroit dire combien, dans ce pays si sociable, ces parties sont difficiles à former ; de dix qu'on en projette, il en manque neuf ; le desir d'aller au spectacle les fait lier, l'ennui d'y aller ensemble les fait rompre. Je crois que les femmes pourroient abroger aisément cet usage

* Cet usage est changé aussi. *N. de l'Edit.*

inepte ; car où est la raison de ne pouvoir se montrer seule en public ? Mais c'est peut-être ce défaut de raison qui le conserve. Il est bon de tourner autant qu'on peut les bienséances sur des choses où il seroit inutile d'en manquer. Que gagneroit une femme au droit d'aller sans compagne à l'opéra? Ne vaut-il pas mieux réserver ce droit pour recevoir en particulier ses amis ?

Il est sûr que mille liaisons secretes doivent être le fruit de leur maniere de vivre éparses et isolées parmi tant d'hommes. Tout le monde en convient aujourd'hui, et l'expérience a détruit l'absurde maxime de vaincre les tentations en les multipliant. On ne dit donc plus que cet usage est plus honnête, mais qu'il est plus agréable ; et c'est ce que je ne crois pas plus vrai : car quel amour peut régner où la pudeur est en dérision? et quel charme peut avoir une vie privée à la fois d'amour et d'honnêteté? Aussi, comme le grand fléau de tous ces gens si dissipés est l'ennui, les femmes se soucient-elles moins d'être aimées qu'amusées : la galanterie et les soins valent mieux

que l'amour auprès d'elles ; et, pourvu qu'on soit assidu, peu leur importe qu'on soit passionné. Les mots mêmes d'AMOUR et d'AMANT sont bannis de l'intime société des deux sexes, et relégués, avec ceux de CHAÎNE et de FLAMME, dans les romans qu'on ne lit plus.

Il semble que tout l'ordre des sentimens naturels soit ici renversé. Le cœur n'y forme aucune chaîne ; il n'est point permis aux filles d'en avoir un. Ce droit est réservé aux seules femmes mariées, et n'exclut du choix personne que leurs maris. Il vaudroit mieux qu'une mere eût vingt amans que sa fille un seul. L'adultere n'y révolte point ; on n'y trouve rien de contraire à la bienséance. Les romans les plus décens, ceux que tout le monde lit pour s'instruire, en sont pleins, et le désordre n'est plus blâmable, sitôt qu'il est joint à l'infidélité. O Julie ! telle femme, qui n'a pas craint de souiller cent fois le lit conjugal, oseroit d'une bouche impure accuser nos chastes amours, et condamner l'union de deux cœurs sinceres qui ne surent jamais manquer de foi. On diroit que le mariage n'est pas à Paris de la même

nature que par-tout ailleurs. C'est un sacrement, à ce qu'ils prétendent, et ce sacrement n'a pas la force des moindres contrats civils : il semble n'être que l'accord de deux personnes libres qui conviennent de demeurer ensemble, de porter le même nom, de reconnoître les mêmes enfans, mais qui n'ont au surplus aucune sorte de droit l'une sur l'autre ; et un mari, qui s'aviseroit de contrôler ici la mauvaise conduite de sa femme, n'exciteroit pas moins de murmures que celui qui souffriroit chez nous le désordre public de la sienne. Les femmes, de leur côté, n'usent pas de rigueur envers leurs maris, et l'on ne voit pas encore qu'elles les fassent punir d'imiter leurs infidélités. Au reste, comment attendre de part et d'autre un effet plus honnête d'un lien où le cœur n'a point été consulté ? Qui n'épouse que la fortune ou l'état, ne doit rien à la personne.

L'amour même, l'amour a perdu ses droits, et n'est pas moins dénaturé que le mariage. Si les époux sont ici des garçons et des filles qui demeurent ensemble pour vivre avec plus de liberté, les amans sont

des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment. Le cœur n'a que faire à ces liaisons ; on n'y consulte que la commodité et certaines convenances extérieures. C'est, si l'on veut, se connoître, vivre ensemble, s'arranger, se voir, moins encore s'il est possible. Une liaison de galanterie dure un peu plus qu'une visite ; c'est un recueil de jolis entretiens et de jolies lettres pleines de portraits, de maximes, de philosophie et de bel-esprit. A l'égard du physique, il n'exige pas tant de mystere ; on a très-sensément trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la facilité de les satisfaire : la premiere venue, le premier venu, l'amant, ou un autre, un homme est toujours un homme ; tous sont presque également bons, et il y a du moins à cela de la conséquence ; car pourquoi seroit-on plus fidelle à l'amant qu'au mari ? Et puis, à certain âge, tous les hommes sont à-peu-près le même homme, toutes les femmes la même femme ; toutes ces poupées sortent de chez la même marchande de modes, et il n'y a guere

d'autre choix à faire que ce qui tombe le plus commodément sous la main.

Comme je ne sais rien de ceci par moi-même, on m'en a parlé sur un ton si extraordinaire, qu'il ne m'a pas été possible de bien entendre ce qu'on m'en a dit. Tout ce que j'en ai conçu, c'est que, chez la plupart des femmes, l'amant est comme un des gens de la maison ; s'il ne fait pas son devoir, on le congédie, et l'on en prend un autre ; s'il trouve mieux ailleurs, ou s'ennuie du métier, il quitte, et l'on en prend un autre. Il y a, dit-on, des femmes assez capricieuses pour essayer même du maître de la maison ; car enfin c'est encore une espece d'homme. Cette fantaisie ne dure pas ; quand elle est passée, on le chasse, et l'on en prend un autre ; ou, s'il s'obstine, on le garde, et l'on en prend un autre.

Mais, disois-je à celui qui m'expliquoit ces étranges usages, comment une femme vit-elle ensuite avec tous ces autres-là, qui ont ainsi pris ou reçu leur congé? Bon! reprit-il, elle n'y vit point. On ne se voit plus ; on ne se connoît plus. Si jamais la

fantaisie prenoit de renouer, on auroit une nouvelle connoissance à faire, et ce seroit beaucoup qu'on se souvînt de s'être vus. Je vous entends, lui dis-je; mais j'ai beau réduire ces exagérations, je ne conçois pas comment, après une union si tendre, on peut se voir de sang froid; comment le cœur ne palpite pas au nom de ce qu'on a une fois aimé; comment on ne tressaillit pas à sa rencontre! Vous me faites rire, interrompit-il, avec vos tressaillemens! Vous voudriez donc que nos femmes ne fissent autre chose que tomber en syncope!

Supprime une partie de ce tableau trop chargé sans doute; place Julie à côté du reste, et souviens-toi de mon cœur: je n'ai rien de plus à te dire.

Il faut cependant l'avouer; plusieurs de ces impressions désagréables s'effacent par l'habitude. Si le mal se présente avant le bien, il ne l'empêche pas de se montrer à son tour; les charmes de l'esprit et du naturel font valoir ceux de la personne. La premiere répugnance vaincue devient bientôt un sentiment contraire. C'est l'autre point de vue du tableau, et la justice

ne permet pas de ne l'exposer que par le côté désavantageux.

C'est le premier inconvénient des grandes villes que les hommes y deviennent autres que ce qu'ils sont, et que la société leur donne, pour ainsi dire, un être différent du leur. Cela est vrai, sur-tout à Paris, et sur-tout à l'égard des femmes, qui tirent des regards d'autrui la seule existence dont elles se soucient. En abordant une dame dans une assemblée, au lieu d'une Parisienne que vous croyez voir, vous ne voyez qu'un simulacre de la mode. Sa hauteur, son ampleur, sa démarche, sa taille, sa gorge, ses couleurs, son air, son regard, ses propos, ses manieres, rien de tout cela n'est à elle; et si vous la voyiez dans son état naturel, vous ne pourriez la reconnoître. Or, cet échange est rarement favorable à celles qui le font, et, en général, il n'y a guere à gagner à tout ce qu'on substitue à la nature. Mais on ne l'efface jamais entiérement; elle s'échappe toujours par quelque endroit, et c'est dans une certaine adresse à la saisir que consiste l'art d'observer. Cet art n'est pas

difficile vis-à-vis des femmes de ce pays ; car, comme elles ont plus de naturel qu'elles ne croient en avoir, pour peu qu'on les fréquente assidument, pour peu qu'on les détache de cette éternelle représentation qui leur plaît si fort, on les voit bientôt comme elles sont, et c'est alors que toute l'aversion qu'elles ont d'abord inspirée se change en estime et en amitié.

Voilà ce que j'eus occasion d'observer la semaine derniere dans une partie de campagne, où quelques femmes nous avoient assez étourdiment invités, moi et quelques autres nouveaux débarqués, sans trop s'assurer que nous leur convenions, ou peut-être pour avoir le plaisir d'y rire de nous à leur aise. Cela ne manqua pas d'arriver le premier jour. Elles nous accablerent d'abord de traits plaisans et fins, qui, tombant toujours sans rejaillir, épuiserent bientôt leur carquois. Alors elles s'exécuterent de bonne grace, et, ne pouvant nous amener à leur ton, elles furent réduites à prendre le nôtre. Je ne sais si elles se trouverent bien de cet échange ; pour moi, je m'en trouvai à merveille ; je vis avec

surprise que je m'éclairois plus avec elles que je n'aurois fait avec beaucoup d'hommes. Leur esprit ornoit si bien le bon sens, que je regrettois ce qu'elles en avoient mis à le défigurer, et que je déplorois, en jugeant mieux des femmes de ce pays, que tant d'aimables personnes ne manquassent de raison que parce qu'elles ne vouloient pas en avoir. Je vis aussi que les graces familieres et naturelles effaçoient insensiblement les airs apprêtés de la ville ; car, sans y songer, on prend des manieres assortissantes aux choses qu'on dit, et il n'y a pas moyen de mettre à des discours sensés les grimaces de la coquetterie. Je les trouvai plus jolies depuis qu'elles ne cherchoient plus tant à l'être, et je sentis qu'elles n'avoient besoin pour plaire que de ne se pas déguiser. J'osai soupçonner sur ce fondement que Paris, ce prétendu siége du goût, est peut-être le lieu du monde où il y en a le moins, puisque tous les soins qu'on y prend pour plaire défigurent la véritable beauté.

Nous restâmes ainsi quatre ou cinq jours ensemble, contens les uns des autres et

de nous-mêmes. Au lieu de passer en revue Paris et ses folies, nous l'oubliâmes. Tout notre soin se bornoit à jouir entre nous d'une société agréable et douce. Nous n'eûmes besoin ni de satires ni de plaisanteries pour nous mettre de bonne humeur, et nos ris n'étoient pas de raillerie, mais de gaieté, comme ceux de ta cousine.

Une autre chose acheva de me faire changer d'avis sur leur compte. Souvent, au milieu de nos entretiens les plus animés, on venoit dire un mot à l'oreille de la maîtresse de la maison. Elle sortoit, alloit se renfermer pour écrire, et ne rentroit de longtems. Il étoit aisé d'attribuer ces éclipses à quelque correspondance de cœur, ou de celles qu'on appelle ainsi. Une autre femme en glissa légérement un mot qui fut assez mal reçu ; ce qui me fit juger que si l'absente manquoit d'amans, elle avoit au moins des amis. Cependant la curiosité m'ayant donné quelque attention, quelle fut ma surprise en apprenant que ces prétendus grisons de Paris étoient des paysans de la paroisse, qui venoient dans leurs calamités implorer la protection de leur dame ! L'un

surchargé de tailles à la décharge d'un plus riche ; l'autre enrôlé dans la milice, sans égard pour son âge et pour ses enfans (1) ; l'autre écrasé d'un puissant voisin par un procès injuste ; l'autre ruiné par la grêle, et dont on exigeoit le bail à la rigueur. Enfin tous avoient quelque grace à demander, tous étoient patiemment écoutés, on n'en rebutoit aucun ; et le tems attribué aux billets doux étoit employé à écrire en faveur de ces malheureux. Je ne saurois te dire avec quel étonnement j'appris, et le plaisir que prenoit une femme si jeune et si dissipée à remplir ces aimables devoirs, et combien peu elle y mettoit d'ostentation. Comment? disois-je tout attendri, quand ce seroit Julie, elle ne feroit pas autrement ! Dès cet instant, je ne l'ai plus regardée qu'avec respect, et tous ses défauts sont effacés à mes yeux.

Sitôt que mes recherches se sont tournées de ce côté, j'ai appris mille choses

(1) On a vu cela dans l'autre guerre ; mais non dans celle-ci, que je sache. On épargne les hommes mariés, et l'on en fait ainsi marier beaucoup.

à l'avantage de ces mêmes femmes que j'avois d'abord trouvées si insupportables. Tous les étrangers conviennent unanimement qu'en écartant les propos à la mode, il n'y a point de pays au monde où les femmes soient plus éclairées, parlent en général plus sensément, plus judicieusement, sachent donner au besoin de meilleurs conseils. Otons le jargon de la galanterie et du bel-esprit, quel parti tirerons-nous de la conversation d'une Espagnole, d'une Italienne, d'une Allemande? Aucun; et tu sais, Julie, ce qu'il en est communément de nos Suissesses. Mais qu'on ose passer pour peu galans, et tirer les Françoises de cette forteresse, dont à la vérité elles n'aiment guere à sortir, on trouve encore à qui parler en rase campagne, et l'on croit combattre avec des hommes, tant elles savent s'armer de raison et faire de nécessité vertu. Quant au bon caractere, je ne citerai point le zele avec lequel elles servent leurs amis; car il peut régner en cela une certaine chaleur d'amour-propre qui soit de tous les pays : mais quoiqu'ordinairement elles n'aiment qu'elles-mêmes,

une longue habitude, quand elles ont assez de constance pour l'acquérir, leur tient lieu d'un sentiment assez vif : celles qui peuvent supporter un attachement de dix ans le gardent ordinairement toute leur vie, et elles aiment les vieux amis plus tendrement, plus sûrement au moins que leurs jeunes amans.

Une remarque assez commune, qui semble être à la charge des femmes, est qu'elles font tout en ce pays, et par conséquent plus de mal que de bien ; mais ce qui les justifie est qu'elles font le mal poussées par les hommes, et le bien de leur propre mouvement. Ceci ne contredit point ce que je disois ci-devant, que le cœur n'entre pour rien dans le commerce des deux sexes ; car la galanterie françoise a donné aux femmes un pouvoir universel qui n'a besoin d'aucun tendre sentiment pour se soutenir. Tout dépend d'elles ; rien ne se fait que par elles, ou pour elles ; l'Olympe et le Parnasse, la Gloire et la Fortune, sont également sous leurs loix. Les livres n'ont de prix, les auteurs n'ont d'estime, qu'autant qu'il plaît aux femmes de leur en

accorder ; elles décident souverainement des plus hautes connoissances, ainsi que des plus agréables. Poésie, littérature, histoire, philosophie, politique même, on voit d'abord, au style de tous les livres, qu'ils sont écrits pour amuser de jolies femmes, et on vient de mettre la bible en histoires galantes. Dans les affaires, elles ont pour obtenir ce qu'elles demandent un ascendant naturel jusque sur leurs maris, non parce qu'ils sont leurs maris, mais parce qu'ils sont hommes, et qu'il est convenu qu'un homme ne refusera rien à aucune femme, fût-ce même la sienne.

Au reste cette autorité ne suppose ni attachement ni estime, mais seulement de la politesse et de l'usage du monde ; car, d'ailleurs, il n'est pas moins essentiel à la galanterie françoise de mépriser les femmes que de les servir. Ce mépris est une sorte de titre qui leur en impose ; c'est un témoignage qu'on a assez vécu avec elles pour les connoître. Quiconque les respecteroit passeroit à leurs yeux pour un novice, un paladin, un homme qui n'a connu les femmes que dans les romans. Elles se

jugent avec tant d'équité, que les honorer seroit être indigne de leur plaire ; et la premiere qualité de l'homme à bonnes fortunes est d'être souverainement impertinent.

Quoi qu'il en soit, elles ont beau se piquer de méchanceté, elles sont bonnes en dépit d'elles, et voici à quoi sur-tout leur bonté de cœur est utile. En tout pays, les gens chargés de beaucoup d'affaires sont toujours repoussans et sans commisération; et Paris étant le centre des affaires du plus grand peuple de l'Europe, ceux qui les font sont aussi les plus durs des hommes. C'est donc aux femmes qu'on s'adresse pour avoir des graces ; elles sont le secours des malheureux ; elles ne ferment point l'oreille à leurs plaintes ; elles les écoutent, les consolent et les servent. Au milieu de la vie frivole qu'elles menent, elles savent dérober des momens à leurs plaisirs pour les donner à leur bon naturel ; et si quelques-unes font un infâme commerce des services qu'elles rendent, des milliers d'autres s'occupent tous les jours gratuitement à secourir le pauvre de leur bourse, et

l'opprimé de leur crédit. Il est vrai que leurs soins sont souvent indiscrets, et qu'elles nuisent sans scrupule au malheureux qu'elles ne connoissent pas, pour servir le malheureux qu'elles connoissent : mais comment connoître tout le monde dans un si grand pays ? et que peut faire de plus la bonté d'ame séparée de la véritable vertu, dont le plus sublime effort n'est pas tant de faire le bien que de ne jamais mal faire ? A cela près, il est certain qu'elles ont du penchant au bien, qu'elles en font beaucoup, qu'elles le font de bon cœur, que ce sont elles seules qui conservent dans Paris le peu d'humanité qu'on y voit régner encore, et que, sans elles, on verroit les hommes avides et insatiables s'y dévorer comme des loups.

Voilà ce que je n'aurois point appris, si je m'en étois tenu aux peintures des faiseurs de romans et de comédies, lesquels voient plutôt dans les femmes des ridicules qu'ils partagent, que les bonnes qualités qu'ils n'ont pas, ou qui peignent des chef-d'œuvres de vertu qu'elles se dispensent d'imiter en les traitant de chimeres, au lieu

de les encourager au bien en louant celui qu'elles font réellement. Les romans sont peut-être la derniere instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile ; je voudrois qu'alors la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans leurs écrits ; à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austere, et puis, du sein du vice, les y sussent conduire insensiblement.

Je t'en ai prévenue, je ne suis en rien de l'opinion commune sur le compte des femmes de ce pays. On leur trouve unanimement l'abord le plus enchanteur, les graces les plus séduisantes, la coquetterie la plus raffinée, le sublime de la galanterie, et l'art de plaire au souverain degré. Moi, je trouve leur abord choquant, leur coquetterie repoussante, leurs manieres sans modestie. J'imagine que le cœur doit

se fermer à toutes leurs avances, et l'on ne me persuadera jamais qu'elles puissent un moment parler de l'amour, sans se montrer également incapables d'en inspirer et d'en ressentir.

D'un autre côté, la renommée apprend à se défier de leur caractere ; elle les peint frivoles, rusées, artificieuses, étourdies, volages, parlant bien, mais ne pensant point, sentant encore moins, et dépensant ainsi tout leur mérite en vain babil. Tout cela me paroît à moi leur être extérieur comme leurs paniers et leur rouge. Ce sont des vices de parade qu'il faut avoir à Paris, et qui, dans le fond, couvrent en elles du sens, de la raison, de l'humanité, du bon naturel; elles sont moins indiscretes, moins tracassieres que chez nous, moins peut-être que par-tout ailleurs. Elles sont plus solidement instruites, et leur instruction profite mieux à leur jugement. En un mot, si elles me déplaisent par tout ce qui caractérise leur sexe, qu'elles ont défiguré, je les estime par des rapports avec le nôtre, qui nous font honneur, et je trouve qu'elles seroient cent fois plutôt

des hommes de mérite que d'aimables femmes.

Conclusion : si Julie n'eût point existé, si mon cœur eût pu souffrir quelqu'autre attachement que celui pour lequel il étoit né, je n'aurois jamais pris à Paris ma femme, encore moins ma maîtresse ; mais je m'y serois fait volontiers une amie, et ce trésor m'eût consolé, peut-être, de n'y pas trouver les deux autres. (1)

---

(1) Je me garderai de prononcer sur cette lettre ; mais je doute qu'un jugement qui donne libéralement à celles qu'il regarde des qualités qu'elles méprisent, et qui leur refuse les seules dont elles font cas, soit fort propre à être bien reçu d'elles.

LETTRE XXII.

A JULIE.

Depuis ta lettre reçue, je suis allé tous les jours chez M. Silvestre demander le petit paquet. Il n'étoit toujours point venu; et, dévoré d'une mortelle impatience, j'ai fait le voyage sept fois inutilement. Enfin la huitieme, j'ai reçu le paquet. A peine l'ai-je eu dans les mains, que, sans payer le port, sans m'en informer, sans rien dire à personne, je suis sorti comme un étourdi, et ne voyant pas le moment de rentrer chez moi, j'enfilois avec tant de précipitation des rues que je ne connoissois point, qu'au bout d'une demi-heure, cherchant la rue de Tournon où je loge, je me suis trouvé dans le Marais, à l'autre extrémité de Paris. J'ai été obligé de prendre un fiacre pour revenir plus promptement; c'est la premiere fois que cela m'est arrivé le matin pour mes affaires; je ne m'en sers même qu'à regret l'après-midi pour quelques

visites, car j'ai deux jambes fort bonnes, dont je serois bien fâché qu'un peu plus d'aisance dans ma fortune me fît négliger l'usage.

J'étois fort embarrassé dans mon fiacre avec mon paquet; je ne voulois l'ouvrir que chez moi, c'étoit ton ordre. D'ailleurs, une sorte de volupté, qui me laisse oublier la commodité dans les choses communes, me la fait rechercher avec soin dans les vrais plaisirs. Je n'y puis souffrir aucune distraction, et je veux avoir du tems et mes aises pour savourer tout ce qui me vient de toi. Je tenois donc ce paquet avec une inquiete curiosité dont je n'étois pas le maître; je m'efforçois de palper à travers les enveloppes ce qu'il pouvoit contenir, et l'on eût dit qu'il me brûloit les mains, à voir les mouvemens continuels qu'il faisoit de l'une à l'autre. Ce n'est pas qu'à son volume, à son poids, au ton de ta lettre, je n'eusse quelque soupçon de la vérité; mais le moyen de concevoir comment tu pouvois avoir trouvé l'artiste et l'occasion? Voilà ce que je ne conçois pas encore; c'est un miracle de l'amour : plus il passe ma

raison, plus il enchante mon cœur, et l'un des plaisirs qu'il me donne est celui de n'y rien comprendre.

J'arrive enfin, je vole, je m'enferme dans ma chambre, je m'assieds hors d'haleine, je porte une main tremblante sur le cachet. O premiere influence du talisman! j'ai senti palpiter mon cœur à chaque papier que j'ôtois, et je me suis bientôt trouvé tellement oppressé, que j'ai été forcé de respirer un moment sur la derniere enveloppe..... Julie!..... ô ma Julie!.... le voile est déchiré..... je te vois..... je vois tes divins attraits! ma bouche et mon cœur leur rendent le premier hommage, mes genoux fléchissent..... charmes adorés, encore une fois vous aurez enchanté mes yeux. Qu'il est prompt, qu'il est puissant, le magique effet de ces traits chéris! Non, il ne faut point, comme tu prétends, un quart-d'heure pour le sentir; une minute, un instant suffit pour arracher de mon sein mille ardens soupirs, et me rappeller avec ton image celle de mon bonheur passé. Pourquoi faut-il que la joie de posséder un si précieux trésor soit mêlée

d'une si cruelle amertume ? Avec quelle violence il me rappelle des tems qui ne sont plus ! Je crois, en le voyant, te revoir encore ; je crois me retrouver à ces momens délicieux dont le souvenir fait maintenant le malheur de ma vie, et que le ciel m'a donnés et ravis dans sa colere ! Hélas ! un instant me désabuse ; toute la douleur de l'absence se ranime et s'aigrit en m'ôtant l'erreur qui l'a suspendue, et je suis comme ces malheureux dont on n'interrompt les tourmens que pour les leur rendre plus sensibles. Dieux ! quels torrens de flammes mes avides regards puisent dans cet objet inattendu ! Oh ! comme il ranime au fond de mon cœur les mouvemens impétueux que ta présence y faisoit naître ! O Julie ! s'il étoit vrai qu'il pût transmettre à tes sens le délire et l'illusion des miens !..... Mais pourquoi ne le feroit-il pas ? Pourquoi des impressions que l'ame porte avec tant d'activité n'iroient-elles pas aussi loin qu'elle ? Ah, chere amante ! où que tu sois, quoi que tu fasses au moment où j'écris cette lettre, au moment où ton portrait reçoit tout ce que ton idolâtre amant adresse

à ta personne, ne sens-tu pas ton charmant visage inondé des pleurs de l'amour et de la tristesse? Ne sens-tu pas tes yeux, tes joues, ta bouche, ton sein, pressés, comprimés, accablés de mes ardens baisers? Ne te sens-tu pas embraser tout entiere du feu de mes levres brûlantes?.... Ciel! qu'entends-je? Quelqu'un vient.... Ah! serrons, cachons mon trésor..... un importun!..... Maudit soit le cruel qui vient troubler des transports si doux!..... Puisse-t-il ne jamais aimer!..... ou vivre loin de ce qu'il aime!

LETTRE XXIII.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

C'EST à vous, charmante cousine, qu'il faut rendre compte de l'opéra ; car bien que vous ne m'en parliez point dans vos lettres, et que Julie vous ait gardé le secret, je vois d'où lui vient cette curiosité. J'y fus une fois pour contenter la mienne ; j'y suis retourné pour vous deux autres fois. Tenez m'en quitte, je vous prie, après cette lettre. J'y puis retourner encore, y bâiller, y souffrir, y périr, pour votre service ; mais y rester éveillé et attentif, cela m'est impossible.

Avant de vous dire ce que je pense de ce fameux théâtre, que je vous rende compte de ce qu'on en dit ici ; le jugement des connoisseurs pourra redresser le mien si je m'abuse.

L'opéra de Paris passe, à Paris, pour le

spectacle le plus pompeux, le plus voluptueux, le plus admirable, qu'inventa jamais l'art humain. C'est, dit-on, le plus superbe monument de la magnificence de Louis XIV. Il n'est pas si libre à chacun que vous le pensez de dire son avis sur ce grave sujet. Ici l'on peut disputer de tout, hors de la musique et de l'opéra ; il y a du danger à manquer de dissimulation sur ce seul point ; la musique françoise se maintient par une inquisition très-sévere : la premiere chose qu'on insinue, par forme de leçon, à tous les étrangers qui viennent dans ce pays, c'est que tous les étrangers conviennent qu'il n'y a rien de si beau dans le reste du monde que l'opéra de Paris. En effet, la vérité est que les plus discrets s'en taisent, et n'osent en rire qu'entr'eux.

Il faut convenir pourtant qu'on y représente, à grands frais, non-seulement toutes les merveilles de la nature, mais beaucoup d'autres merveilles bien plus grandes, que personne n'a jamais vues ; et sûrement Pope a voulu désigner ce bizarre théâtre par celui où il dit qu'on voit pêle-mêle des dieux, des lutins, des monstres, des

rois, des bergers, des fées, de la fureur, de la joie, un feu, une gigue, une bataille et un bal.

Cet assemblage si magnifique et si bien ordonné est regardé comme s'il contenoit en effet toutes les choses qu'il représente. En voyant paroître un temple, on est saisi d'un saint respect, et, pour peu que la déesse en soit jolie, le parterre est à moitié payen. On n'est pas si difficile ici qu'à la comédie françoise. Ces mêmes spectateurs, qui ne peuvent revêtir un comédien de son personnage, ne peuvent à l'opéra séparer un acteur du sien. Il semble que les esprits se roidissent contre une illusion raisonnable, et ne s'y prêtent qu'autant qu'elle est absurde et grossiere; ou peut-être que des dieux leur coûtent moins à concevoir que des héros. Jupiter étant d'une autre nature que nous, on peut penser ce qu'on veut; mais Caton étoit un homme, et combien d'hommes ont le droit de croire que Caton ait pu exister?

L'opéra n'est donc point ici, comme ailleurs, une troupe de gens payés pour se donner en spectacle au public; ce sont,

il est vrai, des gens que le public paie, et qui se donnent en spectacle : mais tout cela change de nature, attendu que c'est une académie royale de musique, une espece de cour souveraine, qui juge sans appel dans sa propre cause, et ne se pique pas autrement de justice ni de fidélité (1). Voilà, cousine, comment, dans certains pays, l'essence des choses tient aux mots, et comment des noms honnêtes suffisent pour honorer ce qui l'est le moins.

Les membres de cette noble académie ne dérogent point. En revanche, ils sont excommuniés, ce qui est précisément le contraire de l'usage des autres pays ; mais peut-être, ayant eu le choix, aiment-ils mieux être nobles et damnés, que roturiers et bénis. J'ai vu sur le théâtre un chevalier moderne, aussi fier de son métier qu'autrefois l'infortuné Laberius fut humilié du sien, quoiqu'il le fît par force,

(1) Dit en mots plus ouverts, cela n'en seroit que plus vrai ; mais ici je suis partie, et je dois me taire. Par-tout où l'on est moins soumis aux loix qu'aux hommes, on doit savoir endurer l'injustice.

et ne récitât que ses propres ouvrages (1). Aussi l'ancien Laberius ne put-il reprendre sa place au cirque parmi les chevaliers Romains, tandis que le nouveau en trouve

---

(1) Forcé par le tyran de monter sur le théâtre, il déplora son sort par des vers très-touchans, et très-capables d'allumer l'indignation de tout honnête homme contre ce César si vanté. « Après » avoir, dit-il, vécu soixante ans avec honneur, » j'ai quitté ce matin mon foyer, chevalier Ro» main, j'y rentrerai ce soir vil histrion. Hélas! » j'ai vécu trop d'un jour. O fortune! s'il falloit » me déshonorer une fois, que ne m'y forçois-tu » quand la jeunesse et la vigueur me laissoient » au moins une figure agréable : mais maintenant » quel triste objet viens-je exposer aux rebuts du » peuple Romain? Une voix éteinte, un corps in» firme, un cadavre, un sépulcre animé, qui n'a » plus rien de moi que mon nom. » Le prologue entier qu'il récita dans cette occasion, l'injustice que lui fit César, piqué de la noble liberté avec laquelle il vengeoit son honneur flétri, l'affront qu'il reçut au cirque, la bassesse qu'eut Cicéron d'insulter à son opprobre, la réponse fine et piquante que lui fit Laberius ; tout cela nous a été conservé par Aulu-Gelle, et c'est, à mon gré, le morceau le plus curieux et le plus intéressant de son fade recueil.

tous les jours une sur les bancs de la comédie françoise, parmi la premiere noblesse du pays ; et jamais on n'entendit parler à Rome avec tant de respect de la majesté du peuple Romain, qu'on parle à Paris de la majesté de l'opéra.

Voilà ce que j'ai pu recueillir des discours d'autrui sur ce brillant spectacle ; que je vous dise à présent ce que j'y ai vu moi-même.

Figurez-vous une gaîne large d'une quinzaine de pieds, et longue à proportion ; cette gaîne est le théâtre. Aux deux côtés, on place par intervalle des feuilles de paravent, sur lesquelles sont grossiérement peints les objets que la scene doit représenter. Le fond est un grand rideau peint de même, et presque toujours percé ou déchiré, ce qui représente des gouffres dans la terre, ou des trous dans le ciel, selon la perspective. Chaque personne, qui passe derriere le théâtre et touche le rideau, produit en l'ébranlant une sorte de tremblement de terre assez plaisant à voir. Le ciel est représenté par certaines guenilles bleuâtres, suspendues à des bâtons ou à

des cordes, comme l'étendage d'une blanchisseuse. Le soleil, car on l'y voit quelquefois, est un flambeau dans une lanterne. Les chars des dieux et des déesses sont composés de quatre solives encadrées et suspendues à une grosse corde en forme d'escarpolette ; entre ces deux solives est une planche en travers sur laquelle le dieu s'assied, et sur le devant pend un morceau de grosse toile barbouillée, qui sert de nuage à ce magnifique char. On voit vers le bas de la machine l'illumination de deux ou trois chandelles puantes et mal mouchées, qui, tandis que le personnage se démene et crie en branlant dans son escarpolette, l'enfument tout à son aise. Encens digne de la divinité.

Comme les chars sont la partie la plus considérable des machines de l'opéra, sur celle-là, vous pouvez juger des autres. La mer agitée est composée de longues lanternes angulaires de toile ou de carton bleu, qu'on enfile à des broches paralleles, et qu'on fait tourner par des polissons. Le tonnerre est une lourde charrette qu'on promene sur le ceintre, et qui n'est pas

le moins touchant instrument de cette agréable musique. Les éclairs se font avec des pincées de poix résine qu'on projette sur un flambeau ; la foudre est un petard au bout d'une fusée.

Le théâtre est garni de petites trapes quarrées, qui, s'ouvrant au besoin, annoncent que les démons vont sortir de la cave. Quand ils doivent s'élever dans les airs, on leur substitue adroitement de petits démons de toile brune empaillée, ou quelquefois de vrais ramoneurs, qui branlent en l'air suspendus par des cordes, jusqu'à ce qu'ils se perdent majestueusement dans les guenilles dont j'ai parlé. Mais ce qu'il y a de réellement tragique, c'est quand les cordes sont mal conduites, ou viennent à se rompre ; car alors les esprits infernaux et les dieux immortels tombent, s'estropient, se tuent quelquefois. Ajoutez à tout cela les monstres qui rendent certaines scenes fort pathétiques, tels que des dragons, des lézards, des tortues, des crocodiles, de gros crapauds, qui se promenent d'un air menaçant sur le théâtre, et font voir à l'opéra les tentations de saint

Antoine. Chacune de ces figures est animée par un lourdaud de savoyard, qui n'a pas l'esprit de faire la bête.

Voilà, ma cousine, en quoi consiste à-peu-près l'auguste appareil de l'opéra, autant que j'ai pu l'observer du parterre, à l'aide de ma lorgnette ; car il ne faut pas vous imaginer que ces moyens soient fort cachés, et produisent un effet imposant ; je ne vous dis en ceci que ce que j'ai apperçu de moi-même, et ce que peut appercevoir, comme moi, tout spectateur non préoccupé. On assure pourtant qu'il y a une prodigieuse quantité de machines employées à faire mouvoir tout cela ; on m'a offert plusieurs fois de me les montrer ; mais je n'ai jamais été curieux de voir comment on fait de petites choses avec de grands efforts.

Le nombre des gens occupés au service de l'opéra est inconcevable ; l'orchestre et les chœurs composent ensemble près de cent personnes ; il y a des multitudes de danseurs, tous les rôles sont doubles et triples (1),

(1) On ne sait ce que c'est que des doubles en

c'est-à-dire qu'il y a toujours un ou deux acteurs subalternes, prêts à remplacer l'acteur principal, et payés pour ne rien faire jusqu'à ce qu'il lui plaise de ne rien faire à son tour, ce qui ne tarde jamais beaucoup d'arriver. Après quelques représentations, les premiers acteurs, qui sont d'importans personnages, n'honorent plus le public de leur présence ; ils abandonnent la place à leurs substituts, et aux substituts de leurs substituts. On reçoit toujours le même argent à la porte ; mais on ne donne plus le même spectacle. Chacun prend son billet comme à une loterie, sans savoir quel lot il aura, et, quel qu'il soit, personne n'oseroit se plaindre ; car, afin que vous le sachiez, les nobles membres de cette académie ne doivent aucun respect au public ; c'est le public qui leur en doit.

Je ne vous parlerai point de cette musique ; vous la connoissez. Mais ce dont vous

---

Italie ; le public ne les souffriroit pas ; aussi le spectacle est-il à beaucoup meilleur marché : il en coûteroit trop pour être mal servi.

ne sauriez avoir d'idée, ce sont les cris affreux, les longs mugissemens dont retentit le théâtre durant la représentation. On voit les actrices, presque en convulsion, arracher avec violence ces glapissemens de leurs poumons, les poings fermés contre la poitrine, la tête en arriere, le visage enflammé, les vaisseaux gonflés, l'estomac pantelant ; on ne sait lequel est le plus désagréablement affecté de l'œil ou de l'oreille ; leurs efforts font autant souffrir ceux qui les regardent, que leurs chants ceux qui les écoutent ; et ce qu'il y a de plus inconcevable, est que ces hurlemens sont presque la seule chose qu'applaudissent les spectateurs. A leurs battemens de mains, on les prendroit pour des sourds charmés de saisir par-ci par-là quelques sons perçans, et qui veulent engager les acteurs à les redoubler. Pour moi, je suis persuadé qu'on applaudit les cris d'une actrice à l'opéra, comme les tours de force d'un bateleur à la foire : la sensation en est déplaisante et pénible ; on souffre tandis qu'ils durent ; mais on est si aise de les voir finir sans accident, qu'on en marque volontiers

sa joie. Concevez que cette maniere de chanter est employée pour exprimer ce que Quinault a jamais dit de plus galant et de plus tendre. Imaginez les Muses, les Graces, les Amours, Vénus même s'exprimant avec cette délicatesse, et jugez de l'effet! Pour les diables, passe encore, cette musique a quelque chose d'infernal qui ne leur messied pas. Aussi les magies, les évocations, et toutes les fêtes du sabbat, sont-elles toujours ce qu'on admire le plus à l'opéra françois.

A ces beaux sons, aussi justes qu'ils sont doux, se marient très-dignement ceux de l'orchestre. Figurez-vous un charivari sans fin d'instrumens sans mélodie, un ronron traînant et perpétuel de basses ; chose la plus lugubre, la plus assommante que j'aie entendu de ma vie, et que je n'ai jamais pu supporter une demi-heure sans gagner un violent mal de tête. Tout cela forme une espece de psalmodie, à laquelle il n'y a pour l'ordinaire ni chant ni mesure. Mais quand par hasard il se trouve quelqu'air un peu sautillant, c'est un trépignement universel ; vous entendez tout le parterre

en mouvement suivre à grand'peine et à grand bruit un certain homme de l'orchestre (1). Charmés de sentir un moment cette cadence qu'ils sentent si peu, ils se tourmentent l'oreille, la voix, les bras, les pieds et tout le corps, pour courir après la mesure (2) toujours prête à leur échapper; au lieu que l'Allemand et l'Italien, qui en sont intimement affectés, la sentent et la suivent sans aucun effort, et n'ont jamais besoin de la battre. Du moins Regianino m'a-t-il souvent dit que dans les opéra d'Italie, où elle est si sensible et si vive, on n'entend, on ne voit jamais dans l'orchestre, ni parmi les spectateurs, le moindre mouvement qui la marque. Mais tout annonce en ce pays la dureté de l'organe musical; les voix y sont rudes et sans douceur, les inflexions âpres et fortes, les sons forcés et traînans; nulle cadence, nul

(1) Le Bucheron.

(2) Je trouve qu'on n'a pas mal comparé les airs légers de la musique françoise à la course d'une vache qui galoppe, ou d'une oie grasse qui veut voler.

accent mélodieux dans les airs du peuple : les instrumens militaires, les fifres de l'infanterie, les trompettes de la cavalerie, tous les cors, tous les hautbois, les chanteurs des rues, les violons des guinguettes, tout cela est d'un faux à choquer l'oreille la moins délicate. Tous les talens ne sont pas donnés aux mêmes hommes, et en général le François paroît être de tous les peuples de l'Europe celui qui a le moins d'aptitude à la musique ; milord Édouard prétend que les Anglois en ont aussi peu ; mais la différence est que ceux-ci le savent et ne s'en soucient guere, au lieu que les François renonceroient à mille justes droits, et passeroient condamnation sur toute autre chose, plutôt que de convenir qu'ils ne sont pas les premiers musiciens du monde. Il y en a même qui regarderoient volontiers la musique à Paris comme une affaire d'état, peut-être, parce que c'en fut une à Sparte de couper deux cordes à la lyre de Timothée : à cela vous sentez qu'on n'a rien à dire. Quoi qu'il en soit, l'opéra de Paris pourroit être une fort belle institution politique, qu'il n'en plairoit pas da-

vantage aux gens de goût. Revenons à ma description.

Les ballets, dont il me reste à vous parler, sont la partie la plus brillante de cet opéra, et, considérés séparément, ils font un spectacle agréable, magnifique et vraiment théâtral ; mais ils servent comme partie constitutive de la piece, et c'est en cette qualité qu'il les faut considérer. Vous connoissez les opéra de Quinault ; vous savez comment les divertissemens y sont employés ; c'est à-peu-près de même, ou encore pis, chez ses successeurs. Dans chaque acte, l'action est ordinairement coupée au moment le plus intéressant par une fête qu'on donne aux acteurs assis, et que le parterre voit debout. Il arrive de-là que les personnages de la piece sont absolument oubliés, ou bien que les spectateurs regardent les acteurs, qui regardent autre chose. La maniere d'amener ces fêtes est simple. Si le prince est joyeux, on prend part à sa joie, et l'on danse ; s'il est triste, on veut l'égayer, et l'on danse. J'ignore si c'est la mode à la cour de donner le bal aux rois quand ils sont de mauvaise humeur :

ce que je sais par rapport à ceux-ci, c'est qu'on ne peut trop admirer leur constance stoïque à voir des gavottes, ou écouter des chansons, tandis qu'on décide quelquefois derriere le théâtre de leur couronne ou de leur sort. Mais il y a bien d'autres sujets de danses ; les plus graves actions de la vie se font en dansant. Les prêtres dansent, les soldats dansent, les dieux dansent, les diables dansent ; on danse jusque dans les enterremens, et tout danse à propos de tout.

La danse est donc le quatrieme des beaux-arts employés dans la constitution de la scene lyrique : mais les trois autres concourent à l'imitation ; et celui-là qu'imite-t-il ? rien. Il est donc hors-d'œuvre quand il n'est employé que comme danse ; car que font des menuets, des rigodons, des chaconnes, dans une tragédie ? Je dis plus, il n'y seroit pas moins déplacé s'il imitoit quelque chose, parce que, de toutes les unités, il n'y en a point de plus indispensable que celle du langage ; et un opéra, dont l'action se passeroit moitié en chant, moitié en danse, seroit plus ridicule encore

que celui où l'on parleroit moitié françois, moitié italien.

Non contens d'introduire la danse comme partie essentielle de la scene lyrique, ils se sont même efforcés d'en faire quelquefois le sujet principal, et ils ont des opéra appellés ballets, qui remplissent si mal leur titre, que la danse n'y est pas moins déplacée que dans tous les autres. La plupart de ces ballets forment autant de sujets séparés que d'actes, et ces sujets sont liés entr'eux par de certaines relations métaphysiques dont le spectateur ne se douteroit jamais, si l'auteur n'avoit soin de l'en avertir dans un prologue. Les saisons, les âges, les sens, les élémens ; je demande quel rapport ont tous ces titres à la danse, et ce qu'ils peuvent offrir en ce genre à l'imagination ? Quelques-uns même sont purement allégoriques, comme le carnaval et la folie, et ce sont les plus insupportables de tous ; parce qu'avec beaucoup d'esprit et de finesse ils n'ont ni sentimens, ni tableaux, ni situations, ni chaleur, ni intérêt, ni rien de tout ce qui peut donner prise à la musique, flatter le cœur, et

nourrir l'illusion. Dans ces prétendus ballets, l'action se passe toujours en chant; la danse interrompt toujours l'action, ou ne s'y trouve que par occasion, et n'imite rien. Tout ce qu'il arrive, c'est que ces ballets ayant encore moins d'intérêt que les tragédies, cette interruption y est moins remarquée : s'ils étoient moins froids, on en seroit plus choqué ; mais un défaut couvre l'autre, et l'art des auteurs, pour empêcher que la danse ne lasse, est de faire en sorte que la piece ennuie.

Ceci me mene insensiblement à des recherches sur la véritable constitution du drame lyrique, trop étendues pour entrer dans cette lettre, et qui me jetteroient loin de mon sujet ; j'en ai fait une petite dissertation à part que vous trouverez ci-jointe, et dont vous pourrez causer avec Regianino. Il me reste à vous dire sur l'opéra françois que le plus grand défaut que j'y crois remarquer est un faux goût de magnificence, par lequel on a voulu mettre en représentation le merveilleux, qui, n'étant fait que pour être imaginé, est aussi-bien placé dans un poëme épique, que ridiculement

sur un théâtre. J'aurois eu peine à croire, si je ne l'avois vu, qu'il se trouvât des artistes assez imbécilles pour vouloir imiter le char du soleil, et des spectateurs assez enfans pour aller voir cette imitation. La Bruyere ne concevoit pas comment un spectacle aussi superbe que l'opéra pouvoit l'ennuyer à si grands frais. Je le conçois bien, moi qui ne suis point un La Bruyere, et je soutiens que, pour tout homme qui n'est pas dépourvu du goût des beaux-arts, la musique françoise, la danse et le merveilleux mêlés ensemble, feront toujours de l'opéra de Paris le plus ennuyeux spectacle qui puisse exister. Après tout, peut-être n'en faut-il pas aux François de plus parfaits, au moins quant à l'exécution; non qu'ils ne soient très en état de connoître la bonne, mais parce qu'en ceci le mal les amuse plus que le bien. Ils aiment mieux railler qu'applaudir; le plaisir de la critique les dédommage de l'ennui du spectacle, et il leur est plus agréable de s'en moquer, quand ils n'y sont plus, que de s'y plaire tandis qu'ils y sont.

LETTRE XXIV.

DE JULIE.

Oui, oui, je le vois bien ; l'heureuse Julie t'est toujours chere. Ce même feu qui brilloit jadis dans tes yeux se fait sentir dans ta derniere lettre ; j'y retrouve toute l'ardeur qui m'anime, et la mienne s'en irrite encore. Oui, mon ami, le sort a beau nous séparer, pressons nos cœurs l'un contre l'autre ; conservons par la communication leur chaleur naturelle contre le froid de l'absence et du désespoir, et que tout ce qui devroit relâcher notre attachement ne serve qu'à le resserrer sans cesse.

Mais admire ma simplicité ; depuis que j'ai reçu cette lettre, j'éprouve quelque chose des charmans effets dont elle parle ; et ce badinage du talisman, quoiqu'inventé par moi-même, ne laisse pas de me séduire, et de me paroître une vérité. Cent fois le jour, quand je suis seule, un tressaillement me saisit comme si je

te sentois près de moi. Je m'imagine que tu tiens mon portrait, et je suis si folle, que je crois sentir l'impression des caresses que tu lui fais, et des baisers que tu lui donnes : ma bouche croit les recevoir, mon tendre cœur croit les goûter. O douces illusions ! ô chimeres ! dernieres ressources des malheureux ! ah, s'il se peut, tenez-nous lieu de réalité ! vous êtes quelque chose encore à ceux pour qui le bonheur n'est plus rien.

Quant à la maniere dont je m'y suis prise pour avoir ce portrait, c'est bien un soin de l'amour ; mais crois que s'il étoit vrai qu'il fît des miracles, ce n'est pas celui-là qu'il auroit choisi. Voici le mot de l'énigme. Nous eûmes il y a quelque tems ici un peintre en miniature venant d'Italie ; il avoit des lettres de milord Édouard, qui peut-être, en les lui donnant, avoit en vue ce qui est arrivé. M. d'Orbe voulut profiter de cette occasion pour avoir le portrait de ma cousine ; je voulus l'avoir aussi. Elle et ma mere voulurent avoir le mien, et, à ma priere, le peintre en fit secrétement une seconde copie. Ensuite, sans

m'embarrasser de copie ni d'original, je choisis subtilement le plus ressemblant des trois pour te l'envoyer. C'est une friponnerie dont je ne me suis pas fait un grand scrupule ; car un peu de ressemblance de plus ou de moins n'importe guere à ma mere et à ma cousine ; mais les hommages que tu rendrois à une autre figure que la mienne seroient une espece d'infidélité d'autant plus dangereuse, que mon portrait seroit mieux que moi ; et je ne veux point, comme que ce soit, que tu prennes du goût pour des charmes que je n'ai pas. Au reste, il n'a pas dépendu de moi d'être un peu plus soigneusement vêtue ; mais on ne m'a pas écoutée, et mon pere lui-même a voulu que le portrait demeurât tel qu'il est. Je te prie au moins de croire qu'excepté la coiffure, cet ajustement n'a point été pris sur le mien, que le peintre a tout fait de sa grace, et qu'il a orné ma personne des ouvrages de son imagination.

LETTRE XXV.

A JULIE.

IL faut, chere Julie, que je te parle encore de ton portrait ; non plus dans ce premier enchantement auquel tu fus si sensible, mais au contraire avec le regret d'un homme abusé par un faux espoir, et que rien ne peut dédommager de ce qu'il a perdu. Ton portrait a de la grace et de la beauté, même de la tienne ; il est assez ressemblant, et peint par un habile homme : mais, pour en être content, il faudroit ne te pas connoître.

La premiere chose que je lui reproche est de te ressembler et de n'être pas toi, d'avoir ta figure et d'être insensible. Vainement le peintre a cru rendre exactement tes yeux et tes traits ; il n'a point rendu ce doux sentiment qui les vivifie, et sans lequel, tout charmans qu'ils sont, ils ne seroient rien. C'est dans ton cœur, ma Julie, qu'est le fard de ton visage, et celui-là ne s'imite

point. Ceci tient, je l'avoue, à l'insuffisance de l'art ; mais c'est au moins la faute de l'artiste de n'avoir pas été exact en tout ce qui dépendoit de lui. Par exemple, il a placé la racine des cheveux trop loin des tempes, ce qui donne au front un contour moins agréable, et moins de finesse au regard. Il a oublié les rameaux de pourpre que font en cet endroit deux ou trois petites veines sous la peau, à-peu-près comme dans ces fleurs d'iris que nous considérions un jour au jardin de Clarens. Le coloris des joues est trop près des yeux, et ne se fond pas délicieusement en couleur de rose vers le bas du visage, comme sur le modele. On diroit que c'est du rouge artificiel plaqué comme le carmin des femmes de ce pays. Ce défaut n'est pas peu de chose, car il te rend l'œil moins doux, et l'air plus hardi.

Mais, dis-moi, qu'a-t-il fait de ces nichées d'amours qui se cachent aux deux coins de ta bouche, et que, dans mes jours fortunés, j'osois réchauffer quelquefois de la mienne ? Il n'a point donné leur grace à ces coins ; il n'a pas mis à cette bouche

ce tour agréable et sérieux qui change tout-à-coup à ton moindre sourire, et porte au cœur je ne sais quel enchantement inconnu, je ne sais quel soudain ravissement que rien ne peut exprimer. Il est vrai que ton portrait ne peut passer du sérieux au sourire. Ah! c'est précisément de quoi je me plains : pour pouvoir exprimer tous tes charmes, il faudroit te peindre dans tous les instans de ta vie.

Passons au peintre d'avoir omis quelques beautés ; mais en quoi il n'a pas fait moins de tort à ton visage, c'est d'avoir omis les défauts. Il n'a point fait cette tache presque imperceptible que tu as sous l'œil droit, ni celle qui est au cou du côté gauche. Il n'a point mis..... ô dieux! cet homme étoit-il de bronze ?... Il a oublié la petite cicatrice qui t'est restée sous la levre. Il t'a fait les cheveux et les sourcils de la même couleur, ce qui n'est pas ; les sourcils sont plus châtains, et les cheveux plus cendrés :

Bionda testa, occhi azurri, e bruno cigilio. (1)

(1) Blonde chevelure, yeux bleus, et sourcils bruns. MARINI.

Il a fait le bas du visage exactement ovale. Il n'a pas remarqué cette légere sinuosité, qui, séparant le menton des joues, rend leur contour moins régulier et plus gracieux. Voilà les défauts les plus sensibles ; il en a omis beaucoup d'autres, et je lui en sais fort mauvais gré ; car ce n'est pas seulement de tes beautés que je suis amoureux, mais de toi tout entiere, telle que tu es. Si tu ne veux pas que le pinceau te prête rien, moi je ne veux pas qu'il t'ôte rien, et mon cœur se soucie aussi peu des attraits que tu n'as pas, qu'il est jaloux de ce qui tient leur place.

Quant à l'ajustement, je le passerai d'autant moins, que, parée ou négligée, je t'ai toujours vue mise avec beaucoup plus de goût que tu ne l'es dans ton portrait. La coiffure est trop chargée : on me dira qu'il n'y a que des fleurs ; hé bien, ces fleurs sont de trop. Te souviens-tu de ce bal où tu portois ton habit à la valaisane, et où ta cousine dit que je dansois en philosophe ? Tu n'avois pour toute coiffure qu'une longue tresse de tes cheveux, roulée autour de ta tête et rattachée avec une aiguille

d'or, à la maniere des villageoises de Berne. Non, le soleil orné de tous ses rayons n'a pas l'éclat dont tu frappois les yeux et les cœurs ; et sûrement quiconque te vit ce jour-là ne t'oubliera de sa vie. C'est ainsi, ma Julie, que tu dois être coiffée ; c'est l'or de tes cheveux qui doit parer ton visage, et non cette rose qui les cache, et que ton teint flétrit. Dis à la cousine, car je reconnois ses soins et son choix, que ces fleurs dont elle a couvert et profané ta chevelure ne sont pas de meilleur goût que celles qu'elle recueille dans l'Adone, et qu'on peut leur passer de suppléer à la beauté, mais non de la cacher.

A l'égard du buste, il est singulier qu'un amant soit là-dessus plus sévere qu'un pere ; mais en effet je ne t'y trouve pas vêtue avec assez de soin. Le portrait de Julie doit être modeste comme elle. Amour! ces secrets n'appartiennent qu'à toi. Tu dis que le peintre a tout tiré de son imagination. Je le crois, je le crois ! ah ! s'il eût apperçu le moindre de ces charmes voilés, ses yeux l'eussent dévoré, mais sa main n'eût point tenté de les peindre ; pourquoi

faut-il que son art téméraire ait tenté de les imaginer ? Ce n'est pas seulement un défaut de bienséance ; je soutiens que c'est encore un défaut de goût. Oui, ton visage est trop chaste pour supporter le désordre de ton sein ; on voit que l'un de ces deux objets doit empêcher l'autre de paroître ; il n'y a que le délire de l'amour qui puisse les accorder ; et quand sa main ardente ose dévoiler celui que la pudeur couvre, l'ivresse et le trouble de tes yeux dit alors que tu l'oublies, et non que tu l'exposes.

Voilà la critique qu'une attention continuelle m'a fait faire de ton portrait. J'ai conçu là-dessus le dessein de le réformer selon mes idées. Je les ai communiquées à un peintre habile, et, sur ce qu'il a déja fait, j'espere te voir bientôt plus semblable à toi-même. De peur de gâter le portrait, nous essayons les changemens sur une copie que je lui en ai fait faire, et il ne les transporte sur l'original que quand nous sommes bien sûrs de leur effet. Quoique je dessine assez médiocrement, cet artiste ne peut se lasser d'admirer la subtilité de mes observations. Il ne comprend pas

combien celui qui me les dicte est un maître plus savant que lui. Je lui parois aussi quelquefois fort bizarre : il dit que je suis le premier amant qui s'avise de cacher des objets qu'on n'expose jamais assez au gré des autres ; et quand je lui réponds que c'est pour mieux te voir tout entiere que je t'habille avec tant de soin, il me regarde comme un fou. Ah ! que ton portrait seroit bien plus touchant, si je pouvois inventer des moyens d'y montrer ton ame avec ton visage, et d'y peindre à la fois ta modestie et tes attraits ! Je te jure, ma Julie, qu'ils gagneront beaucoup à cette réforme. On n'y voyoit que ceux qu'avoit supposé le peintre, et le spectateur ému les supposera tels qu'ils sont. Je ne sais quel enchantement secret regne dans ta personne ; mais tout ce qui la touche semble y participer ; il ne faut qu'appercevoir un coin de ta robe pour adorer celle qui la porte. On sent, en regardant ton ajustement, que c'est partout le voile des graces qui couvre la beauté ; et le goût de ta modeste parure semble annoncer au cœur tous les charmes qu'elle recele.

LETTRE XXVI.

A JULIE.

JULIE, ô Julie! ô toi qu'un tems j'osois appeller mienne, et dont je profane aujourd'hui le nom! la plume échappe à ma main tremblante; mes larmes inondent le papier; j'ai peine à former les premiers traits d'une lettre qu'il ne falloit jamais écrire; je ne puis ni me taire, ni parler! Viens, honorable et chere image, viens épurer et raffermir un cœur avili par la honte, et brisé par le repentir. Soutiens mon courage qui s'éteint; donne à mes remords la force d'avouer le crime involontaire que ton absence m'a laissé commettre.

Que tu vas avoir de mépris pour un coupable, mais bien moins que je n'en ai moi-même! Quelque abject que j'aille être à tes yeux, je le suis cent fois plus aux miens propres; car, en me voyant tel que je suis, ce qui m'humilie le plus encore, c'est de te voir, de te sentir au fond de mon cœur,

J. M. Moreau le jeune inv. C. f. Vignet Sculp.

dans un lieu désormais si peu digne de toi, et de songer que le souvenir des plus vrais plaisirs de l'amour n'a pu garantir mes sens d'un piége sans appas, et d'un crime sans charmes.

Tel est l'excès de ma confusion, qu'en recourant à ta clémence, je crains même de souiller tes regards sur ces lignes par l'aveu de mon forfait. Pardonne, ame pure et chaste, un récit que j'épargnerois à ta modestie, s'il n'étoit un moyen d'expier mes égaremens; je suis indigne de tes bontés, je le sais; je suis vil, bas, méprisable; mais au moins je ne serai ni faux, ni trompeur, et j'aime mieux que tu m'ôtes ton cœur et la vie, que de t'abuser un seul moment. De peur d'être tenté de chercher des excuses qui ne me rendroient que plus criminel, je me bornerai à te faire un détail exact de ce qui m'est arrivé. Il sera aussi sincere que mon regret; c'est tout ce que je me permettrai de dire en ma faveur.

J'avois fait connoissance avec quelques officiers aux gardes, et autres jeunes gens de nos compatriotes, auxquels je trouvois

un mérite naturel, que j'avois regret de voir gâter par l'imitation de je ne sais quels faux airs qui ne sont pas faits pour eux. Ils se moquoient à leur tour de me voir conserver dans Paris la simplicité des antiques mœurs helvétiques. Ils prirent mes maximes et mes manieres pour des leçons indirectes, dont ils furent choqués, et résolurent de me faire changer de ton à quel prix que ce fût. Après plusieurs tentatives qui ne réussirent point, ils en firent une mieux concertée qui n'eut que trop de succès. Hier matin, ils vinrent me proposer d'aller souper chez la femme d'un colonel qu'ils me nommerent, et qui, sur le bruit de ma sagesse, avoit, disoient-ils, envie de faire connoissance avec moi. Assez sot pour donner dans ce persiflage, je leur représentai qu'il seroit mieux d'aller premiérement lui faire visite ; mais ils se moquerent de mon scrupule, me disant que la franchise suisse ne comportoit pas tant de façon, et que ces manieres cérémonieuses ne serviroient qu'à lui donner mauvaise opinion de moi. A neuf heures nous nous rendîmes donc chez la dame. Elle vint

nous recevoir sur l'escalier ; ce que je n'avois encore observé nulle part. En entrant, je vis à des bras de cheminée de vieilles bougies qu'on venoit d'allumer, et par-tout un certain air d'apprêt qui ne me plut point. La maîtresse de la maison me parut jolie, quoiqu'un peu passée ; d'autres femmes à-peu-près du même âge et d'une semblable figure étoient avec elle ; leur parure assez brillante avoit plus d'éclat que de goût : mais j'ai déja remarqué que c'est un point sur lequel on ne peut guere juger en ce pays de l'état d'une femme.

Les premiers complimens se passerent à-peu-près comme par-tout ; l'usage du monde apprend à les abréger, ou à les tourner vers l'enjouement, avant qu'ils ennuient. Il n'en fut pas tout-à-fait de même si-tôt que la conversation devint générale et sérieuse. Je crus trouver à ces dames un air contraint et gêné, comme si ce ton ne leur eût pas été familier ; et, pour la premiere fois depuis que j'étois à Paris, je vis des femmes embarrassées à soutenir un entretien raisonnable. Pour trouver une matiere aisée, elles se jeterent sur leurs

affaires de famille ; et, comme je n'en connoissois pas une, chacune dit de la sienne ce qu'elle voulut. Jamais je n'avois tant ouï parler de M. le colonel ; ce qui m'étonnoit dans un pays où l'usage est d'appeller les gens par leurs noms plus que par leurs titres, et où ceux qui ont celui-là en portent ordinairement d'autres.

Cette fausse dignité fit bientôt place à des manieres plus naturelles. On se mit à causer tout bas, et reprenant sans y penser un ton de familiarité peu décent, on chuchotoit, on sourioit en me regardant, tandis que la dame de la maison me questionnoit sur l'état de mon cœur d'un certain ton résolu qui n'étoit guere propre à le gagner. On servit, et la liberté de la table qui semble confondre tous les états, mais qui met chacun à sa place sans qu'il y songe, acheva de m'apprendre en quel lieu j'étois. Il étoit trop tard pour m'en dédire. Tirant donc ma sûreté de ma répugnance, je consacrai cette soirée à ma fonction d'observateur, et résolus d'employer à connoître cet ordre de femmes, la seule occasion que j'en aurois de ma vie.

Je tirai peu de fruit de mes remarques ; elles avoient si peu d'idées de leur état présent, si peu de prévoyance pour l'avenir, et, hors du jargon de leur métier, elles étoient si stupides à tous égards, que le mépris effaça bientôt la pitié que j'avois d'abord d'elles. En parlant du plaisir même, je vis qu'elles étoient incapables d'en ressentir. Elles me parurent d'une violente avidité pour tout ce qui pouvoit tenter leur avarice : à cela près, je n'entendis sortir de leur bouche aucun mot qui partît du cœur. J'admirai comment d'honnêtes gens pouvoient supporter une société si dégoûtante. C'eût été leur imposer une peine cruelle, à mon avis, que de les condamner au genre de vie qu'ils choisissoient eux-mêmes.

Cependant le souper se prolongeoit et devenoit bruyant. Au défaut de l'amour, le vin échauffoit les convives. Les discours n'étoient pas tendres, mais déshonnêtes ; et les femmes tâchoient d'exciter par le désordre de leur ajustement les desirs qui l'auroient dû causer. D'abord tout cela ne fit sur moi qu'un effet contraire, et tous

leurs efforts pour me séduire ne servoient qu'à me rebuter. Douce pudeur ! disois-je en moi-même, suprême volupté de l'amour, que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi ! combien, si elles connoissoient ton empire, elles mettroient de soins à te conserver, sinon par honnêteté, du moins par coquetterie ! mais on ne joue point la pudeur. Il n'y a pas d'artifice plus ridicule que celui qui la veut imiter. Quelle différence, pensois-je encore, de la grossiere impudence de ces créatures et de leurs équivoques licencieuses, à ces regards timides et passionnés, à ces propos pleins de modestie, de grace et de sentiment, dont..... Je n'osois achever; je rougissois de ces indignes comparaisons..... je me reprochois comme autant de crimes les charmans souvenirs qui me poursuivoient malgré moi..... En quels lieux osois-je penser à celle.... Hélas ! ne pouvant écarter de mon cœur une trop chere image, je m'efforçois de la voiler.

Le bruit, les propos que j'entendois, les objets qui frappoient mes yeux, m'é-

chaufferent insensiblement ; mes deux voisines ne cessoient de me faire des agaceries, qui furent enfin poussées trop loin pour me laisser de sang froid. Je sentis que ma tête s'embarrassoit ; j'avois toujours bu mon vin fort trempé, j'y mis plus d'eau encore, et enfin je m'avisai de la boire pure. Alors seulement je m'apperçus que cette eau prétendue étoit du vin blanc, et que j'avois été trompé tout le long du repas. Je ne fis point des plaintes qui ne m'auroient attiré que des railleries : je cessai de boire. Il n'étoit plus tems ; le mal étoit fait. L'ivresse ne tarda pas à m'ôter le peu de connoissance qui me restoit. Je fus surpris, en revenant à moi, de me trouver dans un cabinet reculé, entre les bras d'une de ces créatures, et j'eus au même instant le désespoir de me sentir aussi coupable que je pouvois l'être.....

J'ai fini ce récit affreux : qu'il ne souille plus tes regards ni ma mémoire. O toi dont j'attends mon jugement ! j'implore ta rigueur, je la mérite. Quel que soit mon châtiment, il me sera moins cruel que le souvenir de mon crime.

LETTRE XXVII.

DE JULIE.

RASSUREZ-VOUS sur la crainte de m'avoir irritée. Votre lettre m'a donné plus de douleur que de colere. Ce n'est pas moi, c'est vous que vous avez offensé par un désordre auquel le cœur n'eut point de part. Je n'en suis que plus affligée. J'aimerois mieux vous voir m'outrager que vous avilir, et le mal que vous vous faites est le seul que je ne puis vous pardonner.

A ne regarder que la faute dont vous rougissez, vous vous trouvez bien plus coupable que vous ne l'êtes; et je ne vois guere en cette occasion que de l'imprudence à vous reprocher. Mais ceci vient de plus loin, et tient à une plus profonde racine que vous n'appercevez pas, et qu'il faut que l'amitié vous découvre.

Votre premiere erreur est d'avoir pris une mauvaise route en entrant dans le monde; plus vous avancez, plus vous vous égarez,

et je vois en frémissant que vous êtes perdu, si vous ne revenez sur vos pas. Vous vous laissez conduire insensiblement dans le piége que j'avois craint. Les grossieres amorces du vice ne pouvoient d'abord vous séduire ; mais la mauvaise compagnie a commencé par abuser votre raison pour corrompre votre vertu, et fait déja sur vos mœurs le premier essai de ses maximes.

Quoique vous ne m'ayiez rien dit en particulier des habitudes que vous vous êtes faites à Paris, il est aisé de juger de vos sociétés par vos lettres, et de ceux qui vous montrent les objets par votre maniere de les voir. Je ne vous ai point caché combien j'étois peu contente de vos relations ; vous avez continué sur le même ton, et mon déplaisir n'a fait qu'augmenter. En vérité, l'on prendroit ces lettres pour les sarcasmes d'un petit-maître (1), plutôt que pour les relations d'un philosophe, et l'on a peine

(1) Douce Julie, à combien de titres vous allez vous faire siffler ! Eh quoi ! vous n'avez pas même le ton du jour. Vous ne savez pas qu'il y a des petites-maîtresses, mais qu'il n'y a plus de petits-maîtres. Bon Dieu ! que savez-vous donc ?

à les croire de la même main que celles que vous écriviez autrefois. Quoi ! vous pensez étudier les hommes dans les petites manieres de quelques coteries de précieuses, ou de gens désœuvrés ; et ce vernis extérieur et changeant, qui devoit à peine frapper vos yeux, fait le fond de toutes vos remarques ! Étoit-ce la peine de recueillir avec tant de soin des usages et des bienséances qui n'existeront plus dans dix ans d'ici, tandis que les ressorts éternels du cœur humain, le jeu secret et durable des passions, échappent à vos recherches ? Prenons votre lettre sur les femmes : qu'y trouverai-je qui puisse m'apprendre à les connoître ? Quelques descriptions de leur parure dont tout le monde est instruit ; quelques observations malignes sur leur maniere de se mettre et de se présenter ; quelque idée du désordre du petit nombre, injustement généralisée ; comme si tous les sentimens honnêtes étoient éteints à Paris, et que toutes les femmes y allassent en carrosse et aux premieres loges. M'avez-vous rien dit qui m'instruise solidement de leurs goûts, de leurs maximes, de leur vrai

caractere? et n'est-il pas bien étrange qu'en parlant des femmes d'un pays, un homme sage ait oublié ce qui regarde les soins domestiques et l'éducation des enfans (1)? La seule chose qui semble être de vous dans toute cette lettre, c'est le plaisir avec lequel vous louez leur bon naturel, et qui fait honneur au vôtre. Encore n'avez-vous fait en cela que rendre justice au sexe en général; et dans quel pays du monde la douceur et la commisération ne sont-elles pas l'aimable partage des femmes?

Quelle différence de tableau si vous m'eussiez peint ce que vous aviez vu, plutôt que ce qu'on vous avoit dit, ou du moins que vous n'eussiez consulté que des gens sensés! Faut-il que vous, qui avez tant pris de soins à conserver votre jugement, alliez le perdre, comme de propos

(1) Et pourquoi ne l'auroit-il pas oublié? Est-ce que ces soins les regardent? Eh! que devient droient le monde et l'état; auteurs illustres, brillans académiciens, que deviendriez-vous tous, si les femmes alloient quitter le gouvernement de la littérature et des affaires, pour prendre celui de leur ménage?

délibéré, dans le commerce d'une jeunesse inconsidérée, qui ne cherche dans la société des sages qu'à les séduire, et non pas à les imiter. Vous regardez à de fausses convenances d'âge qui ne vous vont point, et vous oubliez celles de lumieres et de raison qui vous sont essentielles. Malgré tout votre emportement, vous êtes le plus facile des hommes, et, malgré la maturité de votre esprit, vous vous laissez tellement conduire par ceux avec qui vous vivez, que vous ne sauriez fréquenter des gens de votre âge, sans en descendre et redevenir enfant. Ainsi, vous vous dégradez en pensant vous assortir; et c'est vous mettre au-dessous de vous-même, que de ne pas choisir des amis plus sages que vous.

Je ne vous reproche point d'avoir été conduit, sans le savoir, dans une maison déshonnête; mais je vous reproche d'y avoir été conduit par de jeunes officiers que vous ne deviez pas connoître, ou du moins auxquels vous ne deviez pas laisser diriger vos amusemens. Quant au projet de les ramener à vos principes, j'y trouve plus de zele que de prudence; si vous êtes trop sérieux

pour être leur camarade, vous êtes trop jeune pour être leur Mentor, et vous ne devez vous mêler de réformer autrui, que quand vous n'aurez plus rien à faire en vous-même.

Une seconde faute plus grave encore, et beaucoup moins pardonnable, est d'avoir pu passer volontairement la soirée dans un lieu si peu digne de vous, et de n'avoir pas fui dès le premier instant où vous avez connu dans quelle maison vous étiez. Vos excuses là-dessus sont pitoyables. *Il étoit trop tard pour s'en dédire !* Comme s'il y avoit quelque espece de bienséance en de pareils lieux, ou que la bienséance dût jamais l'emporter sur la vertu, et qu'il fût jamais trop tard pour s'empêcher de mal faire. Quant à la sécurité que vous tiriez de votre répugnance, je n'en dirai rien ; l'événement vous a montré combien elle étoit fondée. Parlez plus franchement à celle qui sait lire dans votre cœur ; c'est la honte qui vous retint. Vous craignîtes qu'on ne se moquât de vous en sortant : un moment de huée vous fit peur, et vous aimâtes mieux vous exposer au remords

qu'à la raillerie. Savez-vous bien quelle maxime vous suivîtes en cette occasion ? Celle qui la premiere introduit le vice dans une ame bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, et réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Tel vaincroit les tentations, qui succombe aux mauvais exemples ; tel rougit d'être modeste, et devient effronté par honte, et cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. Voilà sur-tout de quoi vous avez à préserver le vôtre ; car, quoi que vous fassiez, la crainte du ridicule que vous méprisez vous domine pourtant malgré vous. Vous braveriez plutôt cent périls qu'une raillerie, et l'on ne vit jamais tant de timidité jointe à une ame aussi intrépide. *

Sans vous étaler, contre ce défaut, des préceptes de morale que vous savez mieux que moi, je me contenterai de vous proposer un moyen pour vous en garantir,

---

* Tel étoit, d'après lui-même, le caractere de Rousseau. *N. de l'Édit.*

plus facile et plus sûr peut-être que tous les raisonnemens de la philosophie. C'est de faire dans votre esprit une légere transposition de tems, et d'anticiper sur l'avenir de quelques minutes. Si, dans ce malheureux souper, vous vous fussiez fortifié contre un instant de moquerie de la part des convives, par l'idée de l'état où votre ame alloit être sitôt que vous seriez dans la rue ; si vous vous fussiez représenté le contentement intérieur d'échapper aux piéges du vice, l'avantage de prendre d'abord cette habitude de vaincre qui en facilite le pouvoir, le plaisir que vous eût donné la conscience de votre victoire, celui de me la décrire, celui que j'en aurois reçu moi-même, est-il croyable que tout cela ne l'eût pas emporté sur une répugnance d'un instant, à laquelle vous n'eussiez jamais cédé si vous en aviez envisagé les suites ? Encore, qu'est-ce que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun ? Infailliblement cette réflexion vous eût sauvé, pour un moment de mauvaise honte, une honte beaucoup plus juste, plus durable,

les regrets, le danger; et, pour ne vous rien dissimuler, votre amie eût versé quelques larmes de moins.

Vous voulûtes, dites-vous, mettre à profit cette soirée pour votre fonction d'observateur? Quel soin ! quel emploi ! que vos excuses me font rougir de vous ! Ne seriez-vous point aussi curieux d'observer un jour les voleurs dans leurs cavernes, et de voir comment ils s'y prennent pour dévaliser les passans? Ignorez-vous qu'il y a des objets si odieux, qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir, et que l'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice? Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter; il l'observe, et montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence. D'ailleurs, étoit-il besoin de voir de pareilles sociétés pour juger de ce qui s'y passe, et des discours qu'on y tient? Pour moi, sur leur seul objet, plus que sur le peu que vous m'en avez dit, je devine aisément tout le reste, et

l'idée des plaisirs qu'on y trouve me fait connoître assez les gens qui les cherchent.

Je ne sais si votre commode philosophie adopte déja les maximes qu'on dit établies dans les grandes villes pour tolérer de semblables lieux ; mais j'espere au moins que vous n'êtes pas de ceux qui se méprisent assez pour s'en permettre l'usage, sous prétexte de je ne sais quelle chimérique nécessité qui n'est connue que des gens de mauvaise vie ; comme si les deux sexes étoient sur ce point de nature différente, et que, dans l'absence ou le célibat, il fallût à l'honnête homme des ressources dont l'honnête femme n'a pas besoin. Si cette erreur ne vous mene pas chez des prostituées, j'ai bien peur qu'elle ne continue à vous égarer vous-même. Ah ! si vous voulez être méprisable, soyez-le au moins sans prétexte, et n'ajoutez point le mensonge à la crapule. Tous ces prétendus besoins n'ont point leur source dans la nature, mais dans la volontaire dépravation des sens. Les illusions mêmes de l'amour se purifient dans un cœur chaste, et ne corrompent qu'un cœur déja corrompu. Au

contraire, la pureté se soutient par elle-même ; les desirs toujours réprimés s'accoutument à ne plus renaître, et les tentations ne se multiplient que par l'habitude d'y succomber. L'amitié m'a fait surmonter deux fois ma répugnance à traiter un pareil sujet, celle-ci sera la derniere ; car à quel titre espérerois-je de vous ce que vous aurez refusé à l'honnêteté, à l'amour et à la raison ?

Je reviens au point important par lequel j'ai commencé cette lettre. A vingt et un ans, vous m'écriviez du Valais des descriptions graves et judicieuses ; à vingt-cinq, vous m'envoyez de Paris des colifichets de lettres, où le sens et la raison sont partout sacrifiés à un certain tour plaisant, fort éloigné de votre caractere. Je ne sais comment vous avez fait ; mais depuis que vous vivez dans le séjour des talens, les vôtres paroissent diminués ; vous aviez gagné chez les paysans, et vous perdez parmi les beaux-esprits. Ce n'est pas la faute du pays où vous vivez, mais des connoissances que vous y avez faites ; car il n'y a rien qui demande tant de choix que le mélange

de l'excellent et du pire. Si vous voulez étudier le monde, fréquentez les gens sensés, qui le connoissent par une longue expérience et de paisibles observations, non de jeunes étourdis, qui n'en voient que la superficie, et des ridicules qu'ils font eux-mêmes. Paris est plein de savans accoutumés à réfléchir, et à qui ce grand théâtre en offre tous les jours le sujet. Vous ne me ferez point croire que ces hommes graves et studieux vont courant, comme vous, de maison en maison, de coterie en coterie, pour amuser les femmes et les jeunes gens, et mettre toute la philosophie en babil. Ils ont trop de dignité pour avilir ainsi leur état, prostituer leurs talens, et soutenir par leur exemple des mœurs qu'ils devroient corriger. Quand la plupart le feroient, sûrement plusieurs ne le font point, et c'est ceux-là que vous devez rechercher.

N'est-il pas singulier encore que vous donniez vous-même dans le défaut que vous reprochez aux modernes auteurs comiques, que Paris ne soit plein pour vous que de gens de condition ; que ceux de votre état soient les seuls dont vous ne parliez point,

comme si les vains préjugés de la noblesse ne vous coûtoient pas assez cher pour les haïr, et que vous crussiez vous dégrader en fréquentant d'honnêtes bourgeois, qui sont peut-être l'ordre le plus respectable du pays où vous êtes? Vous avez beau vous excuser sur les connoissances de milord Édouard ; avec celles-là, vous en eussiez bientôt fait d'autres dans un ordre inférieur. Tant de gens veulent monter, qu'il est toujours aisé de descendre; et, de votre propre aveu, c'est le seul moyen de connoître les véritables mœurs d'un peuple, que d'étudier sa vie privée dans les états les plus nombreux ; car s'arrêter aux gens qui représentent toujours, c'est ne voir que des comédiens.

Je voudrois que votre curiosité allât plus loin encore. Pourquoi, dans une ville si riche, le bas peuple est-il si misérable, tandis que la misere extrême est si rare parmi nous, où l'on ne voit point de millionnaires? Cette question, ce me semble, est bien digne de vos recherches ; mais ce n'est pas chez les gens avec qui vous vivez que vous devez vous attendre à la résoudre.

C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mysteres dans la chaumiere du pauvre. C'est là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle : c'est là qu'on s'instruit par quelles iniquités secretes le puissant et le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé, qu'ils feignent de plaindre en public. Ah ! si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquieme étage, qu'on ensévelit sous un profond secret dans les hôtels du fauxbourg Saint-Germain ! et que tant de beaux parleurs seroient confus avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentoient pour les démentir !

Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misere qu'on ne peut soulager, et que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir ; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés : il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la

bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection, sont autant de ressources que la commisération vous laisse, au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer la tyrannie au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme en effet, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure et salutaire, et va fertiliser les lieux bas ; elle cherche toujours le niveau ; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible, ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comment on tire parti du présent, en s'instruisant pour l'avenir,

et comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que quand les lumieres acquises nous resteroient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le tems employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne sauroit prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, et il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Essayez, croyez-moi, de ce nouveau genre d'études ; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés ; et, comme l'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt, vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus éleve et nourrit le génie ; combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert mieux à en trouver la source, et à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Je vous devois toute la franchise de l'amitié dans la situation critique où vous me paroissez être, de peur qu'un second pas vers le désordre ne vous y plongeât enfin sans retour, avant que vous eussiez le tems

de vous reconnoître. Maintenant, je ne puis vous cacher, mon ami, combien votre prompte et sincere confession m'a touchée; car je sens combien vous a coûté la honte de cet aveu, et par conséquent combien celle de votre faute vous pesoit sur le cœur. Une erreur involontaire se pardonne et s'oublie aisément. Quant à l'avenir, retenez bien cette maxime dont je ne me départirai point. Qui peut s'abuser deux fois en pareil cas, ne s'est pas même abusé la premiere.

Adieu, mon ami; veille avec soin sur ta santé, je t'en conjure, et songe qu'il ne doit rester aucune trace d'un crime que j'ai pardonné.

P. S. Je viens de voir entre les mains de M. d'Orbe des copies de plusieurs de vos lettres à milord Édouard, qui m'obligent à rétracter une partie de mes censures sur les matieres et le style de vos observations. Celles-ci traitent, j'en conviens, de sujets importans, et me paroissent pleines de réflexions graves et judicieuses. Mais, en revanche, il est clair que vous

nous dédaignez beaucoup, ma cousine et moi, ou que vous faites bien peu de cas de notre estime, en ne nous envoyant que des relations si propres à l'altérer, tandis que vous en faites pour votre ami de beaucoup meilleures. C'est, ce me semble, assez mal honorer vos leçons, que de juger vos écolieres indignes d'admirer vos talens; et vous devriez feindre, au moins par vanité, de nous croire capables de vous entendre.

J'avoue que la politique n'est guere du ressort des femmes, et mon oncle nous a tant ennuyées, que je comprends comment vous avez pu craindre d'en faire autant. Ce n'est pas non plus, à vous parler franchement, l'étude à laquelle je donnerois la préférence; son utilité est trop loin de moi pour me toucher beaucoup, et ses lumieres sont trop sublimes pour frapper vivement mes yeux. Obligée d'aimer le gouvernement sous lequel le ciel m'a fait naître, je me soucie peu de savoir s'il en est de meilleurs. De quoi me serviroit de les connoître, avec si peu de pouvoir pour les établir? et pourquoi contristerois-je mon ame à considérer de si grands maux où je ne

puis rien, tant que j'en vois d'autres autour de moi qu'il m'est permis de soulager? Mais je vous aime, et l'intérêt que je ne prends pas aux sujets, je le prends à l'auteur qui les traite. Je recueille avec une tendre admiration toutes les preuves de votre génie; et, fiere d'un mérite si digne de mon cœur, je ne demande à l'amour qu'autant d'esprit qu'il m'en faut pour sentir le vôtre. Ne me refusez donc pas le plaisir de connoître et d'aimer tout ce que vous faites de bien. Voulez-vous me donner l'humiliation de croire que, si le ciel unissoit nos destinées, vous ne jugeriez pas votre compagne digne de penser avec vous?

LETTRE XXVIII.

DE JULIE.

Tout est perdu ! tout est découvert ! je ne trouve plus tes lettres dans le lieu où je les avois cachées. Elles y étoient encore hier au soir. Elles n'ont pu être enlevées que d'aujourd'hui. Ma mere seule peut les avoir surprises. Si mon pere les voit, c'est fait de ma vie ! Eh ! que serviroit qu'il ne les vît pas, s'il faut renoncer..... Ah Dieu ! ma mere m'envoie appeller. Où fuir ? comment soutenir ses regards ? Que ne puis-je me cacher au sein de la terre !... Tout mon corps tremble, et je suis hors d'état de faire un pas..... La honte, l'humiliation, les cuisans reproches..... j'ai tout mérité, je supporterai tout. Mais la douleur, les larmes d'une mere éplorée..... ô mon cœur, quels déchiremens !..... Elle m'attend, je ne puis tarder davantage..... Elle voudra savoir..... il faudra tout dire.....

Regianino sera congédié. Ne m'écris plus jusqu'à nouvel avis..... qui sait si jamais..... je pourrois..... quoi, mentir!..... mentir à ma mere..... Ah! s'il faut nous sauver par le mensonge, adieu, nous sommes perdus!

Fin de la seconde Partie.

LA NOUVELLE HÉLOÏSE.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

DE MADAME D'ORBE.

Que de maux vous causez à ceux qui vous aiment ! que de pleurs vous avez déja fait couler dans une famille infortunée dont vous seul troublez le repos ! Craignez d'ajouter le deuil à nos larmes : craignez que la mort d'une mere affligée ne soit le dernier effet du poison que vous versez dans le cœur de sa fille, et qu'un amour désordonné ne devienne enfin pour vous-même la source d'un remords éternel. L'amitié m'a fait supporter vos erreurs tant qu'une ombre d'espoir pouvoit les nourrir ; mais comment tolérer une vaine constance

que l'honneur et la raison condamnent, et qui, ne pouvant plus causer que des malheurs et des peines, ne mérite que le nom d'obstination?

Vous savez de quelle maniere le secret de vos feux, dérobé si long-tems aux soupçons de ma tante, lui fut dévoilé par vos lettres. Quelque sensible que soit un tel coup à cette mere tendre et vertueuse, moins irritée contre vous que contre elle-même, elle ne s'en prend qu'à son aveugle négligence; elle déplore sa fatale illusion: sa plus cruelle peine est d'avoir pu trop estimer sa fille, et sa douleur est pour Julie un châtiment cent fois pire que ses reproches.

L'accablement de cette pauvre cousine ne sauroit s'imaginer; il faut le voir pour le comprendre. Son cœur semble étouffé par l'affliction, et l'excès des sentimens qui l'oppressent lui donne un air de stupidité plus effrayante que des cris aigus. Elle se tient jour et nuit à genoux au chevet de sa mere, l'air morne, l'œil fixé en terre, gardant un profond silence, la servant avec plus d'attention et de vivacité que

jamais, puis retombant à l'instant dans un état d'anéantissement qui la feroit prendre pour une autre personne. Il est très-clair que c'est la maladie de la mere qui soutient les forces de la fille ; et si l'ardeur de la servir n'animoit son zele, ses yeux éteints, sa pâleur, son extrême abattement, me feroient craindre qu'elle n'eût grand besoin pour elle-même de tous les soins qu'elle lui rend. Ma tante s'en apperçoit aussi, et je vois, à l'inquiétude avec laquelle elle me recommande en particulier la santé de sa fille, combien le cœur bat de part et d'autre contre la gêne qu'elles s'imposent, et combien on doit vous haïr de troubler une union si charmante.

Cette contrainte augmente encore par le soin de la dérober aux yeux d'un pere emporté, auquel une mere, tremblante pour les jours de sa fille, veut cacher ce dangereux secret. On se fait une loi de garder en sa présence l'ancienne familiarité ; mais si la tendresse maternelle profite avec plaisir de ce prétexte, une fille confuse n'ose livrer son cœur à des caresses qu'elle croit feintes, et qui lui sont d'autant plus

cruelles qu'elles lui seroient douces si elle osoit y compter. En recevant celles de son pere, elle regarde sa mere d'un air si tendre et si humilié, qu'on voit son cœur lui dire par ses yeux : ah ! que ne suis-je digne encore d'en recevoir autant de vous !

Madame d'Étange m'a prise plusieurs fois à part, et j'ai connu facilement, à la douceur de ses réprimandes, et au ton dont elle m'a parlé de vous, que Julie a fait de grands efforts pour calmer envers nous sa trop juste indignation, qu'elle n'a rien épargné pour nous justifier l'un et l'autre à ses dépens. Vos lettres mêmes portent, avec le caractere d'un amour excessif, une sorte d'excuse qui ne lui a pas échappé ; elle vous reproche moins l'abus de sa confiance, qu'à elle-même sa simplicité à vous l'accorder. Elle vous estime assez pour croire qu'aucun autre homme à votre place n'eût mieux résisté que vous ; elle s'en prend de vos fautes à la vertu même. Elle conçoit maintenant, dit-elle, ce que c'est qu'une probité trop vantée, qui n'empêche point un honnête homme amoureux de corrompre, s'il peut, une

fille sage, et de déshonorer sans scrupule toute une famille pour satisfaire un moment de fureur. Mais que sert de revenir sur le passé ? Il s'agit de cacher sous un voile éternel cet odieux mystere, d'en effacer, s'il se peut, jusqu'au moindre vestige, et de seconder la bonté du ciel, qui n'en a pas laissé de témoignage sensible. Le secret est concentré entre six personnes sûres. Le repos de tout ce que vous avez aimé, les jours d'une mere au désespoir, l'honneur d'une maison respectable, votre propre vertu, tout dépend de vous encore ; tout vous prescrit votre devoir : vous pouvez réparer le mal que vous avez fait ; vous pouvez vous rendre digne de Julie, et justifier sa faute, en renonçant à elle : si votre cœur ne m'a point trompé, il n'y a plus que la grandeur d'un tel sacrifice qui puisse répondre à celle de l'amour qui l'exige. Fondée sur l'estime que j'eus toujours pour vos sentimens, et sur ce que la plus tendre union qui fut jamais lui doit ajouter de force, j'ai promis, en votre nom, tout ce que vous devez tenir ; osez me démentir si j'ai trop présumé de vous, ou soyez

aujourd'hui ce que vous devez être. Il faut immoler votre maîtresse, ou votre amour, l'un à l'autre, et vous montrer le plus lâche, ou le plus vertueux des hommes.

Cette mere infortunée a voulu vous écrire ; elle avoit même commencé. O Dieu ! que de coups de poignard vous eussent porté ses plaintes ameres ! que ses touchans reproches vous eussent déchiré le cœur ! que ses humbles prieres vous eussent pénétré de honte ! J'ai mis en pieces cette lettre accablante que vous n'eussiez jamais supportée ; je n'ai pu souffrir ce comble d'horreur, de voir une mere humiliée devant le séducteur de sa fille : vous êtes digne au moins qu'on n'emploie pas avec vous de pareils moyens, faits pour fléchir des monstres, et pour faire mourir de douleur un homme sensible.

Si c'étoit ici le premier effort que l'amour vous eût demandé, je pourrois douter du succès, et balancer sur l'estime qui vous est due : mais le sacrifice que vous avez fait à l'honneur de Julie, en quittant ce pays, m'est garant de celui que vous allez faire à son repos, en rompant un commerce

inutile. Les premiers actes de vertu sont toujours les plus pénibles ; et vous ne perdrez point le prix d'un effort qui vous a tant coûté, en vous obstinant à soutenir une vaine correspondance, dont les risques sont terribles pour votre amante, les dédommagemens nuls pour tous les deux, et qui ne fait que prolonger sans fruit les tourmens de l'un et de l'autre. N'en doutez plus, cette Julie qui vous fut si chere ne doit rien être à celui qu'elle a tant aimé ; vous vous dissimulez en vain vos malheurs : vous la perdîtes au moment que vous vous séparâtes d'elle, ou plutôt le ciel vous l'avoit ôtée, même avant qu'elle se donnât à vous ; car son pere la promit dès son retour, et vous savez trop que la parole de cet homme inflexible est irrévocable. De quelque maniere que vous vous comportiez, l'invincible sort s'oppose à vos vœux, et vous ne la posséderez jamais. L'unique choix qui vous reste à faire est de la précipiter dans un abîme de malheurs et d'opprobres, ou d'honorer en elle ce que vous avez adoré, et de lui rendre, au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la

sûreté du moins dont vos fatales liaisons la privent.

Que vous seriez attristé, que vous vous consumeriez en regrets, si vous pouviez contempler l'état actuel de cette malheureuse amie, et l'avilissement où la réduisent le remords et la honte ! Que son lustre est terni ! que ses graces sont languissantes ! que tous ses sentimens si charmans et si doux se fondent tristement dans le seul qui les absorbe ! L'amitié même en est attiédie ; à peine partage-t-elle encore le plaisir que je goûte à la voir, et son cœur malade ne sait plus rien sentir que l'amour et la douleur. Hélas ! qu'est devenu ce caractere aimant et sensible, ce goût si pur des choses honnêtes, cet intérêt si tendre aux peines et aux plaisirs d'autrui ! Elle est encore, je l'avoue, douce, généreuse, compatissante ; l'aimable habitude de bien faire ne sauroit s'effacer en elle ; mais ce n'est plus qu'une habitude aveugle, un goût sans réflexion. Elle fait toutes les mêmes choses ; mais elle ne les fait plus avec le même zele : ces sentimens sublimes se sont affoiblis, cette flamme divine s'est amortie, cet

ange n'est plus qu'une femme ordinaire. Ah ! quelle ame vous avez ôtée à la vertu !

LETTRE II.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ÉTANGE.

Pénétré d'une douleur qui doit durer autant que moi, je me jette à vos pieds, madame, non pour vous marquer un repentir qui ne dépend pas de mon cœur, mais pour expier un crime involontaire, en renonçant à tout ce qui pouvoit faire la douceur de ma vie. Comme jamais sentimens humains n'approcherent de ceux que m'inspira votre adorable fille, il n'y eut jamais de sacrifice égal à celui que je viens faire à la plus respectable des meres ; mais Julie m'a trop appris comment il faut immoler le bonheur au devoir ; elle m'en a trop courageusement donné l'exemple, pour qu'au moins une fois je ne sache pas l'imiter. Si mon sang suffisoit pour guérir

vos peines, je le verserois en silence, et me plaindrois de ne vous donner qu'une si foible preuve de mon zele : mais briser le plus doux, le plus pur, le plus sacré lien qui jamais ait uni deux cœurs, ah ! c'est un effort que l'univers entier ne m'eût pas fait faire, et qu'il n'appartenoit qu'à vous d'obtenir !

Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi long-tems que vous l'exigerez ; je m'abstiendrai de la voir et de lui écrire ; j'en jure par vos jours précieux, si nécessaires à la conservation des siens. Je me soumets, non sans effroi, mais sans murmure, à tout ce que vous daignerez ordonner d'elle et de moi. Je dirai beaucoup plus encore ; son bonheur peut me consoler de ma misere, et je mourrai content si vous lui donnez un époux digne d'elle. Ah ! qu'on le trouve, et qu'il m'ose dire : Je saurai mieux l'aimer que toi ! Madame, il aura vainement tout ce qui me manque ; s'il n'a mon cœur, il n'aura rien pour Julie : mais je n'ai que ce cœur honnête et tendre. Hélas ! je n'ai rien non plus. L'amour qui rapproche tout n'éleve point la personne ; il

n'éleve que les sentimens. Ah ! si j'eusse osé n'écouter que les miens pour vous, combien de fois, en vous parlant, ma bouche eût prononcé le doux nom de mere !

Daignez vous confier à des sermens qui ne sont point vains, et à un homme qui n'est point trompeur. Si je pus un jour abuser de votre estime, je m'abusai le premier moi-même. Mon cœur sans expérience ne connut le danger que quand il n'étoit plus tems de fuir, et je n'avois point encore appris de votre fille cet art cruel de vaincre l'amour par lui-même, qu'elle m'a depuis si bien enseigné. Bannissez vos craintes, je vous en conjure : y a-t-il quelqu'un au monde à qui son repos, sa félicité, son honneur, soient plus chers qu'à moi ? Non, ma parole et mon cœur vous sont garans de l'engagement que je prends au nom de mon illustre ami comme au mien. Nulle indiscrétion ne sera commise, soyez-en sûre ; et je rendrai le dernier soupir sans qu'on sache quelle douleur termina mes jours. Calmez donc celle qui vous consume, et dont la mienne s'aigrit encore ; essuyez des pleurs qui m'arrachent

l'ame ; rétablissez votre santé ; rendez à la plus tendre fille qui fut jamais le bonheur auquel elle a renoncé pour vous ; soyez vous-même heureuse par elle ; vivez, enfin, pour lui faire aimer la vie. Ah ! malgré les erreurs de l'amour, être mere de Julie est encore un sort assez beau pour se féliciter de vivre !

LETTRE III.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE,

En lui envoyant la lettre précédente.

Tenez, cruelle, voilà ma réponse. En la lisant, fondez en larmes, si vous connoissez mon cœur, et si le vôtre est sensible encore ; mais sur-tout ne m'accablez plus de cette estime impitoyable que vous me vendez si cher, et dont vous faites le tourment de ma vie.

Votre main barbare a donc osé les rompre, ces doux nœuds formés sous vos yeux

presque dès l'enfance, et que votre amitié sembloit partager avec tant de plaisir? Je suis donc aussi malheureux que vous le voulez, et que je puis l'être. Ah! connoissez-vous tout le mal que vous faites? Sentez-vous bien que vous m'arrachez l'ame, que ce que vous m'ôtez est sans dédommagement, et qu'il vaut mieux cent fois mourir, que de ne plus vivre l'un pour l'autre? Que me parlez-vous du bonheur de Julie? En peut-il être sans le contentement du cœur? Que me parlez-vous du danger de sa mere? Ah! qu'est-ce que la vie d'une mere, la mienne, la vôtre, la sienne même? qu'est-ce que l'existence du monde entier auprès du sentiment délicieux qui nous unissoit? Insensée et farouche vertu! j'obéis à ta voix sans mérite; je t'abhorre en faisant tout pour toi. Que sont tes vaines consolations contre les vives douleurs de l'ame? Va, triste idole des malheureux, tu ne fais qu'augmenter leur misere, en leur ôtant les ressources que la fortune leur laisse. J'obéirai pourtant, oui, cruelle, j'obéirai; je deviendrai, s'il se peut, insensible et féroce comme vous.

J'oublierai tout ce qui me fut cher au monde : je ne veux plus entendre prononcer ni le nom de Julie, ni le vôtre. Je ne veux plus m'en rappeller l'insupportable souvenir. Un dépit, une rage inflexible m'aigrit contre tant de revers. Une dure opiniâtreté me tiendra lieu de courage : il m'en a trop coûté d'être sensible ; il vaut mieux renoncer à l'humanité.

LETTRE IV.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

Vous m'avez écrit une lettre désolante ; mais il y a tant d'amour et de vertu dans votre conduite, qu'elle efface l'amertume de vos plaintes : vous êtes trop généreux pour qu'on ait le courage de vous quereller. Quelque emportement qu'on laisse paroître, quand on sait ainsi s'immoler à ce qu'on aime, on mérite plus de louanges que de reproches ; et, malgré vos

injures, vous ne me fûtes jamais si cher que depuis que je connois si bien tout ce que vous valez.

Rendez grace à cette vertu que vous croyez haïr, et qui fait plus pour vous que votre amour même. Il n'y a pas jusqu'à ma tante que vous n'ayiez séduite par un sacrifice dont elle sent tout le prix. Elle n'a pu lire votre lettre sans attendrissement ; elle a même eu la foiblesse de la laisser voir à sa fille, et l'effort qu'a fait la pauvre Julie pour contenir à cette lecture ses soupirs et ses pleurs, l'a fait tomber évanouie.

Cette tendre mere, que vos lettres avoient déja puissamment émue, commence à connoître, par tout ce qu'elle voit, combien vos deux cœurs sont hors de la regle commune, et combien votre amour porte un caractere naturel de sympathie, que le tems ni les efforts humains ne sauroient effacer. Elle, qui a si grand besoin de consolation, consoleroit volontiers sa fille, si la bienséance ne la retenoit, et je la vois trop près d'en devenir la confidente, pour qu'elle ne me pardonne pas de l'avoir été. Elle

s'échappa hier jusqu'à dire en sa présence, un peu indiscrétement (1) peut-être : Ah ! s'il ne dépendoit que de moi..... quoiqu'elle se retînt et n'achevât pas, je vis, au baiser ardent que Julie imprimoit sur sa main, qu'elle ne l'avoit que trop entendue. Je sais même qu'elle a voulu plusieurs fois parler à son inflexible époux ; mais, soit danger d'exposer sa fille aux fureurs d'un pere irrité, soit crainte pour elle-même, sa timidité l'a toujours retenue, et son affoiblissement, ses maux augmentent si sensiblement, que j'ai peur de la voir hors d'état d'exécuter sa résolution avant qu'elle l'ait bien formée.

Quoi qu'il en soit, malgré les fautes dont vous êtes cause, cette honnêteté de cœur, qui se fait sentir dans votre amour mutuel, lui a donné une telle opinion de vous, qu'elle se fie à la parole de tous deux sur l'interruption de votre correspondance, et qu'elle n'a pris aucune précaution pour veiller de plus près sur sa fille. Effective-

(1) Claire, êtes-vous ici moins indiscrete ? Est-ce la derniere fois que vous le serez ?

ment, si Julie ne répondoit pas à sa confiance, elle ne seroit plus digne de ses soins, et il faudroit vous étouffer l'un et l'autre si vous étiez capables de tromper encore la meilleure des meres, et d'abuser de l'estime qu'elle a pour vous.

Je ne cherche point à rallumer dans votre cœur une espérance que je n'ai pas moi-même ; mais je veux vous montrer, comme il est vrai, que le parti le plus honnête est aussi le plus sage, et que, s'il peut rester quelque ressource à votre amour, elle est dans le sacrifice que l'honneur et la raison vous imposent. Mere, parens, amis, tout est maintenant pour vous, hors un pere qu'on gagnera par cette voie, ou que rien ne sauroit gagner. Quelque imprécation qu'ait pu vous dicter un moment de désespoir, vous nous avez prouvé cent fois qu'il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide et plus doux par elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager. Reprenez donc courage, soyez homme, et soyez encore vous-même. Si j'ai bien connu

votre cœur, la maniere la plus cruelle pour vous de perdre Julie seroit d'être indigne de l'obtenir.

LETTRE V.

DE JULIE A SON AMANT.

Elle n'est plus. Mes yeux ont vu fermer les siens pour jamais ; ma bouche a reçu son dernier soupir ; mon nom fut le dernier mot qu'elle prononça ; son dernier regard fut tourné sur moi. Non, ce n'étoit pas la vie qu'elle sembloit quitter ; j'avois trop peu su la lui rendre chere : c'étoit à moi seule qu'elle s'arrachoit. Elle me voyoit sans guide et sans espérance, accablée de mes malheurs et de mes fautes : mourir ne fut rien pour elle, et son cœur n'a gémi que d'abandonner sa fille dans cet état. Elle n'eut que trop de raison. Qu'avoit-elle à regretter sur la terre? Qu'est-ce qui pouvoit ici-bas valoir à ses yeux le prix immortel de sa patience et de ses vertus qui l'attendoit dans le ciel? Que lui restoit-il à

faire au monde, sinon d'y pleurer mon opprobre ? Ame pure et chaste, digne épouse, et mere incomparable, tu vis maintenant au séjour de la gloire et de la félicité ; tu vis, et moi, livrée au repentir et au désespoir, privée à jamais de tes soins, de tes conseils, de tes douces caresses, je suis morte au bonheur, à la paix, à l'innocence : je ne sens plus que ta perte ; je ne vois plus que ma honte ; ma vie n'est plus que peine et douleur. Ma mere, ma tendre mere, hélas ! je suis bien plus morte que toi.

Mon Dieu ! quel transport égare une infortunée, et lui fait oublier ses résolutions ? Où viens-je verser mes pleurs et pousser mes gémissemens ? C'est le cruel qui les a causés que j'en rends dépositaire ! c'est avec celui qui fait les malheurs de ma vie que j'ose les déplorer ! Oui, oui, barbare, partagez les tourmens que vous me faites souffrir. Vous, par qui je plongeai le couteau dans le sein maternel, gémissez des maux qui me viennent de vous, et sentez avec moi l'horreur d'un parricide qui fut votre ouvrage. A quels yeux oserois-je paroître

aussi méprisable que je le suis? Devant qui m'avilirois-je au gré de mes remords? Quel autre que le complice de mon crime pourroit assez les connoître? C'est mon plus insupportable supplice de n'être accusée que par mon cœur, et de voir attribuer au bon naturel les larmes impures qu'un cuisant repentir m'arrache. Je vis, je vis en frémissant la douleur empoisonner, hâter les derniers jours de ma triste mere. En vain sa pitié pour moi l'empêcha d'en convenir; en vain elle affectoit d'attribuer le progrès de son mal à la cause qui l'avoit produit; en vain ma cousine gagnée a tenu le même langage. Rien n'a pu tromper mon cœur déchiré de regret; et, pour mon tourment éternel, je garderai jusqu'au tombeau l'affreuse idée d'avoir abrégé la vie de celle à qui je la dois.

O vous, que le ciel suscita dans sa colere pour me rendre malheureuse et coupable, pour la derniere fois, recevez dans votre sein des larmes dont vous êtes l'auteur! Je ne viens plus, comme autrefois, partager avec vous des peines qui devoient nous être communes : ce sont les soupirs

d'un dernier adieu qui s'échappent malgré moi. C'en est fait ; l'empire de l'amour est éteint dans une ame livrée au seul désespoir. Je consacre le reste de mes jours à pleurer la meilleure des meres ; je saurai lui sacrifier des sentimens qui lui ont coûté la vie ; je serois trop heureuse qu'il m'en coûtât assez de les vaincre, pour expier tout ce qu'ils lui ont fait souffrir. Ah ! si son esprit immortel pénetre au fond de mon cœur, il sait bien que la victime que je lui sacrifie n'est pas tout-à-fait indigne d'elle ! Partagez un effort que vous m'avez rendu nécessaire. S'il vous reste quelque respect pour la mémoire d'un nœud si cher et si funeste, c'est par lui que je vous conjure de me fuir à jamais, de ne plus m'écrire, de ne plus aigrir mes remords, de me laisser oublier, s'il se peut, ce que nous fûmes l'un à l'autre. Que mes yeux ne vous voient plus ; que je n'entende plus prononcer votre nom ; que votre souvenir ne vienne plus agiter mon cœur. J'ose parler encore au nom d'un amour qui ne doit plus être ; à tant de sujets de douleur, n'ajoutez pas celui de voir son dernier vœu

méprisé. Adieu donc pour la derniere fois, unique et cher..... Ah! fille insensée..... adieu pour jamais.

LETTRE VI.

DE L'AMANT DE JULIE A MADAME D'ORBE.

ENFIN le voile est déchiré; cette longue illusion s'est évanouie; cet espoir si doux s'est éteint; il ne me reste pour aliment d'une flamme éternelle qu'un souvenir amer et délicieux qui soutient ma vie, et nourrit mes tourmens du vain sentiment d'un bonheur qui n'est plus.

Est-il donc vrai que j'ai goûté la félicité suprême? Suis-je bien le même être qui fut heureux un jour? Qui peut sentir ce que je souffre, n'est-il pas né pour toujours souffrir? Qui peut jouir des biens que j'ai perdus, peut-il les perdre et vivre encore? et des sentimens si contraires peuvent-ils germer dans un même cœur? Jours de plaisir et de gloire, non, vous n'étiez

pas d'un mortel ! vous étiez trop beaux pour devoir être périssables. Une douce extase absorboit toute votre durée, et la rassembloit en un point comme celle de l'éternité. Il n'y avoit pour moi ni passé ni avenir, et je goûtois à la fois les délices de mille siecles. Hélas ! vous avez disparu comme un éclair ! cette éternité de bonheur ne fut qu'un instant de ma vie. Le tems a repris sa lenteur dans les momens de mon désespoir, et l'ennui mesure par longues années le reste infortuné de mes jours.

Pour achever de me les rendre insupportables, plus les afflictions m'accablent, plus tout ce qui m'étoit cher semble se détacher de moi. Madame, il se peut que vous m'aimiez encore ; mais d'autres soins vous appellent, d'autres devoirs vous occupent. Mes plaintes que vous écoutiez avec intérêt sont maintenant indiscretes. Julie, Julie elle-même se décourage et m'abandonne. Les tristes remords ont chassé l'amour. Tout est changé pour moi ; mon cœur seul est toujours le même : mon sort en est plus affreux.

Mais qu'importe ce que je suis et ce que je dois être? Julie souffre, est-il tems de songer à moi? Ah! ce sont ses peines qui rendent les miennes plus ameres. Oui, j'aimerois mieux qu'elle cessât de m'aimer et qu'elle fût heureuse..... Cesser de m'aimer!..... l'espere-t-elle?..... Jamais, jamais. Elle a beau me défendre de la voir et de lui écrire. Ce n'est pas le tourment qu'elle s'ôte, hélas! c'est le consolateur! La perte d'une tendre mere la doit-elle priver d'un plus tendre ami? Croit-elle soulager ses maux en les multipliant? O amour! est-ce à tes dépens qu'on peut venger la nature?

Non, non; c'est en vain qu'elle prétend m'oublier. Son tendre cœur pourra-t-il se séparer du mien? Ne le retiens-je pas en dépit d'elle? Oublie-t-on des sentimens tels que nous les avons éprouvés? et peut-on s'en souvenir sans les éprouver encore? L'amour vainqueur fit le malheur de sa vie; l'amour vaincu ne la rendra que plus à plaindre. Elle passera ses jours dans la douleur, tourmentée à la fois de vains regrets et de vains desirs, sans pou-

voir jamais contenter ni l'amour ni la vertu.

Ne croyez pas pourtant qu'en plaignant ses erreurs je me dispense de les respecter. Après tant de sacrifices, il est trop tard pour apprendre à désobéir. Puisqu'elle commande, il suffit ; elle n'entendra plus parler de moi. Jugez si mon sort est affreux. Mon plus grand désespoir n'est pas de renoncer à elle. Ah ! c'est dans son cœur que sont mes douleurs les plus vives, et je suis plus malheureux de son infortune que de la mienne. Vous qu'elle aime plus que toute chose, et qui seule, après moi, la savez dignement aimer, Claire, aimable Claire, vous êtes l'unique bien qui lui reste. Il est assez précieux pour lui rendre supportable la perte de tous les autres. Dédommagez-la des consolations qui lui sont ôtées et de celles qu'elle refuse ; qu'une sainte amitié supplée à la fois auprès d'elle à la tendresse d'une mere, à celle d'un amant, aux charmes de tous les sentimens qui devoient la rendre heureuse. Qu'elle le soit, s'il est possible, à quelque prix que ce puisse être ; qu'elle recouvre la paix et le repos dont je

l'ai privée : je sentirai moins les tourmens qu'elle m'a laissés. Puisque je ne suis plus rien à mes propres yeux, puisque c'est mon sort de passer ma vie à mourir pour elle, qu'elle me regarde comme n'étant plus, j'y consens, si cette idée la rend plus tranquille. Puisse-t-elle retrouver près de vous ses premieres vertus, son premier bonheur! Puisse-t-elle être encore, par vos soins, tout ce qu'elle eût été sans moi !

Hélas! elle étoit fille, et n'a plus de mere! voilà la perte qui ne se répare point, et dont on ne se console jamais quand on a pu se la reprocher. Sa conscience agitée lui redemande cette mere tendre et chérie, et, dans une douleur si cruelle, l'horrible remords se joint à son affliction. O Julie! ce sentiment affreux devoit-il être connu de toi? Vous qui fûtes témoin de la maladie et des derniers momens de cette mere infortunée, je vous supplie, je vous conjure, dites-moi ce que j'en dois croire. Déchirez-moi le cœur si je suis coupable. Si la douleur de nos fautes l'a fait descendre au tombeau, nous sommes deux monstres indignes de vivre ; c'est un crime de

songer à des liens si funestes, c'en est un de voir le jour. Non, j'ose le croire, un feu si pur n'a point produit de si noirs effets. L'amour nous inspira des sentimens trop nobles pour en tirer les forfaits des ames dénaturées. Le ciel, le ciel seroit-il injuste? et celle qui sut immoler son bonheur aux auteurs de ses jours méritoit-elle de leur coûter la vie?

LETTRE VII.

RÉPONSE.

Comment pourroit-on vous aimer moins, en vous estimant chaque jour davantage? Comment perdrois-je mes anciens sentimens pour vous, tandis que vous en méritez chaque jour de nouveaux? Non, mon cher et digne ami, tout ce que nous fûmes les uns aux autres dès notre premiere jeunesse, nous le serons le reste de nos jours; et si notre mutuel attachement n'augmente plus, c'est qu'il ne peut plus augmenter. Toute la différence est que je vous aimois

comme mon frere, et qu'à présent je vous aime comme mon enfant ; car, quoique nous soyons toutes deux plus jeunes que vous, et même vos disciples, je vous regarde un peu comme le nôtre. En nous apprenant à penser, vous avez appris de nous à être sensible ; et, quoi qu'en dise votre philosophe Anglois, cette éducation vaut bien l'autre : si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Savez-vous pourquoi je parois avoir changé de conduite envers vous? Ce n'est pas, croyez-moi, que mon cœur ne soit toujours le même ; c'est que votre état est changé. Je favorisai vos feux tant qu'il leur restoit un rayon d'espérance : depuis qu'en vous obstinant d'aspirer à Julie, vous ne pouvez plus que la rendre malheureuse, ce seroit vous nuire que de vous complaire. J'aime mieux vous savoir moins à plaindre, et vous rendre plus mécontent. Quand le bonheur commun devient impossible, chercher le sien dans celui qu'on aime n'est-ce pas tout ce qui reste à faire à l'amour sans espoir ?

Vous faites plus que sentir cela, mon

généreux ami, vous l'exécutez dans le plus douloureux sacrifice qu'ait jamais fait un amant fidele. En renonçant à Julie, vous achetez son repos aux dépens du vôtre, et c'est à vous que vous renoncez pour elle.

J'ose à peine vous dire les bizarres idées qui me viennent là-dessus ; mais elles sont consolantes, et cela m'enhardit. Premiérement, je crois que le véritable amour a cet avantage aussi-bien que la vertu, qu'il dédommage de tout ce qu'on lui sacrifie, et qu'on jouit en quelque sorte des privations qu'on s'impose par le sentiment même de ce qu'il en coûte et du motif qui nous y porte. Vous vous témoignerez que Julie a été aimée de vous comme elle méritoit de l'être, et vous l'en aimerez davantage, et vous en serez plus heureux. Cet amour-propre exquis, qui sait payer toutes les vertus pénibles, mêlera son charme à celui de l'amour. Vous vous direz, je sais aimer, avec un plaisir plus durable et plus délicat que vous n'en goûteriez à dire, je possede ce que j'aime : car celui-ci s'use à force d'en jouir ; mais l'autre demeure

toujours, et vous en jouiriez encore, quand même vous n'aimeriez plus.

Outre cela, s'il est vrai, comme Julie et vous me l'avez tant dit, que l'amour soit le plus délicieux sentiment qui puisse entrer dans le cœur humain, tout ce qui le prolonge et le fixe, même au prix de mille douleurs, est encore un bien. Si l'amour est un desir qui s'irrite par les obstacles, comme vous le disiez encore, il n'est pas bon qu'il soit content ; il vaut mieux qu'il dure et soit malheureux, que de s'éteindre au sein des plaisirs. Vos feux, je l'avoue, ont soutenu l'epreuve de la possession, celle du tems, celle de l'absence et des peines de toute espece ; ils ont vaincu tous les obstacles, hors le plus puissant de tous, qui est de n'en avoir plus à vaincre, et de se nourrir uniquement d'eux-mêmes. L'univers n'a jamais vu de passion soutenir cette épreuve ; quel droit avez-vous d'espérer que la vôtre l'eût soutenue ? Le tems eût joint au dégoût d'une longue possession le progrès de l'âge et le déclin de la beauté ; il semble se fixer en votre faveur par votre séparation ; vous serez

toujours l'un pour l'autre à la fleur des ans ; vous vous verrez sans cesse tels que vous vous vîtes en vous quittant, et vos cœurs unis jusqu'au tombeau prolongeront dans une illusion charmante votre jeunesse avec vos amours. *

Si vous n'eussiez point été heureux, une insurmontable inquiétude pourroit vous tourmenter; votre cœur regretteroit en soupirant les biens dont il étoit digne ; votre ardente imagination vous demanderoit sans cesse ceux que vous n'auriez pas obtenus. Mais l'amour n'a point de délices dont il ne vous ait comblé ; et, pour parler comme vous, vous avez épuisé durant une année les plaisirs d'une vie entiere. Souvenez-vous de cette lettre si passionnée, écrite le lendemain d'un rendez-vous téméraire. Je l'ai lue avec une émotion qui m'étoit inconnue : on n'y voit pas l'état permanent d'une

---

* Toute cette métaphysique de l'amour est exquise, vraie, et prise dans le cœur humain, non pas dans les cœurs vulgaires, et on est étonné de la trouver dans la bouche de Claire, qui n'a jamais senti l'amour. *N. de l'Edit.*

ame attendrie, mais le dernier délire d'un cœur brûlant d'amour et ivre de volupté. Vous jugeâtes vous-même qu'on n'éprouvoit point de pareils transports deux fois en la vie, et qu'il falloit mourir après les avoir sentis. Mon ami, ce fut là le comble; et, quoi que la fortune et l'amour eussent fait pour vous, vos feux et votre bonheur ne pouvoient plus que décliner. Cet instant fut aussi le commencement de vos disgraces, et votre amante vous fut ôtée au moment que vous n'aviez plus de sentimens nouveaux à goûter auprès d'elle; comme si le sort eût voulu garantir votre cœur d'un épuisement inévitable, et vous laisser dans le souvenir de vos plaisirs passés un plaisir plus doux que tous ceux dont vous pourriez jouir encore.

Consolez-vous donc de la perte d'un bien qui vous eût toujours échappé, et vous eût ravi de plus celui qui vous reste. Le bonheur et l'amour se seroient évanouis à la fois; vous avez au moins conservé le sentiment : on n'est point sans plaisirs quand on aime encore. L'image de l'amour éteint effraie plus un cœur tendre que celle de

l'amour malheureux, et le dégoût de ce qu'on possede est un état cent fois pire que le regret de ce qu'on a perdu.

Si les reproches que ma désolée cousine se fait sur la mort de sa mere étoient fondés, ce cruel souvenir empoisonneroit, je l'avoue, celui de vos amours, et une si funeste idée devroit à jamais les éteindre; mais n'en croyez pas à ses douleurs, elles la trompent, ou plutôt, le chimérique motif dont elle aime à les aggraver n'est qu'un prétexte pour en justifier l'excès. Cette ame tendre craint toujours de ne pas s'affliger assez, et c'est une sorte de plaisir pour elle d'ajouter au sentiment de ses peines tout ce qui peut les aigrir. Elle s'en impose, soyez-en sûr; elle n'est pas sincere avec elle-même. Ah! si elle croyoit bien sincérement avoir abrégé les jours de sa mere, son cœur en pourroit-il supporter l'affreux remords? Non, non, mon ami, elle ne la pleureroit pas, elle l'auroit suivie. La maladie de madame d'Etange est bien connue; c'étoit une hydropisie de poitrine dont elle ne pouvoit revenir, et l'on désespéroit de sa vie avant même qu'elle

eût découvert votre correspondance. Ce fut un violent chagrin pour elle ; mais que de plaisirs réparerent le mal qu'il pouvoit lui faire ! Qu'il fut consolant pour cette tendre mere de voir, en gémissant des fautes de sa fille, par combien de vertus elles étoient rachetées, et d'être forcée d'admirer son ame en pleurant sa foiblesse ! Qu'il lui fut doux de sentir combien elle en étoit chérie ! Quel zele infatigable ! quels soins continuels ! quelle assiduité sans relâche ! quel désespoir de l'avoir affligée ! Que de regrets ! que de larmes ! que de touchantes caresses ! quelle inépuisable sensibilité ! C'étoit dans les yeux de sa fille qu'on lisoit tout ce que souffroit la mere ; c'étoit elle qui la servoit les jours, qui la veilloit les nuits ; c'étoit de sa main qu'elle recevoit tous les secours : vous eussiez cru voir une autre Julie ; sa délicatesse naturelle avoit disparu ; elle étoit forte et robuste ; les soins les plus pénibles ne lui coûtoient rien ; son ame sembloit lui donner un nouveau corps. Elle faisoit tout, et paroissoit ne rien faire ; elle étoit par-tout, et ne bougeoit d'auprès d'elle. On la trouvoit sans

cesse à genoux devant son lit, la bouche collée sur sa main, gémissant ou de sa faute ou du mal de sa mere, et confondant ces deux sentimens pour s'en affliger davantage. Je n'ai vu personne entrer les derniers jours dans la chambre de ma tante, sans être ému jusqu'aux larmes du plus attendrissant de tous les spectacles. On voyoit l'effort que faisoient ces deux cœurs pour se réunir plus étroitement au moment d'une funeste séparation. On voyoit que le seul regret de se quitter occupoit la mere et la fille; et que vivre ou mourir n'eût été rien pour elles, si elles avoient pu rester ou partir ensemble.

Bien loin d'adopter les noires idées de Julie, soyez sûr que tout ce qu'on peut espérer des secours humains et des consolations du cœur a concouru de sa part à retarder le progrès de la maladie de sa mere, et qu'infailliblement sa tendresse et ses soins nous l'ont conservée plus long-tems que nous n'eussions pu faire sans elle. Ma tante elle-même m'a dit cent fois que ses derniers jours étoient les plus doux momens de sa vie, et que le

bonheur de sa fille étoit la seule chose qui manquoit au sien.

S'il faut attribuer sa perte au chagrin, ce chagrin vient de plus loin, et c'est à son époux seul qu'il faut s'en prendre. Long-tems inconstant et volage, il prodigua les feux de sa jeunesse à mille objets moins dignes de plaire que sa vertueuse compagne ; et quand l'âge le lui eut ramené, il conserva près d'elle cette rudesse inflexible dont les maris infideles ont accoutumé d'aggraver leurs torts. Ma pauvre cousine s'en est ressentie. Un vain entêtement de noblesse et cette roideur de caractere que rien n'amollit ont fait vos malheurs et les siens. Sa mere, qui eut toujours du penchant pour vous, et qui pénétra son amour quand il étoit trop tard pour l'éteindre, porta long-tems en secret la douleur de ne pouvoir vaincre le goût de sa fille, ni l'obstination de son époux, et d'être la premiere cause d'un mal qu'elle ne pouvoit plus guérir. Quand vos lettres surprises lui eurent appris jusqu'où vous aviez abusé de sa confiance, elle craignit de tout perdre en voulant tout sauver, et

d'exposer les jours de sa fille pour rétablir son honneur. Elle sonda plusieurs fois son mari sans succès. Elle voulut plusieurs fois hasarder une confidence entiere, et lui montrer toute l'étendue de son devoir; la frayeur et sa timidité la retinrent toujours; elle hésita tant qu'elle put parler : lorsqu'elle le voulut, il n'étoit plus tems ; les forces lui manquerent ; elle mourut avec le fatal secret ; et moi, qui connois l'humeur de cet homme sévere, sans savoir jusqu'où les sentimens de la nature auroient pu la tempérer, je respire en voyant au moins les jours de Julie en sûreté.

Elle n'ignore rien de tout cela ; mais vous dirai-je ce que je pense de ses remords apparens ? L'amour est plus ingénieux qu'elle. Pénétrée du regret de sa mere, elle voudroit vous oublier; et, malgré qu'elle en ait, il trouble sa conscience pour la forcer de penser à vous. Il veut que ses pleurs aient du rapport à ce qu'elle aime. Elle n'oseroit plus s'en occuper directement ; il la force de s'en occuper encore, au moins par son repentir. Il l'abuse avec tant d'art, qu'elle aime mieux souffrir

davantage, et que vous entriez dans le sujet de ses peines. Votre cœur n'entend pas, peut-être, ces détours du sien ; mais ils n'en sont pas moins naturels ; car votre amour à tous deux, quoiqu'égal en force, n'est pas semblable en effet. Le vôtre est bouillant et vif ; le sien est doux et tendre : vos sentimens s'exhalent au-dehors avec véhémence ; les siens retournent sur elle-même, et, pénétrant la substance de son ame, l'alterent et la changent insensiblement. L'amour anime et soutient votre cœur ; il affaisse et abat le sien ; tous les ressorts en sont relâchés, sa force est nulle, son courage est éteint, sa vertu n'est plus rien. Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties, mais suspendues ; un moment de crise peut leur rendre toute leur vigueur, ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est perdue ; mais si cette ame excellente se releve un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, et il ne sera plus question de rechûte. Croyez-moi, mon aimable ami, dans cet état périlleux, sachez respecter ce que vous aimâtes.

Tout ce qui lui vient de vous, fût-ce contre vous-même, ne lui peut être que mortel. Si vous vous obstinez auprès d'elle, vous pourrez triompher aisément ; mais vous croirez en vain posséder la même Julie, vous ne la retrouverez plus.

LETTRE VIII.

DE MILORD ÉDOUARD A L'AMANT DE JULIE.

J'AVOIS acquis des droits sur ton cœur ; tu m'étois nécessaire, j'étois prêt à t'aller joindre. Que t'importent mes droits, mes besoins, mon empressement ? Je suis oublié de toi ; tu ne daignes plus m'écrire. J'apprends ta vie solitaire et farouche ; je pénetre tes desseins secrets. Tu t'ennuies de vivre.

Meurs donc, jeune insensé ; meurs, homme à la fois féroce et lâche : mais sache, en mourant, que tu laisses dans l'ame d'un honnête homme, à qui tu fus cher, la douleur de n'avoir servi qu'un ingrat.

LETTRE IX.

RÉPONSE.

VENEZ, milord ; je croyois ne pouvoir plus goûter de plaisir sur la terre : mais nous nous reverrons. Il n'est pas vrai que vous puissiez me confondre avec les ingrats : votre cœur n'est pas fait pour en trouver, ni le mien pour l'être.

BILLET

DE JULIE.

IL est tems de renoncer aux erreurs de la jeunesse, et d'abandonner un trompeur espoir. Je ne serai jamais à vous. Rendez-moi donc la liberté que je vous ai engagée, et dont mon pere veut disposer, ou mettez le comble à mes malheurs par un refus qui nous perdra tous deux, sans vous être d'aucun usage.

JULIE D'ÉTANGE.

LETTRE X.

DU BARON D'ÉTANGE,

Dans laquelle étoit le précédent billet.

S'IL peut rester dans l'ame d'un suborneur quelque sentiment d'honneur et d'humanité, répondez à ce billet d'une malheureuse dont vous avez corrompu le cœur, et qui ne seroit plus, si j'osois soupçonner qu'elle eût porté plus loin l'oubli d'elle-même. Je m'étonnerai peu que la même philosophie qui lui apprit à se jeter à la tête du premier venu, lui apprenne encore à désobéir à son pere. Pensez-y cependant. J'aime à prendre en toute occasion les voies de la douceur et de l'honnêteté, quand j'espere qu'elles peuvent suffire; mais, si j'en veux bien user avec vous, ne croyez pas que j'ignore comment se venge l'honneur d'un gentilhomme offensé par un homme qui ne l'est pas.

LETTRE XI.

RÉPONSE.

Épargnez-vous, monsieur, des menaces vaines qui ne m'effraient point, et d'injustes reproches qui ne peuvent m'humilier. Sachez qu'entre deux personnes de même âge il n'y a d'autre suborneur que l'amour, et qu'il ne vous appartiendra jamais d'avilir un homme que votre fille honora de son estime.

Quel sacrifice osez-vous m'imposer? et à quel titre l'exigez-vous? Est-ce à l'auteur de tous mes maux qu'il faut immoler mon dernier espoir? Je veux respecter le pere de Julie; mais qu'il daigne être le mien, s'il faut que j'apprenne à lui obéir. Non, non, monsieur, quelque opinion que vous ayiez de vos procédés, ils ne m'obligent point à renoncer pour vous à des droits si chers et si bien mérités de mon cœur. Vous faites le malheur de ma vie. Je ne vous dois que de la haine, et vous n'avez

rien à prétendre de moi. Julie a parlé ; voilà mon consentement. Ah ! qu'elle soit toujours obéie ! Un autre la possédera ; mais j'en serai plus digne d'elle.

Si votre fille eût daigné me consulter sur les bornes de votre autorité, ne doutez pas que je ne lui eusse appris à résister à vos prétentions injustes. Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres. La chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains ; et quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses loix.

N'alléguez pas non plus cet honneur si bizarre et si délicat que vous parlez de venger ; nul ne l'offense que vous-même. Respectez le choix de Julie, et votre honneur est en sûreté ; car mon cœur vous honore malgré vos outrages ; et, malgré les maximes gothiques, l'alliance d'un honnête homme n'en déshonora jamais un autre. Si ma présomption vous offense, attaquez ma vie, je ne la défendrai jamais contre vous ; au surplus, je me soucie fort peu de savoir en quoi consiste l'honneur

d'un gentilhomme : mais quant à celui d'un homme de bien, il m'appartient, je sais le défendre, et le conserverai pur et sans tache jusqu'au dernier soupir.

Allez, pere barbare et peu digne d'un nom si doux, méditez d'affreux parricides, tandis qu'une fille tendre et soumise immole son bonheur à vos préjugés. Vos regrets me vengeront un jour des maux que vous me faites, et vous sentirez trop tard que votre haine aveugle et dénaturée ne vous fut pas moins funeste qu'à moi. Je serai malheureux, sans doute ; mais si jamais la voix du sang s'éleve au fond de votre cœur, combien vous le serez plus encore d'avoir sacrifié à des chimeres l'unique fruit de vos entrailles, unique au monde en beauté, en mérite, en vertus, et pour qui le ciel, prodigue de ses dons, n'oublia rien qu'un meilleur pere !

BILLET

INCLUS DANS LA PRECÉDENTE LETTRE.

JE rends à Julie d'Étange le droit de disposer d'elle-même, et de donner sa main sans consulter son cœur.

S. G.

LETTRE XII.

DE JULIE.

JE voulois vous décrire la scene qui vient de se passer, et qui a produit le billet que vous avez dû recevoir ; mais mon pere a pris ses mesures si justes, qu'elle n'a fini qu'un moment avant le départ du courier. Sa lettre est sans doute arrivée à tems à la poste ; il n'en peut être de même de celle-ci ; votre résolution sera prise et votre

réponse partie avant qu'elle vous parvienne : ainsi tout détail seroit désormais inutile. J'ai fait mon devoir ; vous ferez le vôtre : mais le sort nous accable, l'honneur nous trahit ; nous serons séparés à jamais, et, pour comble d'horreur, je vais passer dans les..... Hélas ! j'ai pu vivre dans les tiens ! O devoir ! à quoi sers-tu ? O Providence !.... il faut gémir et se taire.

La plume échappe de ma main. J'étois incommodée depuis quelques jours ; l'entretien de ce matin m'a prodigieusement agitée.... la tête et le cœur me font mal... je me sens défaillir..... le ciel auroit-il pitié de mes peines ?..... Je ne puis me soutenir..... je suis forcée à me mettre au lit, et me console dans l'espoir de n'en plus relever. Adieu, mes uniques amours ; adieu, pour la derniere fois, cher et tendre ami de Julie. Ah ! si je ne dois plus vivre pour toi, n'ai-je pas déja cessé de vivre ?

LETTRE XIII.

DE JULIE A MADAME D'ORBE.

IL est donc vrai, chere et cruelle amie, que tu me rappelles à la vie et à mes douleurs? J'ai vu l'instant heureux où j'allois rejoindre la plus tendre des meres ; tes soins inhumains m'ont enchaînée pour la pleurer plus long-tems ; et quand le desir de la suivre m'arrache à la terre, le regret de te quitter m'y retient. Si je me console de vivre, c'est par l'espoir de n'avoir pas échappé tout entiere à la mort. Ils ne sont plus, ces agrémens de mon visage que mon cœur a payés si cher : la maladie dont je sors m'en a délivrée. Cette heureuse perte ralentira l'ardeur grossiere d'un homme assez dépourvu de délicatesse pour m'oser épouser sans mon aveu. Ne trouvant plus en moi ce qui lui plut, il se souciera peu du reste. Sans manquer de parole à mon pere, sans offenser l'ami dont il tient la

vie, je saurai rebuter cet importun : ma bouche gardera le silence ; mais mon aspect parlera pour moi. Son dégoût me garantira de sa tyrannie, et il me trouvera trop laide pour daigner me rendre malheureuse.

Ah, chere cousine ! tu connus un cœur plus constant et plus tendre, qui ne se fût pas ainsi rebuté. Son goût ne se bornoit pas aux traits de la figure ; c'étoit moi qu'il aimoit, et non pas mon visage : c'étoit par tout notre être que nous étions unis l'un à l'autre; et, tant que Julie eût été la même, la beauté pouvoit fuir, l'amour fût toujours demeuré. Cependant il a pu consentir... l'ingrat !... il l'a dû, puisque j'ai pu l'exiger. Qui est-ce qui retient par leur parole ceux qui veulent retirer leur cœur? Ai-je donc voulu retirer le mien?..... L'ai-je fait?..... O Dieu ! faut-il que tout me rappelle incessamment un tems qui n'est plus, et des feux qui ne doivent plus être ? J'ai beau vouloir arracher de mon cœur cette image chérie, je l'y sens trop fortement attachée ; je le déchire sans le dégager, et mes efforts, pour en effacer un si

doux souvenir, ne font que l'y graver davantage.

Oserai-je te dire un délire de ma fievre, qui, loin de s'éteindre avec elle, me tourmente encore plus depuis ma guérison? Oui, connois et plains l'égarement d'esprit de ta malheureuse amie, et rends graces au ciel d'avoir préservé ton cœur de l'horrible passion qui le donne. Dans un des momens où j'étois le plus mal, je crus, durant l'ardeur du redoublement, voir à côté de mon lit cet infortuné; non tel qu'il charmoit jadis mes regards durant le court bonheur de ma vie, mais pâle, défait, mal en ordre, et le désespoir dans les yeux. Il étoit à genoux; il prit une de mes mains, et, sans se dégoûter de l'état où elle étoit, sans craindre la communication d'un venin si terrible, il la couvroit de baisers et de larmes. A son aspect, j'éprouvai cette vive et délicieuse émotion que me donnoit quelquefois sa présence inattendue. Je voulus m'élancer vers lui; on me retint: tu l'arrachas de ma présence; et, ce qui me toucha le plus vivement, ce furent ses gémissemens que je crus entendre à mesure qu'il

s'éloignoit. Je ne puis te représenter l'effet étonnant que ce rêve a produit sur moi. Ma fievre a été longue et violente ; j'ai perdu la connoissance durant plusieurs jours ; j'ai souvent rêvé à lui dans mes transports ; mais aucun de ces rêves n'a laissé dans mon imagination des impressions aussi profondes que celle de ce dernier. Elle est telle qu'il m'est impossible de l'effacer de ma mémoire et de mes sens. A chaque minute, à chaque instant, il me semble le voir dans la même attitude ; son air, son habillement, son geste, son triste regard, frappent encore mes yeux : je crois sentir ses levres se presser sur ma main ; je la sens mouillée de ses larmes ; les sons de sa voix plaintive me font tressaillir ; je le vois entraîné loin de moi, je fais effort pour le retenir encore : tout me retrace une scene imaginaire avec plus de force que les événemens qui me sont réellement arrivés.

J'ai long-tems hésité à te faire cette confidence ; la honte m'empêche de te la faire de bouche ; mais mon agitation, loin de se calmer, ne fait qu'augmenter de jour en jour, et je ne puis plus résister au besoin

de t'avouer ma folie. Ah ! qu'elle s'empare de moi tout entiere. Que ne puis-je achever de perdre ainsi la raison, puisque le peu qui m'en reste ne sert plus qu'à me tourmenter !

Je reviens à mon rêve. Ma cousine, raille-moi, si tu veux, de ma simplicité ; mais il y a dans cette vision je ne sais quoi de mystérieux qui la distingue du délire ordinaire. Est-ce un pressentiment de la mort du meilleur des hommes ? Est-ce un avertissement qu'il n'est déja plus ? Le ciel daigne-t-il me guider au moins une fois ? et m'invite-t-il à suivre celui qu'il me fit aimer ? Hélas ! l'ordre de mourir sera pour moi le premier de ses bienfaits.

J'ai beau me rappeller tous ces vains discours dont la philosophie amuse les gens qui ne sentent rien ; ils ne m'en imposent plus, et je sens que je les méprise. On ne voit point les esprits, je le veux croire : mais deux ames si étroitement unies ne sauroient-elles avoir entr'elles une communication immédiate, indépendante du corps et des sens ? L'impression directe que l'une reçoit de l'autre ne peut-elle pas la

transmettre au cerveau, et recevoir de lui par contre-coup les sensations qu'elle lui a données ?..... Pauvre Julie, que d'extravagances ! Que les passions nous rendent crédules ! et qu'un cœur vivement touché se détache avec peine des erreurs mêmes qu'il apperçoit !

LETTRE XIV.

RÉPONSE.

AH ! fille trop malheureuse et trop sensible, n'es-tu donc née que pour souffrir ? Je voudrois en vain t'épargner des douleurs ; tu sembles les chercher sans cesse, et ton ascendant est plus fort que tous mes soins. A tant de vrais sujets de peine, n'ajoute pas au moins des chimeres ; et, puisque ma discrétion t'est plus nuisible qu'utile, sors d'une erreur qui te tourmente : peut-être la triste vérité te sera-t-elle encore moins cruelle. Apprends donc que ton rêve n'est point un rêve ; que ce n'est point l'ombre de ton ami que tu as

J. M. Moreau inv. N. T. Geoffroy Sculp.

vue, mais sa personne; et que cette touchante scene, incessamment présente à ton imagination, s'est passée réellement dans ta chambre, le surlendemain du jour où tu fus le plus mal.

La veille je t'avois quittée assez tard, et M. d'Orbe, qui voulut me relever auprès de toi cette nuit-là, étoit prêt à sortir, quand tout-à-coup nous vîmes entrer brusquement et se précipiter à nos pieds ce pauvre malheureux, dans un état à faire pitié. Il avoit pris la poste à la réception de ta derniere lettre. Courant jour et nuit, il fit la route en trois jours, et ne s'arrêta qu'à la derniere poste, en attendant la nuit pour entrer en ville. Je te l'avoue à ma honte, je fus moins prompte que M. d'Orbe à lui sauter au cou : sans savoir encore la raison de son voyage, j'en prévoyois la conséquence. Tant de souvenirs amers, ton danger, le sien, le désordre où je le voyois, tout empoisonnoit une si douce surprise, et j'étois trop saisie pour lui faire beaucoup de caresses. Je l'embrassai pourtant avec un serrement de cœur qu'il partageoit, et qui se fit sentir réciproquement par de muettes

étreintes, plus éloquentes que les cris et les pleurs. Son premier mot fut : *Que fait-elle ? ah ! que fait-elle ? Donnez-moi la vie ou la mort.* Je compris alors qu'il étoit instruit de ta maladie ; et, croyant qu'il n'en ignoroit pas non plus l'espece, j'en parlai sans autre précaution que d'exténuer le danger. Sitôt qu'il sut que c'étoit la petite vérole, il fit un cri et se trouva mal. La fatigue et l'insomnie, jointes à l'inquiétude d'esprit, l'avoient jeté dans un tel abattement, qu'on fut long-tems à le faire revenir. A peine, pouvoit-il parler ; on le fit coucher.

Vaincu par la nature, il dormit douze heures de suite, mais avec tant d'agitation, qu'un pareil sommeil devoit plus épuiser que réparer ses forces. Le lendemain, nouvel embarras ; il vouloit te voir absolument. Je lui opposai le danger de te causer une révolution ; il offrit d'attendre qu'il n'y eût plus de risque : mais son séjour même en étoit un terrible ; j'essayai de le lui faire sentir. Il me coupa durement la parole. Gardez votre barbare éloquence, me dit-il d'un ton d'indignation, c'est trop l'exercer à ma ruine. N'espérez pas me chasser encore

comme vous fîtes à mon exil. Je viendrois cent fois du bout du monde pour la voir un seul instant : mais je jure par l'auteur de mon être, ajouta-t-il impétueusement, que je ne partirai point d'ici sans l'avoir vue. Éprouvons une fois si je vous rendrai pitoyable, ou si vous me rendrez parjure.

Son parti étoit pris. M. d'Orbe fut d'avis de chercher les moyens de le satisfaire, pour le pouvoir renvoyer avant que son retour fût découvert : car il n'étoit connu dans la maison que du seul Hanz dont j'étois sûre, et nous l'avions appellé devant nos gens d'un autre nom que le sien (1). Je lui promis qu'il te verroit la nuit suivante, à condition qu'il ne resteroit qu'un instant, qu'il ne te parleroit point, et qu'il repartiroit le lendemain avant le jour. J'en exigeai sa parole ; alors je fus tranquille, je laissai mon mari avec lui, et je retournai près de toi.

Je te trouvai sensiblement mieux ; l'éruption étoit achevée : le médecin me rendit le courage et l'espoir. Je me concertai

(1) On voit dans la quatrième partie que ce nom substitué étoit celui de Saint-Preux.

d'avance avec Babi ; et le redoublement, quoique moindre, t'ayant encore embarrassé la tête, je pris ce tems pour écarter tout le monde, et faire dire à mon mari d'amener son hôte, jugeant qu'avant la fin de l'accès tu serois moins en état de le reconnoître. Nous eûmes toutes les peines du monde à renvoyer ton désolé pere, qui chaque nuit s'obstinoit à vouloir rester. Enfin, je lui dis en colere qu'il n'épargneroit la peine de personne, que j'étois également résolue à veiller, et qu'il savoit bien, tout pere qu'il étoit, que sa tendresse n'étoit pas plus vigilante que la mienne. Il partit à regret ; nous restâmes seules. M. d'Orbe arriva sur les onze heures, et me dit qu'il avoit laissé ton ami dans la rue ; je l'allai chercher ; je le pris par la main ; il trembloit comme la feuille. En passant dans l'antichambre, les forces lui manquerent ; il respiroit avec peine, et fut contraint de s'asseoir.

Alors démêlant quelques objets à la foible lueur d'une lumiere éloignée : Oui, dit-il avec un profond soupir, je reconnois les mêmes lieux. Une fois en ma vie je les

ai traversés..... à la même heure..... avec le même mystere..... j'étois tremblant comme aujourd'hui..... le cœur me palpitoit de même..... O téméraire ! j'étois mortel, et j'osois goûter..... Que vais-je voir maintenant dans ce même asyle où tout respiroit la volupté dont mon ame étoit enivrée ? dans ce même objet qui faisoit et partageoit mes transports ? L'image du trépas, un appareil de douleur, la vertu malheureuse et la beauté mourante !

Chere cousine, j'épargne à ton pauvre cœur le détail de cette attendrissante scene. Il te vit, et se tut. Il l'avoit promis ; mais quel silence ! Il se jeta à genoux ; il baisoit tes rideaux en sanglotant ; il élevoit les mains et les yeux ; il poussoit de sourds gémissemens ; il avoit peine à contenir sa douleur et ses cris. Sans le voir, tu sortis machinalement une de tes mains ; il s'en saisit avec une espece de fureur ; les baisers de feu qu'il appliquoit sur cette main malade t'éveillerent mieux que le bruit et la voix de tout ce qui t'environnoit : je vis que tu l'avois reconnu ; et, malgré sa résistance

et ses plaintes, je l'arrachai de la chambre à l'instant, espérant éluder l'idée d'une si courte apparition par le prétexte du délire. Mais voyant ensuite que tu ne m'en disois rien, je crus que tu l'avois oubliée; je défendis à Babi de t'en parler, et je sais qu'elle m'a tenu parole. Vaine prudence que l'amour a déconcertée, et qui n'a fait que laisser fermenter un souvenir qu'il n'est plus tems d'effacer!

Il partit comme il l'avoit promis, et je lui fis jurer qu'il ne s'arrêteroit pas au voisinage. Mais, ma chere, ce n'est pas tout; il faut achever de te dire ce qu'aussi-bien tu ne pourrois ignorer long-tems. Milord Édouard passa deux jours après; il se pressa pour l'atteindre; il le joignit à Dijon, et le trouva malade. L'infortuné avoit gagné la petite vérole. Il m'avoit caché qu'il ne l'avoit point eue, et je te l'avois amené sans précaution. Ne pouvant guérir ton mal, il le voulut partager. En me rappellant la maniere dont il baisoit ta main, je ne puis douter qu'il ne se soit inoculé volontairement. On ne pouvoit être plus mal préparé; mais c'étoit l'inoculation de l'amour, elle

fut heureuse. Ce pere de la vie l'a conservée au plus tendre amant qui fut jamais : il est guéri ; et, suivant la derniere lettre de milord Édouard, ils doivent être actuellement repartis pour Paris.

Voilà, trop aimable cousine, de quoi bannir les terreurs funebres qui t'alarmoient sans sujet. Depuis long-tems tu as renoncé à la personne de ton ami, et sa vie est en sûreté. Ne songe donc qu'à conserver la tienne, et à t'acquitter de bonne grace du sacrifice que ton cœur a promis à l'amour paternel. Cesse enfin d'être le jouet d'un vain espoir, et de te repaître de chimeres. Tu te presses beaucoup d'être fiere de ta laideur ; sois plus humble, crois-moi, tu n'as encore que trop de sujet de l'être. Tu as essuyé une cruelle atteinte ; mais ton visage a été épargné. Ce que tu prends pour des cicatrices ne sont que des rougeurs qui seront bientôt effacées. Je fus plus maltraitée que cela, et cependant tu vois que je ne suis pas trop mal encore. Mon ange, tu resteras jolie en dépit de toi ; et l'indifférent Wolmar, que trois ans d'absence n'ont pu guérir d'un amour conçu dans huit

jours, s'en guérira-t-il en te voyant à toute heure ? Oh ! si ta seule ressource est de déplaire, que ton sort est désespéré !

LETTRE XV.

DE JULIE.

C'EN est trop, c'en est trop. Ami, tu as vaincu. Je ne suis point à l'épreuve de tant d'amour ; ma résistance est épuisée. J'ai fait usage de toutes mes forces ; ma conscience m'en rend le consolant témoignage. Que le ciel ne me demande point compte de plus qu'il ne m'a donné. Ce triste cœur que tu achetas tant de fois, et qui coûta si cher au tien, t'appartient sans réserve ; il fut à toi du premier moment où mes yeux te virent, il te restera jusqu'à mon dernier soupir. Tu l'as trop bien mérité pour le perdre, et je suis lasse de servir, aux dépens de la justice, une chimérique vertu.

Oui, tendre et généreux amant, ta Julie sera toujours tienne ; elle t'aimera toujours :

il le faut, je le veux, je le dois. Je te rends l'empire que l'amour t'a donné ; il ne te sera plus ôté : c'est en vain qu'une voix mensongere murmure au fond de mon ame, elle ne m'abusera plus. Que sont les vains devoirs qu'elle m'oppose, contre ceux d'aimer à jamais ce que le ciel m'a fait aimer? Le plus sacré de tous n'est-il pas envers toi ? N'est-ce pas à toi seul que j'ai tout promis ? Le premier vœu de mon cœur ne fut-il pas de ne t'oublier jamais ? et ton inviolable fidélité n'est-elle pas un nouveau lien pour la mienne ? Ah ! dans le transport d'amour qui me rend à toi, mon seul regret est d'avoir combattu des sentimens si chers et si légitimes. Nature, ô douce nature ! reprends tous tes droits ; j'abjure les barbares vertus qui t'anéantissent. Les penchans que tu m'as donnés seront-ils plus trompeurs qu'une raison qui m'égara tant de fois?

Respecte ces tendres penchans, mon aimable ami, tu leur dois trop pour les haïr ; mais souffres-en le cher et doux partage ; souffre que les droits du sang et de l'amitié ne soient pas éteints par ceux de

l'amour. Ne pense point que, pour te suivre, j'abandonne jamais la maison paternelle. N'espere point que je me refuse aux liens que m'impose une autorité sacrée. La cruelle perte de l'un des auteurs de mes jours m'a trop appris à craindre d'affliger l'autre. Non, celle dont il attend désormais toute sa consolation ne contristera point son ame accablée d'ennuis; je n'aurai point donné la mort à tout ce qui me donna la vie. Non, non, je connois mon crime, et ne puis le haïr. Devoir, honneur, vertu, tout cela ne me dit plus rien; mais pourtant je ne suis point un monstre; je suis foible, et non dénaturée. Mon parti est pris : je ne veux désoler aucun de ceux que j'aime. Qu'un pere, esclave de sa parole, et jaloux d'un vain titre, dispose de ma main qu'il a promise; que l'amour seul dispose de mon cœur; que mes pleurs ne cessent de couler dans le sein d'une tendre amie. Que je sois vile et malheureuse; mais que tout ce qui m'est cher soit heureux et content, s'il est possible. Formez tous trois ma seule existence, et que votre bonheur me fasse oublier ma misere et mon désespoir.

LETTRE XVI.

RÉPONSE.

Nous renaissons, ma Julie; tous les vrais sentimens de nos ames reprennent leur cours. La nature nous a conservé l'être, et l'amour nous rend à la vie. En doutois-tu? L'osas-tu croire, de pouvoir m'ôter ton cœur? Va, je le connois mieux que toi, ce cœur que le ciel a fait pour le mien. Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. Dépend-il de nous de les séparer, ni même de le vouloir? Tiennent-ils l'un à l'autre par des nœuds que les hommes aient formés, et qu'ils puissent rompre? Non, non, Julie, si le sort cruel nous refuse le doux nom d'époux, rien ne peut nous ôter celui d'amans fideles; il fera la consolation de nos tristes jours, et nous l'emporterons au tombeau.

Ainsi nous recommençons de vivre pour recommencer de souffrir, et le sentiment

de notre existence n'est pour nous qu'un sentiment de douleur. Infortunés ! que sommes-nous devenus ? Comment avons-nous cessé d'être ce que nous fûmes ? Où est cet enchantement du bonheur suprême ? Où sont ces ravissemens exquis dont les vertus animoient nos feux ? Il ne reste de nous que notre amour ; l'amour seul reste, et ses charmes se sont éclipsés. Fille trop soumise, amante sans courage, tous nos maux viennent de tes erreurs. Hélas, un cœur moins pur t'auroit bien moins égarée ! Oui, c'est l'honnêteté du tien qui nous perd ; les sentimens droits qui le remplissent en ont chassé la sagesse. Tu as voulu concilier la tendresse filiale avec l'indomptable amour ; en te livrant à la fois à tous tes penchans, tu les confonds au lieu de les accorder, et deviens coupable à force de vertus. O Julie ! quel est ton inconcevable empire ? Par quel étrange pouvoir tu fascines ma raison ! Même en me faisant rougir de nos feux, tu te fais encore estimer par tes fautes ; tu me forces de t'admirer en partageant tes remords..... Des remords !.....

étoit-ce à toi d'en sentir?..... toi que j'aimai..... toi que je ne puis cesser d'adorer..... Le crime pourroit-il approcher de ton cœur?..... Cruelle! en me le rendant, ce cœur qui m'appartient, rends-le moi tel qu'il me fut donné.

Que m'as-tu dit?..... qu'oses-tu me faire entendre?..... Toi passer dans les bras d'un autre! un autre te posséder!.... N'être plus à moi!..... ou, pour comble d'horreur, n'être pas à moi seul! Moi, j'éprouverois cet affreux supplice!..... je te verrois survivre à toi-même!..... Non; j'aime mieux te perdre que te partager..... Que le ciel ne me donna-t-il un courage digne des transports qui m'agitent!..... avant que ta main fût avilie dans ce nœud funeste, abhorré par l'amour et réprouvé par l'honneur, j'irois de la mienne te plonger un poignard dans le sein : j'épuiserois ton chaste cœur d'un sang que n'auroit point souillé l'infidélité. A ce pur sang, je mêlerois celui qui brûle dans mes veines d'un feu que rien ne peut éteindre; je tomberois dans tes bras; je

rendrois sur tes levres mon dernier soupir..... je recevrois le tien..... Julie expirante !..... ces yeux si doux éteints par les horreurs de la mort !..... ce sein, ce trône de l'amour, déchiré par ma main, versant à gros bouillons le sang et la vie !..... Non : vis et souffre ; porte la peine de ma lâcheté. Non : je voudrois que tu ne fusses plus ; mais je ne puis t'aimer assez pour te poignarder.

Oh ! si tu connoissois l'état de ce cœur serré de détresse ! Jamais il ne brûla d'un feu si sacré ; jamais ton innocence et ta vertu ne lui furent si cheres. Je suis amant, je sais aimer, je le sens : mais je ne suis qu'un homme, et il est au-dessus de la force humaine de renoncer à la suprême félicité. Une nuit, une seule nuit a changé pour jamais toute mon ame. Ote-moi ce dangereux souvenir, et je suis vertueux. Mais cette nuit fatale regne au fond de mon cœur, et va couvrir de son ombre le reste de ma vie. Ah ! Julie, objet adoré ! s'il faut être à jamais misérables, encore une heure de bonheur, et des regrets éternels !

Écoute celui qui t'aime. Pourquoi voudrions-nous être plus sages nous seuls que tout le reste des hommes, et suivre, avec une simplicité d'enfans, de chimériques vertus dont tout le monde parle, et que personne ne pratique? Quoi! serons-nous meilleurs moralistes que ces foules de savans dont Londres et Paris sont peuplés, qui tous se raillent de la fidélité conjugale, et regardent l'adultere comme un jeu? Les exemples n'en sont point scandaleux; il n'est pas même permis d'y trouver à redire, et tous les honnêtes gens se riroient ici de celui qui, par respect pour le mariage, résisteroit au penchant de son cœur. En effet, disent-ils, un tort qui n'est que dans l'opinion n'est-il pas nul quand il est secret? Quel mal reçoit un mari d'une infidélité qu'il ignore? De quelle complaisance une femme ne rachete-t-elle pas ses fautes (1)? Quelle douceur n'emploie-t-elle

(1) Et où le bon Suisse avoit-il vu cela? Il y a long-tems que les femmes galantes l'ont pris sur un plus haut ton. Elles commencent par établir fiérement leurs amans dans la maison; et, si l'on

pas à prévenir ou à guérir ses soupçons ? Privé d'un bien imaginaire, il vit réellement plus heureux ; et ce prétendu crime, dont on fait tant de bruit, n'est qu'un lien de plus dans la société.

A Dieu ne plaise, ô chere amie de mon cœur, que je veuille rassurer le tien par ces honteuses maximes ! Je les abhorre sans savoir les combattre, et ma conscience y répond mieux que ma raison. Non que je me fasse fort d'un courage que je hais, ni que je voulusse d'une vertu si coûteuse ; mais je me crois moins coupable en me reprochant mes fautes, qu'en m'efforçant de les justifier, et je regarde comme le comble du crime, d'en vouloir ôter les remords.

Je ne sais ce que j'écris ; je me sens l'ame dans un état affreux, pire que celui même où j'étois avant d'avoir reçu ta lettre. L'es-

---

daigne y souffrir le mari, c'est autant qu'il se comporte envers eux avec le respect qu'il leur doit. Une femme qui se cacheroit d'un mauvais commerce feroit croire qu'elle en a honte, et seroit déshonorée ; pas une honnête femme ne voudroit la voir.

poir que tu me rends est triste et sombre ; il éteint cette lueur si pure qui nous guida tant de fois ; tes attraits s'en ternissent, et ne deviennent que plus touchans ; je te vois tendre et malheureuse ; mon cœur est inondé des pleurs qui coulent de tes yeux, et je me reproche avec amertume un bonheur que je ne puis plus goûter qu'aux dépens du tien.

Je sens pourtant qu'une ardeur secrete m'anime encore, et me rend le courage que veulent m'ôter les remords. Chere amie, ah ! sais-tu de combien de pertes un amour pareil au mien peut te dédommager? Sais-tu jusqu'à quel point ton amant, qui ne respire que pour toi, peut te faire aimer la vie ? Conçois-tu bien que c'est pour toi seule que je veux vivre, agir, penser, sentir désormais? Non, source délicieuse de mon être, je n'aurai plus d'ame que ton ame ; je ne ferai plus rien qu'une partie de toi-même, et tu trouveras au fond de mon cœur une si douce existence, que tu ne sentiras point ce que la tienne aura perdu de ses charmes. Hé bien, nous serons coupables, mais nous ne serons

point méchans ; nous serons coupables, mais nous aimerons toujours la vertu : loin d'oser excuser nos fautes, nous en gémirons ; nous les pleurerons ensemble ; nous les racheterons, s'il est possible, à force d'être bienfaisans et bons. Julie ! ô Julie ! que ferois-tu ? que peux-tu faire ? Tu ne peux échapper à mon cœur : n'a-t-il pas épousé le tien ?

Ces vains projets de fortune, qui m'ont si grossiérement abusé, sont oubliés depuis long-tems ; je vais m'occuper uniquement des soins que je dois à milord Édouard ; il veut m'entraîner en Angleterre ; il prétend que je puis l'y servir. Hé bien, je l'y suivrai : mais je me déroberai tous les ans ; je me rendrai secrétement près de toi. Si je ne puis te parler, au moins je t'aurai vue ; j'aurai du moins baisé tes pas ; un regard de tes yeux m'aura donné dix mois de vie. Forcé de repartir, en m'éloignant de celle que j'aime, je compterai, pour me consoler, les pas qui doivent m'en rapprocher. Ces fréquens voyages donneront le change à ton malheureux amant ; il croira déja jouir de ta vue en

partant pour t'aller voir ; le souvenir de ses transports l'enchantera durant son retour ; malgré le sort cruel, ses tristes ans ne seront pas tout-à-fait perdus : il n'y en aura point qui ne soient marqués par des plaisirs, et les courts momens qu'il passera près de toi se multiplieront sur sa vie entiere.

LETTRE XVII.

DE MADAME D'ORBE A L'AMANT DE JULIE.

Votre amante n'est plus ; mais j'ai retrouvé mon amie, et vous en avez acquis une dont le cœur peut vous rendre beaucoup plus que vous n'avez perdu. Julie est mariée, et digne de rendre heureux l'honnête homme qui vient d'unir son sort au sien. Après tant d'imprudences, rendez graces au ciel qui vous a sauvés tous deux, elle de l'ignominie, et vous du regret de l'avoir déshonorée. Respectez son nouvel

état ; ne lui écrivez point, elle vous en prie. Attendez qu'elle vous écrive ; c'est ce qu'elle fera dans peu. Voici le tems où je vais connoître si vous méritez l'estime que j'eus pour vous, et si votre cœur est sensible à une amitié pure et sans intérêt.

Fin du second Volume de la Nouvelle Héloïse, et du Tome II. des Œuvres completes.

TABLE

DES MATIERES

CONTENUES EN CE VOLUME.

LETTRE XLIX, de Julie.

Elle calme les craintes de son amant, en l'assurant qu'il n'est point question de mariage entre elle et milord Edouard. *Page* 3

LETTRE L, de Julie.

Reproche qu'elle fait à son amant, de ce qu'échauffé de vin, au sortir d'un long repas, il lui a tenu des discours grossiers, accompagnés de manieres indécentes. 7

LETTRE LI, Réponse.

L'amant de Julie, étonné de son forfait, renonce au vin pour la vie. 13

LETTRE LII, de Julie.

Elle badine son amant sur le serment qu'il a fait

de ne plus boire du vin, lui pardonne, et le releve de son vœu. *Page* 17

LETTRE LIII, de Julie.

La noce de Fanchon, qui devoit se faire à Clarens, se fera à la ville, ce qui déconcerte les projets de Julie et de son amant. Julie lui propose un rendez-vous nocturne, au risque d'y périr tous deux. 23

LETTRE LIV, à Julie.

L'amant de Julie dans le cabinet de sa maîtresse. Ses transports en l'attendant. 27

LETTRE LV, à Julie.

Sentimens d'amour chez l'amant de Julie, plus paisibles, mais plus affectueux et plus multipliés après qu'avant la jouissance. 30

LETTRE LVI, de Claire à Julie.

Démêlé de l'amant de Julie avec milord Edouard. Julie en est l'occasion. Duel proposé. Claire, qui apprend cette aventure à sa cousine, lui conseille d'écarter son amant pour prévenir tout soupçon : elle ajoute qu'il faut commencer par

vuider l'affaire de milord Edouard, et par quels motifs. *Page* 36

LETTRE LVII, de Julie.

Raisons de Julie pour dissuader son amant de se battre avec milord Edouard, fondées principalement sur le soin qu'il doit prendre de la réputation de son amante, sur la notion de l'honneur réel et de la véritable valeur. 40

LETTRE LVIII, de Julie à milord Edouard.

Elle lui avoue qu'elle a un amant maître de son cœur et de sa personne ; elle en fait l'éloge, et jure qu'elle ne lui survivra pas. 60

LETTRE LIX, de M. d'Orbe à Julie.

Il lui rend compte de la réponse de milord Edouard, après la lecture de sa lettre. 62

LETTRE LX, à Julie.

Réparation de milord Edouard. Jusqu'à quel point il porte l'humanité et la générosité. 64

LETTRE LXI, de Julie.

Ses sentimens de reconnoissance pour milord Edouard. 74

LETTRE LXII, de Claire à Julie.

Milord Edouard propose au pere de Julie de la marier avec son maître d'études, dont il vante le mérite. Le pere est révolté de cette proposition. Réflexions de milord Edouard sur la noblesse. Claire informe sa cousine de l'éclat que l'affaire de son amant a fait par la ville, et la conjure de l'éloigner. *Page* 75

LETTRE LXIII, de Julie à Claire.

Emportement du pere de Julie contre sa femme et sa fille, et par quel motif. Suites. Regrets du pere. Il déclare à sa fille qu'il n'acceptera jamais pour gendre un homme tel que son maître d'études, et lui défend de le voir et de lui parler de sa vie. Impression que cet ordre fait sur le cœur de Julie; elle remet à sa cousine le soin d'éloigner son amant. 86

LETTRE LXIV, de Claire à M. d'Orbe.

Elle l'instruit de ce qu'il faut d'abord faire pour préparer le départ de l'amant de Julie. 99

LETTRE LXV, de Claire à Julie.

Détail des mesures prises avec M. d'Orbe et

milord Edouard pour le départ de l'amant de Julie. Arrivée de cet amant chez Claire, qui lui annonce la nécessité de s'éloigner. Ce qui se passe dans son cœur. Son départ. *Page* 102

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE, de Julie.

Reproches que lui fait son amant en proie aux peines de l'absence. 121

LETTRE II, de milord Edouard à Claire.

Il l'informe du trouble de l'amant de Julie, et promet de ne point le quitter qu'il ne le voie dans un état sur lequel il puisse compter. 127

FRAGMENS joints à la lettre précédente.

L'amant de Julie se plaint que l'amour et l'amitié le séparent de tout ce qu'il aime. Il soupçonne qu'on lui a conseillé de l'éloigner. 136

LETTRE III, de milord Edouard à Julie.

Il lui propose de passer en Angleterre avec son amant pour l'épouser, et leur offre une terre qu'il a dans le duché d'Yorck. 138

LETTRE IV, de Julie à Claire.

Perplexités de Julie incertaine si elle acceptera ou non la proposition de milord Edouard; elle demande conseil à son amie. *Page* 146

LETTRE V, Réponse.

Claire témoigne à Julie le plus inviolable attachement, et l'assure qu'elle la suivra par-tout, sans lui conseiller néanmoins d'abandonner la maison paternelle. 150

BILLET de Julie à Claire.

Julie remercie sa cousine du conseil qu'elle a cru entrevoir dans la lettre précédente. 161

LETTRE VI, de Julie à milord Edouard.

Refus de la proposition qu'il lui a faite. *Ibid.*

LETTRE VII, de Julie.

Elle releve le courage abattu de son amant, et lui peint vivement l'injustice de ses reproches. Sa crainte de contracter des nœuds abhorrés, et peut-être inévitables. 167

LETTRE VIII, de Claire.

Elle reproche à l'amant de Julie son ton grondeur

et ses mécontentemens, et lui avoue qu'elle a engagé sa cousine à l'éloigner, et à refuser les offres de milord Edouard. *Page* 176

LETTRE IX, de milord Edouard à Julie.

L'amant de Julie plus raisonnable. Départ de milord Edouard pour Rome. *Il* doit à son retour reprendre son ami à Paris, l'emmener en Angleterre, et dans quelles vues. 179

LETTRE X, à Claire.

Soupçons de l'amant de Julie contre milord Edouard. Suites. Eclaircissement. Son repentir. Son inquiétude causée par quelques mots d'une lettre de Julie. 182

LETTRE XI, de Julie.

Elle exhorte son amant à faire usage de ses talens dans la carriere qu'il va courir, à n'abandonner jamais la vertu, et à n'oublier jamais son amante: elle ajoute qu'elle ne l'épousera point sans le consentement du baron d'Etange, mais qu'elle ne sera point à un autre sans le sien. 191

LETTRE XII, à Julie.

Son amant lui annonce son départ. 204

LETTRE XIII, à Julie.

Arrivée de son amant à Paris. Il lui jure une constance éternelle, et l'informe de la générosité de milord Edouard à son égard. *Page* 206

LETTRE XIV, à Julie.

Entrée de son amant dans le monde. Fausses amitiés. Idée du ton des conversations à la mode. Contraste entre les discours et les actions. 214

LETTRE XV, de Julie.

Critique de la lettre précédente. Prochain mariage de Claire. 225

LETTRE XVI, à Julie.

Son amant répond à la critique de sa derniere lettre. Où et comment il faut étudier un peuple. Le sentiment de ses peines. Consolation dans l'absence. 234

LETTRE XVII, à Julie.

Son amant tout-à-fait dans le torrent du monde. Difficultés de l'étude du monde. Soupers priés. Visites. Spectacles. 246

LETTRE XVIII, de Julie.

Elle informe son amant du mariage de Claire, prend avec lui des mesures pour continuer leur correspondance par une autre voie que celle de sa cousine ; fait l'éloge des François ; se plaint de ce qu'il ne lui dit rien des Parisiennes ; invite son ami à faire usage de ses talens à Paris ; lui annonce l'arrivée de deux épouseurs, et la meilleure santé de madame d'Etange. *Page* 270

LETTRE XIX, à Julie.

Motif de la franchise de son amant vis-à-vis des Parisiens. Par quelle raison il préfere l'Angleterre à la France pour y faire valoir ses talens. 283

LETTRE XX, de Julie.

Elle envoie son portrait à son amant, et lui annonce le départ des deux épouseurs. 287

LETTRE XXI, à Julie.

Son amant lui fait le portrait des Parisiennes. 289

LETTRE XXII, à Julie.

Transports de l'amant de Julie à la vue du portrait de sa maîtresse. 320

LETTRE XXIII, de l'amant de Julie à madame d'Orbe.

Description critique de l'opéra de Paris. *Page* 325

LETTRE XXIV, de Julie.

Elle informe son amant de la maniere dont elle s'y est prise pour avoir le portrait qu'elle lui a envoyé. 344

LETTRE XXV, à Julie.

Critique de son portrait. Son amant le fait réformer. 347

LETTRE XXVI, à Julie.

Son amant conduit, sans le savoir, chez des femmes du monde. Suites. Aveu de son crime. Ses regrets. 354

LETTRE XXVII, de Julie.

Elle reproche à son amant ses sociétés et sa mauvaise honte, comme les premieres causes de sa faute; lui conseille de remplir sa fonction d'observateur parmi le bourgeois, et même le bas peuple; se plaint de la différence entre les

relations frivoles qu'il lui envoie, et celles beaucoup meilleures qu'il adresse à M. d'Orbe. *Page* 362

LETTRE XXVIII, de Julie.

Les letttres de son amant surprises par sa mere. 381

TROISIEME PARTIE.

LETTRE PREMIERE, de madame d'Orbe.

Elle annonce à l'amant de Julie la maladie de madame d'Etange et l'accablement de sa fille, et l'engage à renoncer à Julie. 383

LETTRE II, de l'amant de Julie à madame d'Etange.

Promesse de rompre tout commerce avec Julie. 391

LETTRE III, de l'amant de Julie à madame d'Orbe, en lui envoyant la lettre précédente.

Il lui reproche l'engagement qu'elle lui a fait prendre de renoncer à Julie. 394

LETTRE IV, de madame d'Orbe à l'amant de Julie.

Elle lui apprend l'effet de sa lettre sur le cœur de madame d'Etange. 396

LETTRE V, de Julie à son amant.

Mort de madame d'Etange. Désespoir de Julie. Son trouble en disant adieu pour jamais à son amant. *Page* 400

LETTRE VI, de l'amant de Julie à madame d'Orbe.

Il lui témoigne combien il ressent vivement les peines de Julie, et la recommande à son amitié. Ses inquiétudes sur la véritable cause de la mort de madame d'Etange. 404

LETTRE VII, Réponse.

Madame d'Orbe félicite l'amant de Julie du sacrifice qu'il a fait, cherche à le consoler de la perte de son amante, et dissipe ses inquiétudes sur la cause de la mort de madame d'Etange. 409

LETTRE VIII, de milord Edouard à l'amant de Julie.

Il lui reproche de l'oublier, le soupçonne de vouloir cesser de vivre, et l'accuse d'ingratitude. 421

LETTRE IX, Réponse.

L'amant de Julie rassure milord Edouard sur ses craintes. 422

BILLET de Julie.

Elle demande à son amant de lui rendre sa liberté. *Page* 422

LETTRE X, du baron d'Etange, dans laquelle étoit le précédent Billet.

Reproches et menaces à l'amant de sa fille. 423

LETTRE XI, Réponse.

L'amant de Julie brave les menaces du baron d'Etange, et lui reproche sa barbarie. 424

BILLET inclus dans la précédente Lettre.

L'amant de Julie lui rend le droit de disposer de sa main. 427

LETTRE XII, de Julie.

Son désespoir de se voir sur le point d'être séparée à jamais de son amant. Sa maladie. *Ibid.*

LETTRE XIII, de Julie à madame d'Orbe.

Elle lui reproche les soins qu'elle a pris pour la rappeller à la vie. Prétendu rêve qui lui fait craindre que son amant ne soit plus. 429

LETTRE XIV, Réponse.

Explication du prétendu rêve de Julie. Arrivée subite de son amant. Il s'inocule volontairement

en lui baisant la main. Son départ. Il tombe malade en chemin. Sa guérison. Son retour à Paris avec milord Edouard. *Page* 434

LETTRE XV, de Julie.

Nouveaux témoignages de tendresse pour son amant. Elle est cependant résolue à obéir à son pere. 442

LETTRE XVI, Réponse.

Transports d'amour et de fureur de l'amant de Julie. Maximes honteuses aussi-tôt rétractées qu'avancées. Il suivra milord Edouard en Angleterre, et projette de se dérober tous les ans, et de se rendre secrétement près de son amante. 445

LETTRE XVII, de madame d'Orbe à l'amant de Julie.

Elle lui apprend le mariage de Julie. 453

Fin de la Table du second Volume.

BINDING SLOT AUG 1 1 1970